This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

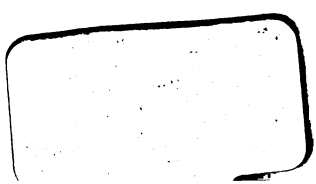
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

[redacted]

31 e 2.



CATHERINE

D'OVERMEIRE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

D'ERNEST FEYDEAU

Format grand in-18

ALGER. Étude (2e *édition*)	1 vol.
LES AMOURS TRAGIQUES (2e *édition*)	1 —
UN COUP DE BOURSE (comédie)	1 —
UN DÉBUT A L'OPÉRA (4e *édition*)	1 —
MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND (3e *édition*)	1 —
LE MARI DE LA DANSEUSE (3e *édition*)	1 —
LE SECRET DU BONHEUR (2e *édition*)	2 —
LE ROMAN D'UNE JEUNE MARIÉE (7e *édition*)	1 —
LA COMTESSE DE CHALIS (6e *édition*)	1 —
FANNY (*Nouvelle édition*, avec une préface de l'auteur)	1 —
DANIEL (*Nouvelle édition*)	2 —
SYLVIE (*Nouvelle édition*)	1 —
CATHERINE D'OVERMEIRE (*Nouvelle édition*)	1 —
LES QUATRE SAISONS	1 —
MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND (comédie)	1 —
DU LUXE, DES FEMMES, DES MŒURS, DE LA LITTÉRATURE ET DE LA VERTU	1 —
LES AVENTURES DU BARON DE FÉRESTE—COMMENT SE FORMENT LES JEUNES GENS (3e *édition*)	1 —
LE LION DEVENU VIEUX (3e *édition*)	1 —
L'ALLEMAGNE EN 1871 — IMPRESSIONS DE VOYAGE (2e *édition*)	1 —
L'ART DE PLAIRE	1 —

CLICHY. — Impr. PAUL DUPONT et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

CATHERINE

D'OVERMEIRE

ÉTUDE

PAR

ERNEST FEYDEAU

Souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.
LA FONTAINE.

NOUVELLE ÉDITION

Revue et corrigée par l'Auteur

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873
Droits de reproduction et de traduction réservés

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
6 DEC. 1929
OF OXFORD

A

ALEXANDRE DUMAS FILS

Il suffisait de ton beau talent, mon cher Alexandre, pour que je te prie d'accepter la dédicace de cette *Etude;* mais le principal motif qui m'a déterminé à te l'offrir, c'est notre bonne et franche amitié qui date de vingt-cinq ans déjà et ne finira certainement qu'avec nous. En ces temps de ruse et d'hypocrisie, il y a, pour les âmes délicates, une chose plus respectable que l'esprit, la réputation et le succès, — quelque mérité qu'il soit, — c'est une affection sincère. Permets-moi donc d'écrire ici ton nom qui est celui de mon plus ancien ami. Je suis bien sûr qu'en lisant ce livre, malgré ses imperfections, tu ne le prendras que par ses bons côtés. Et puisses-tu lui porter bonheur, toi qui es un homme heureux, et, — chose plus rare ! — digne de l'être.

ERNEST FEYDEAU.

1er janvier 1860.

CATHERINE D'OVERMEIRE

PREMIÈRE PARTIE

I

L'artiste le plus désespéré des laideurs modernes peut parcourir la ville de Bruges en tous sens. Nul objet n'y choque son œil; nul bruit, de quelque part qu'il s'élève, n'agace son oreille d'une dissonance. Les souvenirs les plus intimes du passé, se dressant en foule sur ses pas, l'accompagnent partout comme autant d'hôtes hospitaliers, et, de quart d'heure en quart d'heure, le carillon qui chante au sommet de la Tour des Halles semble lui souhaiter joyeusement la bienvenue dans la vieille capitale des Flandres.

Un air de bonhomie et de gravité est comme étendu sur chacune de ces maisons bourgeoises à pignons dé-

coupés en gradins, avec une large fenêtre carrée, luisant au soleil. L'amour du bien-être, et je ne sais quel sentiment de matérialité s'exhalent en même temps des murs de brique soigneusement lavés au lait de chaux, et tranchant sur les toits à pentes raides écaillés de tuiles. Une sorte de monotonie douce, qui vous berce comme un chant d'aïeule, coule avec les eaux brunes des canaux bordés de jardins en fleurs. Pas une maison qui se distingue de sa voisine; pas une rue qui ne ressemble à celle qui la coupe ou la prolonge. La propreté extérieure, exquise et tenace, sourit dans tous les recoins, depuis le faîte des cheminées jusqu'aux dalles des perrons circulaires. L'herbe même, rase et menue, qui s'étend sur le pavé blanc, comme une barbe de huit jours au menton négligé d'un vieillard, prend de loin, glacée d'or par le soleil incliné, quelque chose de net qui fait plaisir à voir. On aime à sentir craquer cette herbe fraîche sous ses pieds; elle amortit leur bruit, presque insolite dans une cité si tranquille et si belle.

Nul n'a jamais pu dire comment cet immense caravansérail de toutes les nations, rival de Venise, après avoir accaparé le commerce du monde, s'endormit un jour, tout à coup, dans son activité. Son peuple, si longtemps turbulent et travailleur, aujourd'hui paresseux et doux, ne semble plus souhaiter que *ne rien faire*. L'un après l'autre, il a fermé ses comptoirs, en-

nuyé de toujours vendre et de toujours fabriquer. Les bras croisés, l'œil demi-clos, l'air goguenard, dans la vase de ses bassins, il regarde sournoisement pourrir la coque de ses navires. La bière qui rend pesant et la pipe qui fait rêver suffisent à ses désirs, avec l'intelligente manie des tableaux et l'amour — un peu licencieux — des belles filles. De fourmi il s'est changé en lézard ; de marchand il est devenu poëte. Admirable logique des choses d'ici-bas ! Les petit-fils des âpres tisserands de Philippe le Bon vivent philosophiquement du travail de leurs femmes, et, tout le long du jour, ils s'étirent les bras, fument, boivent et font des vers !

Bruges a la forme un peu allongée d'un cirque, à l'extrémité duquel, en se reployant sur lui-même, passe le canal d'Ostende. Juste au milieu de la ville, sur une large place, s'élève la Tour des Halles, quadrangulaire et haute de trois cent ving-cinq pieds. Au sommet, une salle octogone, percée de huit fenêtres, renferme les quarante-sept cloches du carillon, et de là, en tournant sur le talon, on aperçoit partout au loin la plaine verte et toute plate, comme une mer où s'enlève, en façon de rocher, la cité gothique aux toits rouges.

Çà et là pointent tout droit dans les airs de vénérables édifices : l'Hôtel de Ville, avec ses six tourelles et ses deux cheminées coiffées de couronnes de cuivre ;

la cathédrale de Saint-Sauveur, écrasée par une tour romano-byzantine; l'église de Notre-Dame, dont la flèche toute nue porte un coq d'or. D'autres églises enfin, des chapelles, des couvents, des cloîtres et des hospices, avec de beaux hôtels assis commodément à l'angle des rues, se détachent sur le fond des toits escarpés, comme des pics sur la masse déchiquetée d'une montagne.

L'ensemble de ces toits aigus, descendant de chaque côté des pignons blancs à degrés, produit l'effet d'un tumulte. Entassés les uns sur les autres, et comme encastrés, ils se dégagent un peu de la pression commune en s'éloignant du centre. On les voit alors tout à plein, avec leurs mansardes pointues posées de travers, et les auvents de leurs comptoirs qui surplombent le bord du pavé. Un canal circulaire où viennent rayonner des jardins-maraîchers enferme cet ensemble bizarre. Au delà, il n'y a plus rien que les champs où flottent nonchalamment les brumes envolées de la mer.

Quand on est resté quelque temps accoudé au sommet de la Tour, une foule de jolis détails que, tout d'abord, on n'avait pas aperçus, vous sautent aux yeux et vous amusent. Ici, c'est une rue large et grise avec ses deux trottoirs de pierrailles sur les côtés qui file en tournant vers la plaine. Là, ce sont des touffes d'arbres qui frôlent des cheminées sculptées d'où s'échappent

lentement de claires fumées bleuâtres. Plus loin, une rivière canalisée, peuplée de joncs et tachetée par des amas de nénuphars, reproduit exactement dans ses eaux, plaquées de lumières, les tourelles carrées à clochetons aigus plantées sur ses bords. Plus loin encore, c'est un pont de pierre, en dos d'âne, qui passe d'une rive à l'autre. Les rues et les canaux s'entre-croisent, plus ténus que les fils dans la rosace d'une toile d'araignée. Le soleil doux et jaune répand sur le tout des lueurs molles et changeantes.

Vue du haut de la Tour des Halles, la ville vous prend par les yeux et vous charme. D'en bas, elle vous saisit par le cœur et vous communique une sorte de tristesse douce. On voudrait vivre là, jusqu'à la mort, — à ne rien faire, comme les autres, — avec quelqu'une de ces blondes filles du pays, aux chairs lumineuses, aux yeux bleus, aux dents blanches et carrées, créées pour contenter tous les appétits, et capables de pleurer avec vous, sans aucun motif, par soumission pure. Chaque maison, avec son aspect gothique et sa tournure de bourgeoise, éveille en vous des idées d'ordre. On se sent devenir économe en la regardant. Des souhaits de ménage, mêlés à des désirs de devoir accompli, de constance et de résignation, vous montent à l'esprit et vous émeuvent. Si l'on n'était arrêté par la fausse honte, on s'en irait tout droit à confesse.

Sous le cintre surbaissé de chaque porte, s'ouvre invariablement un palier profond, carrelé de tuiles. Là, par les jours tièdes et vaporeux de l'été, à l'abri du soleil, des groupes de femmes, assises sur des chaises basses, chantonnent entre leurs dents, en remuant vite des bobines longues entre leurs doigts agiles. Une planchette rembourrée, — qu'on appelle un *carreau*, — criblée d'épingles, est posée sur leurs genoux. Les fleurs de la dentelle qu'elles ourdissent par longues bandes sont plus délicates et plus fines que celles du givre d'avril sur les vitres des croisées. Ainsi, diligentes, et presque toutes blondes et fraîches, elles travaillent en chantant, ne s'interrompant guère que pour bavarder et sourire.

De temps à autre, dans la rue déserte, silencieuse, et comme ourlée d'un mince ruban d'ombre fine, passe un jeune capucin, aux joues vermeilles, à l'air aimable et souriant, tête nue au vent, laissant pendre paresseusement sa ceinture de corde sur sa robe brune, et l'on entend claquer ses sandales de peau sur ses talons nus, légèrement estompés. Cent pas plus loin, des ménagères qui reviennent du marché, portant au bras leur panier d'où sortent des feuilles vertes, balancent en marchant lentement leur long manteau de drap noir, à cagoule. Un vieux prêtre parfois, le parapluie à la main, l'air bien portant, proprement vêtu, chemine tout doucement après elles, en lisant son bréviaire. Des paysannes pas-

sent enfin, tenant la rue de large en large sur une seule ligne, derrière de lourds chariots. Puis la rue redevient déserte, et l'on n'entend plus rien que les papotages infinis des *dentellières*, ou les cris graves des corbeaux s'envolant tous ensemble, comme une bouffée, de la Tour des Halles, quand le carillon chante.

Ce carillon est, à lui seul, la gloire de la ville de Bruges et son unique amusement. Il se compose de quatre octaves, depuis la grande cloche *la* qui pèse 11,539 livres, jusqu'à la plus petite cloche *la* qui pèse 12 livres. Foudroyé plusieurs fois, les Brugeois l'ont toujours obstinément rétabli. Un énorme tambour de cuivre le fait mouvoir tous les quarts d'heure, en poussant, avec chacune de ses pointes, des pédales reliées aux cloches par des fils de fer et de laiton.

C'est plaisir, je l'avoue, que de l'entendre chanter d'un peu loin. D'abord une sonnerie tremble dans l'air avec un aigre bruit de grelots, puis des grappes de notes s'envolent, comme effarouchées, des bouches de cuivre, tremblotant en mesure, avec des vibrations infinies et des brimbalements argentins. Une phrase lente se débrouille alors, un peu péniblement, de la masse diffuse : grave, sonore, elle s'élève, comme une gamme chromatique et passe, d'octave en octave, à l'extrême ton aigu. Puis la sonnerie recommence, avec ses tintements d'airain interminables. Chaque cloche, petite ou grosse,

suspendue sur ses oreillettes à charnières et frappée par le marteau, s'ébranle et détone à son tour. Les unes palpitent et bruissent doucement, comme si elles se dandinaient toutes seules sur leur bascule; les autres grondent, bourdonnent et mugissent, sonnant à toute volée avec des airs de tocsin. La vieille Tour résonne alors elle-même comme une immense trompe de pierre; on dirait qu'elle est sur le point d'éclater, lançant au loin sur les toits de la ville toutes ses cloches haletantes et furieuses. Mais le tambour ralentit aussitôt son mouvement. L'une après l'autre, les phrases se détachent plus nettement et s'évaporent. Et, de toute cette musique étrange et confuse, il ne reste plus rien dans l'air qu'une sourde vibration.

Ce qu'il y a de plus amusant à observer à Bruges pendant la sonnerie, c'est la satisfaction des habitants. Chaque passant, si loin qu'il se trouve de la Tour des Halles, s'arrête dans sa marche et lève le nez en l'air. Les femmes qui bavardent sous les portes se taisent et tendent l'oreille. On dirait qu'elles espèrent surprendre une variation dans la chanson éternelle que leur chante la musique municipale. Quand la dernière note s'est amortie, les femmes reprennent en soupirant leur travail et leurs causettes, les passants continuent leur chemin, et pendant un quart d'heure la cité, redevenue subitement silencieuse, ressemble à s'y méprendre à

cette ville des contes arabes, où tout est frappé de sommeil.

C'est le dimanche surtout que l'illusion est complète. Alors, chacune de ces bonnes familles flamandes, où tout est si bien prévu et si bien réglé, se dirige du même pas désœuvré, grave et lent, vers l'église la plus voisine, pour assister à la messe. Toutes les boutiques sont fermées, comme les portes et les fenêtres. A l'air d'aisance et de sensualité qu'on respirait partout succède une vague somnolence. L'ennui profond, l'ennui palpable et visible vous tombe sur les épaules comme un nuage de poussière et vous étouffe. Tout vous devient indifférent, tout vous fatigue. Vous vous traînez le long des murs comme un fiévreux en quête d'un peu d'ombre. A peine apercevez-vous les gens qui vous croisent, rentrant chez eux, sans se presser et sans parler, contents de se trouver en paix avec le bon Dieu au moment de se mettre à table. Et si, à l'angle de quelque rue déserte, vous vous asseyez sur le banc de pierre hospitalier, vaincu par l'atmosphère écrasante qui vous enveloppe, les bras ballants, les jambes inertes, la tête au mur, les regards accablés; vous savourez longuement, malgré vous, cette tristesse qui vient d'en haut, d'en bas, de partout et qui, en vous engourdissant l'esprit, vous obsède. Alors, en percevant à demi, d'une oreille inattentive, le murmure des ailes et les cris des cor-

beaux, les soupirs du vent de mer alourdi par la brume sur les toits et dans les feuillages, les phrases musicales errant dans l'air, au hasard, paresseuses elles-mêmes et comme assoupies, vous vous laissez enfin gagner par le sommeil, dodelinant de la tête comme un aveugle et bercé, — avec la vieille ville marchande, — par les chants énervants de son carillon.

II

Au commencement de l'année 1840, une maison élevait encore à Bruges son pignon découpé sur une rue large et plus solitaire que toutes les autres. Derrière elle, un jardin un peu allongé, planté de légumes et d'arbres à fruits, s'en allait, entre deux haies d'épines, aboutir au canal d'enceinte, et tout au fond, de l'autre côté de l'eau, bornait l'horizon, dans la prairie humide, un gros moulin à longues ailes, dont le tic-tac régulier, s'éveillant chaque matin avec le chant des coqs, se taisait invariablement chaque soir, à la même heure.

Quoique vieille et penchée un peu en avant, à cause du tassement des briques, cette maison avait un tel air de propreté qu'elle attirait l'œil entre ses voisines comme si elle eût fait saillie sur la rue. Ni toiles d'arai-

gnée, ni mouchetures de boue n'altéraient la blancheur de sa façade. Les cadres verts de ses larges croisées enfermaient des vitres minces et bien nettes, et sa porte de chêne blond à lourd marteau brillait comme une plaque de métal.

Quand on avait traversé le pont de pierre sans parapet qui coupait un fossé d'eau vive sur le seuil, on rencontrait d'abord devant soi, au bout du palier, une cuisine vaste et claire où reluisaient les casseroles et les pots contre les murs; et là, presque toujours, sous le manteau noirci de la haute cheminée, bouillonnait dans les cendres quelque marmite fumeuse, d'où s'échappait, en faisant danser le couvercle, une grasse vapeur de lard et de légumes, agréable à respirer quand on est à jeun.

Un gros chat blanc ronronnait là, tout le long du jour, couché en boule sur une chaise de paille, à trois pieds au-dessous d'une cage pleine de serins, les griffes rentrées et plissant ses paupières sur ses yeux d'or. Sa queue touffue, qui passait sous son ventre, venait caresser son museau rose à moustaches, et, de temps à autre, il poussait de grands soupirs, comme une personne mal à l'aise pour avoir un peu trop dîné.

Auprès de la cuisine, une salle à manger boisée de planches de frêne, avec un paillasson blanc éraillé posé sur des carreaux rouges, recevait tout à plein la lumière

de la cour. Un énorme poêle en fer, qu'on nomme *ménagère* dans les Flandres, trônait d'un côté avec ses deux fours à tiroirs et ses pommes de cuivre. De l'autre côté s'élevait un buffet chargé de faïences communes. Au milieu, il y avait une table ronde, et, tout contre la boiserie, huit chaises de jonc tressé. J'oubliais une grande horloge à gaîne, un peu détraquée, jouant des airs mélancoliques toutes les heures, ainsi que des gravures piquetées exécutées d'après trois tableaux de Rubens, encadrées de baguettes brunes et plaquées sur les panneaux.

L'éternel habitant de cette pièce était un perroquet miteux et centenaire, à plumes blanches flétries, à capuce jaune, à queue rongée jusqu'au croupion. Enchaîné par une patte sur la traverse de son bâton, tantôt il restait immobile, avec ses yeux ronds tout grands ouverts, comme un oiseau empaillé; tantôt, portant sa patte libre à son gros bec, il coupait gravement un morceau de sucre ou quelque fragment de noix sèche. Souvent il se balançait très-vite sur ses deux pieds pour se dégourdir un peu les membres. Mais dès qu'on ouvrait la porte, il se mettait soudain à parler flamand, afin de rappeler aux gens qu'il vivait encore.

Le salon faisait suite à la salle à manger, et là brillait un certain luxe antique. De vieilles tapisseries de Bruges, à personnages, d'un ton gris rehaussé de traits

lie de vin, mal tendues, tremblaient du haut en bas devant les murs. Des rideaux d'étoffe pareille gonflaient leurs larges plis aux deux côtés de la fenêtre, et, sur la cheminée, entre de lourds flambeaux d'argent à écussons, une pendule en marbre blanc un peu sali projetait circulairement les rayons de son soleil d'or. Les siéges de chêne avaient des dossiers droits et très-élevés. L'un deux, garni d'oreillettes et d'un coussin, était placé au bord du foyer, tout près d'un guéridon couvert d'un tapis rouge à palmettes, où de gros écheveaux de laine, un tricot commencé, une paire de bésicles en écaille et une tabatière d'émail gisaient pêle-mêle, dévalant d'une mignonne corbeille d'osier blanc, avec de longues bobines. En face de la fenêtre, un beau portrait d'homme, en uniforme de colonel de l'armée des Pays-Bas, se carrait vaillamment dans une large bordure.

Quelque chose de paisible et d'étouffé se dégageait de cette chambre toujours close, où des cactus plantés dans des pots vernissés, sous les rideaux de tulle roussis, collaient leurs larges fleurs sur les petites vitres d'un vert de bouteille. Les meubles lustrés par le frottement des chiffons de laine; les tentures élimées par la brosse jusqu'à la trame et décolorées par le mordant des rayons du soleil; les étoffes des siéges, fanées et par-ci par-là reprisées ingénieusement, annonçaient

une inquiète économie toute proche de la gêne, en même temps que l'amour de l'ordre et des habitudes. Le jour jaune passant à travers le vitrail s'étalait doucement comme un glacis sur le parquet brun et reposait l'œil. Des parfums de linge blanc, de paille de jonc, de vieux bois, de tabac à priser, se mêlaient vaguement aux tièdes émanations du café au lait qui s'évaporaient chaque matin de la cuisine. Il n'y avait pas un recoin dans ce salon tranquille, comme dans la salle à manger, et dans les deux chambres à coucher du premier étage, qui n'exhalât ces odeurs douces, et peut-être ingénieusement combinées, qu'on rencontre souvent dans les appartements des vieilles femmes.

Cependant de menus objets traînant çà et là, et parfois un certain désordre accidentel qui dérangeait un peu l'harmonie de l'ameublement, annonçaient, dans cette maison proprette et si bien tenue, la présence d'un être jeune et peu paisible. Des poupées de carton au nez et aux joues meurtris gisaient sous les meubles, jambes et bras ballants, les jupes relevées par-dessus la tête. De petits instruments de jardinage, pelle, râteau, arrosoir et brouette de bois blanc, s'entassaient dans un angle de la cour, à côté des outils plus longs et plus lourds faits pour la main des jardiniers. Une longue barcelonnette en osier, à demi recouverte d'une capote comme un cabriolet, se balançait dans un coin

de la chambre à coucher, sur ses planchettes à bascule. Enfin un tabouret très-bas et très-mignon ne quittait guère, dans le salon, le pied du grand fauteuil garni d'oreillettes. Si le sexe et l'âge de cet être très-remuant n'étaient pas indiqués suffisamment par ces objets, comme par la haute chaise de paille à marchepied qui lui servait à se hisser à table, ils le seraient sans doute par le petit bas de tricot — son ouvrage toujours en train et bien mal en train ! — qu'on rencontrait un peu partout, avec ses pelotons lardés d'aiguilles, grâce aux malices du chat qui, dans ses moments de gaieté, le poussait avec sa patte pour s'en faire une amusette.

III

La comtesse Johannah de Meetkerke avait été mariée toute jeune, et condamnée sur-le-champ aux fatigues de la maternité. Son époux, vrai soldat flamand, beau blond un peu épais, quoique finaud et mauvaise tête, crut lui faire beaucoup d'honneur en échangeant son titre contre sa fortune. De son bonheur, à elle, il ne se souciait guère. Quand il avait bouclé son ceinturon sur ses hanches, et que, bien portant et bien repu, plein de bière, tout le long de la rue, il entendait ses éperons

sonner contre son grand sabre, il ne comprenait pas que personne se sentît malheureux de vivre, et volontiers il aurait appelé lâche celui qu'il eût vu pleurer. En 1792, l'invasion française le surprit à Anvers, où il se pavanait sous l'uniforme blanc de l'Autriche. Il se battit comme un brave, fut blessé et renvoyé chez lui par Dumouriez avec l'invitation de se tenir tranquille. Mais la Flandre était alors en pleine révolution ! On démolissait les églises, on pérorait sur l'Être suprême dans les clubs, on pourchassait tous les nobles, qui naturellement dansaient la carmagnole afin de donner le change sur leurs principes. L'existence du comte et de la comtesse de Meetkerke fut alors une existence de misère. Retirés chez un de leurs fermiers, qui profitait de l'occasion pour négliger de payer ses fermages, ils s'endormaient chaque soir sur un maigre dîner, avec la crainte de s'éveiller dans les mains des gendarmes Cela dura trois ans, pendant lesquels le comte, poussé par le désœuvrement, fit trois enfants à sa femme. La malheureuse en avait déjà deux qui lui causaient bien des peines ! Elle passait toutes ses journées à les allaiter, à les laver, à les habiller de vieilles nippes, tandis que son mari se cirait la moustache en maugréant contre les républicains, et noyait ses chagrins dans le faro que son hôte lui vendait cher et qu'il trouvait détestable. Mais, en 1801, la Flandre ayant été déclarée terre fran-

çaise, le comte, qui n'avait pas plus de préjugés qu'il n'en faut pour se tirer d'affaire, offrit aussitôt ses services aux nouveaux maîtres de son pays. On lui donna le grade de lieutenant, et alors commença pour lui une véritable Odyssée de batailles. C'est à peine s'il avait le temps de respirer. Il était toujours en route, à cheval, le casque en tête, campant dans les faubourgs de toutes les capitales, et n'écrivant jamais à sa femme que pour se plaindre de l'incurie de ses chefs et lui demander de l'argent. La comtesse, pendant ce temps-là, habitait à Anvers un petit hôtel qui lui venait de sa famille, et recevait d'interminables leçons de patience de ses enfants. A chaque lettre qui lui venait de son mari, elle s'en allait vite à l'église brûler des cierges et rendre grâces, puis elle vendait un lopin de terre, hypothéquait une maison, et se ruinait enfin tout doucement, en poussant de gros soupirs, pour satisfaire les goûts dispendieux du terrible époux que sa famille lui avait donné. De temps à autre, le comte, éreinté, grisonnant, en haillons, le teint hâve, à moitié poussif, revenait au logis conjugal *pour se refaire*. Et c'étaient alors des bombances à n'en plus finir, des achats de brillants uniformes, et des histoires interminables qu'il racontait après boire, en fumant sa pipe, à ses enfants ébahis qui l'admiraient de confiance, et qu'il rudoyait cependant, les trouvant trop femmelettes et trop bien lavés.

Et puis il repartait *pour cueillir de nouveaux lauriers*, comme disaient alors les gazettes, laissant sa femme grosse, sa caisse à sec, ses petits émerveillés et ses domestiques sur les dents. Cette belle vie dura treize ans, pendant lesquels le comte attrapa cinq blessures, le grade de colonel, la croix d'honneur, qu'il n'avait certes pas volée, et quatre nouveaux enfants. Mais la déchéance de Napoléon et les traités de Vienne étaient au bout de tant de victoires ! Le comte alors, sans trop rechigner, prêta serment de fidélité à Guillaume de Nassau, et jusqu'en 1830, il passa son temps à monter la garde, à pester contre sa famille qu'il déclarait trop nombreuse, à rudoyer sa femme devant ses enfants qui pourtant ne la respectaient guère ! et à manger le reste de son bien. La révolution belge n'émut que médiocrement ce vieux soudard qui en avait vu bien d'autres ! Cependant, espérant en tirer quelque profit, il la favorisa de tout son pouvoir, porta l'un des premiers la cocarde tricolore, commanda vaillamment un peloton d'insurgés derrière les barricades, et offrit ses services au roi Léopold, qui le remercia et le mit poliment à la réforme, car le comte de Meetkerke avait alors soixante-cinq ans. Ce fut une atroce désillusion pour ce bonhomme qui se croyait indispensable. Il vécut encore trois ans, maugréant alors contre la destinée humaine et l'ingratitude des rois, accablant sa femme de reproches, —

comme si elle avait jamais été pour rien dans les incidents de sa vie, — mariant ses enfants à tort et à travers, boudant ses brus et ses gendres, s'endettant par rancune et par habitude. Un coup de sang l'emporta.

La comtesse de Meetkerke accueillit le malheur qui la frappait avec la plus chrétienne résignation. Son mari représentait à ses yeux ce qu'il y a de plus élevé dans l'ordre moral pour les faibles : *la force*. En même temps, n'ayant même pas la conscience de son égoïsme, elle l'aimait à cause de sa tournure martiale et de son air de commandement. On n'avait pas assez récompensé sa bravoure et son mérite selon elle. Pourquoi n'était-il pas général, comme tant d'autres, lui qui, jadis, soulevait dans ses bras son cheval de guerre et faisait pâlir d'un regard les cavaliers de son régiment?

De ses neuf enfants, lorsque le comte mourut, sept étaient déjà mariés. Elle maria de son mieux les deux autres, et alors, comme il n'y avait plus rien à glaner pour personne dans la maison de famille, le vide et le silence se firent subitement autour d'elle. On eût dit que Dieu avait voulu préparer la veuve, à l'avance, au vide et au silence plus profonds et plus effrayants du tombeau. En vrais Flamands plus soucieux de leur avenir que de leur patrie, ses quatre fils allèrent s'installer à Batavia pour tenter la fortune. Ses filles suivi-

rent leurs époux, dont les uns résidaient en Hollande et les autres en divers lieux de la Belgique, et la mère se trouva enfin toute seule, au bout de ses forces et de sa vie, dans le petit hôtel qui lui restait pour unique fortune et valait bien peu de chose, du reste, étant de beaucoup plus vieux qu'elle, et situé dans un quartier retiré. Il lui fallut alors quelque courage pour abandonner cette retraite à demi effondrée, mais si pleine de souvenirs, d'où ses enfants prudents, les uns après les autres, s'étaient si vite empressés de déloger. Cependant elle la vendit, et, faisant entasser sur deux chariots tout ce qui lui restait de nippes flétries et de meubles passés de mode, avec son perroquet dans sa cage et son chat dans un panier, elle se retira à Bruges où elle pouvait vivre avec un peu plus d'économie qu'à Anvers, et où elle était certaine, d'ailleurs, de trouver la tranquillité qu'elle souhaitait, après tant de fatigues et de mécomptes. Elle s'installa donc dans la petite maison de la porte Bouverie, plaça tout ce qui lui restait d'épargnes en viager, et, partageant son temps entre le soin de son ménage et le salut de son âme, elle ne songea plus à rien qu'au lourd passé, de temps à autre, à demi consolée par l'idée d'achever ses jours en paix.

Mais, au bout de quelques années, un nouveau changement devait se faire dans l'existence de madame de Meetkerke. Une enfant de deux ans parut tout à coup

sous son toit. Les circonstances qui accompagnèrent son arrivée à Bruges demeurèrent toujours un mystère pour les habitants de la ville. L'opinion générale, cependant, affirmait que la fille aînée de la comtesse, honorablement mariée à M. d'Overmeire, inspecteur des finances du gouvernement belge, était la mère de cette enfant. Un jour, — racontaient les commères du quartier de Bouverie, — alléguant l'impossibilité de s'embarrasser d'un être aussi jeune que Catherine, dans les voyages qu'elle faisait à la suite de son mari, elle avait demandé à madame de Meetkerke de l'envoyer chercher à Audenarde chez sa nourrice, en la priant de l'élever. C'était en quelque sorte recommencer la vie pour la vieille femme. Cependant il lui parut doux de reprendre le rôle qui lui avait si peu réussi. Son âme s'émut soudain, comme autrefois, à l'idée des suprêmes angoisses de la maternité. Elle tendit ses mains tremblantes et si bien habituées à bercer les douleurs du premier âge au pauvre enfant abandonné que le hasard lui envoyait. Elle remercia Dieu qui allégeait ainsi l'isolement immérité de sa vieillesse. Et, à l'instant même où elle ouvrit la porte de sa maison solitaire à sa petite fille, elle reporta sur elle toutes les tendresses enfouies dans les cendres de son cœur, avec la certitude secrète qu'elle, au moins, la dédommagerait.

IV

Chaque matin, dès huit heures, la grand'mère quittait son grand lit à colonnes entouré de courtines vertes, et se hâtait de placer un tour de faux cheveux blancs en échelle sur sa tête, avec un bonnet de tulle roux à gros plis où voltigeaient, comme des papillons, trois nœuds de rubans mauves. Elle attachait de lourds anneaux à ses oreilles, pendait sa croix d'or à son cou, endossait sa robe de soie noire, à manches étroites, serrait à la casser l'énorme boucle d'argent de sa ceinture, attachait avec des épingles son grand col tout blanc qui lui couvrait les épaules, et chaussait ses souliers de maroquin à talons hauts. Puis, après un coup d'œil furtif jeté sur son miroir, preste comme à vingt ans dans sa petite taille bien prise, très-droite et marchant très-vite, son trousseau de clefs à la main, elle soulevait enfin le rideau du berceau d'osier de Catherine. Alors sur le visage rose attiédi par l'oreiller qui lui souriait dans l'ombre, elle penchait avidement sa tête ridée, dont les yeux vifs et d'un bleu pâle, le front bombé, le nez mince, le menton fin et les dents blanches, expri-

maient une douceur exquise. Et c'étaient des baisers à n'en plus finir entre la grand'mère et l'enfant.

Tout en l'habillant, elle lui disait mille drôleries pour la faire rire. Elle lui racontait des histoires merveilleuses où il était question de châteaux de sucre, d'océans de sirop et de bonshommes de massepain. L'enfant ravie tapait des mains pour applaudir, et la grosse servante Gertrude, croisant ses bras nus sur sa taille courte, écoutait tout cela, la bouche ouverte, comme paroles d'Évangile. Elle avait des pieds énormes, des cheveux blonds, presque blancs, qui bouffaient sur son front comme des plumes, une poitrine de nourrice et des plaques rouges sur les joues.

Catherine grandit rapidement. A six ans se moulaient déjà ses formes. C'était une vraie fille des Flandres, dodue et joufflue, au front carré, aux cheveux blonds et soyeux, à chair fine et satinée, à la lèvre relevée et rieuse. Elle avait des yeux bleus ombragés de longs cils d'une douceur infinie. Quand, au printemps, elle sautait par le jardin, les bras et les jambes nus, avec ses deux tresses pendantes, son béguin attaché derrière les oreilles, son grand col descendant au milieu du dos et son tablier blanc flottant au vent, ceux qui la voyaient passer ne pouvaient s'empêcher de sourire. C'était l'image insoucieuse et fraîche du contentement qui se jouait devant eux.

La comtesse lui apprenait à lire dans son livre de prières. Chaque soir et chaque matin, l'enfant, assise sur son tabouret et les deux bras posés sur les genoux de sa grand'mère, suivait du doigt les longues lignes noires qu'elle devait épeler. Les phrases de la *Salutation angélique* bégayées par ses lèvres pures, empruntant un caractère guttural à l'idiome flamand tout plein de voyelles, bruissaient comme une musique céleste sous les lambris étouffés de la maison. — « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, » — répétait en chevrotant la grand'mère après l'enfant. Jamais, dans l'âme de la vieille catholique, cette simple et courte prière n'avait ébranlé de cordes plus sensibles qu'en ce moment.

Quand la comtesse chantonnait, et cela lui arrivait souvent, en remuant dans les mailles de son tricot le bout de ses longues aiguilles, il ne lui venait entre les dents que des refrains lents et tristes. On eût dit alors qu'elle voulait idéaliser pour elle-même ses lourds souvenirs. Elle les avait toujours dans l'esprit. Parfois pendant les jours assombris de l'hiver, la neige obstruant la rue et refluant jusqu'au seuil de la porte, Catherine, désœuvrée, tourmentait Gertrude et pleurait, demandant à sortir. La grand'mère, alors, soulevant ses bésicles d'écaille, prenait l'enfant grognon sur ses genoux.

— Tu pleures pour bien peu de chose, lui disait-elle, mais tu ne serais pas si exigeante si tu savais combien

la vie est pénible. Hélas! tu ne l'apprendras que trop tôt.

Ce n'était pas que Catherine fût exigeante. Tout au plus, voulait-elle qu'on s'occupât de sa petite personne et qu'on respectât ses manies. Si la comtesse, clouée sur son fauteuil par le rhumatisme, la laissait pour un ou deux jours aux soins de Gertrude, elle entendait à l'heure des repas s'élever de grandes disputes dans la salle à manger. Elle se traînait alors, en s'appuyant sur sa canne, jusqu'à la porte, et là, habituellement, elle trouvait l'enfant boudeur juchée sur sa haute chaise, balançant son petit soulier avec colère, et versant de grosses larmes sur la serviette nouée autour de son menton.

— Ah! grand'maman, s'écriait-elle, c'est ma bonne qui est méchante et me fait pleurer. Jamais elle ne veut étaler les confitures sur les deux côtés de mon pain!

Gertrude alors faisait observer, en servante bien apprise, que mademoiselle Catherine, si on la laissait faire, se donnerait des indigestions.

— Ça m'est égal! criait la petite fille indignée, de toutes ses forces.

Gertrude aussitôt tournait les talons en levant les épaules, et la grand'mère arrangeant la tartine au gré de sa chère gourmande, lui disait :

— Tu aimeras donc toujours les confitures?

— *Ia*, faisait l'enfant consolée en découvrant, dans un sourire, toutes ses dents.

Personne ne venait visiter madame de Meetkerke, hors le meunier dont le moulin tournait ses ailes sur l'autre bord du canal d'enceinte et qui était propriétaire de la maison. Il faisait sauter dans ses bras Catherine, caressait le chat, apprenait à jurer au perroquet et pinçait souvent, entre deux portes, la grosse Gertrude qui lui rendait des soufflets. Mais il était plein de respect pour la comtesse, ayant connu son mari le colonel, au temps de la dernière révolution.

Tous les ans à Pâques, cependant, arrivait d'Anvers dans un immense carrosse jaune une grande et vieille dame qui restait huit jours au logis. Elle aussi, elle avait connu le comte de Meetkerke! Elle passait son temps, embéguinée dans ses coiffes, à tricoter auprès de la fenêtre avec son amie; et leurs confidences mutuelles s'échangeaient plus vite encore que ne remuaient leurs aiguilles. Toutes deux prisaient largement. L'enfant ne comprenait rien à ce qu'elles pouvaient avoir de si long et de si mystérieux à se dire. Pour elle, ces deux images vénérables du passé, épanchant leurs âmes sous ce toit discret, enfoui dans un coin de ce fantôme de ville, ne représentaient que des caresses. Pourtant elles ne parlaient guère que d'elle-même, s'étonnant de la voir, — originale et gentille comme elle était, — complétement abandonnée de son père et de sa mère.

En grandissant, Catherine, comme toutes les filles,

eut une véritable passion d'imitation. Sa grand'mère, dans la belle saison, était toujours à jardiner, émondant, cueillant, ratissant, arrosant ses arbustes. Une serpette et des ciseaux pendaient de sa ceinture avec des brins de ficelle, au bout d'une chaîne en acier, sur son tablier de cotonnade à grandes poches ; et, chaussée de sabots mignons, elle trottait sans fin par les allées sablées, suivie de son chat qui miaulait, le dos rond et la queue en l'air. Catherine, un beau jour, voulut avoir son jardin à elle. On lui donna un petit carré de fleurs, le long de la haie, et aussitôt elle l'abîma à coups de pioche. Elle s'en allait à pas de loup voler le terreau que sa grand'mère avait étendu sur ses plates-bandes, et elle fumait ainsi son coin de terre où il n'y avait rien de semé. Elle avait beau l'arroser, le ratisser, l'aplatir avec sa pelle, rien ne poussait, et cela l'intriguait beaucoup. Souvent, au printemps, voyant sa grand'mère tailler ses arbres, elle se mettait à coupasser les siens avec furie, tranchant les bourgeons avec les fleurs, les pousses vertes avec le bois mort.

Enfin, elle en arriva à placer sur son front charmant et pur, tout égayé de boucles folles qui lui retombaient sur le nez, le tour de faux cheveux blancs de la comtesse, avec son grand bonnet à coques par-dessus. Puis, les yeux aveuglés par les bésicles d'écaille, et les mains appuyées sur la canne dont s'aidait la vieille femme

quand le rhumatisme la tourmentait, elle marchait par la maison, courbée en deux. Parfois, prenant sa poupée dans un coin, elle lui adressait tout bas les douces gronderies qu'elle avait apprises de la bouche de sa grand'mère. Elle lui donnait des conseils pour se bien conduire.

— Tu verras comme la vie est triste, quand tu auras mon âge! lui disait-elle.

En larmoyant, elle lui parlait du passé.

V

Cette étrange et douce existence à deux, entre une enfant et une femme septuagénaire, durait déjà depuis huit ans, lorsqu'un jour de la fin de l'hiver, pendant que le meunier raccommodait le treillage du poulailler dans le jardin, comme Catherine, assise sur son tabouret de paille, s'exerçait à tricoter en bavardant auprès de sa grand'mère, un coup violent qui retentit à la porte de la rue les fit sauter toutes deux. Gertrude étant sortie pour *faire son marché*, Catherine se leva et alla ouvrir. La porte tourna sur ses gonds, et elle vit alors devant elle une dame très-élégante, de trente ans environ, blonde, avec des yeux bleus très-sérieux, le front haut et sévère. Cette dame, en apercevant l'enfant, fronça les sourcils et ne dit mot; mais la prenant par le bras, elle

repoussa la porte et se dirigea vers le salon. La comtesse, en ce moment, faisant remonter le vitrage à coulisse de la fenêtre, regardait dans la rue par-dessus les pots à fleurs, pour voir qui frappait chez elle. En se retournant, il lui prit un tremblement subit, et elle tomba défaillante sur une chaise.

— Quoi! c'est vous, Clara? bégaya-t-elle en reconnaissant sa fille aînée et joignant les mains.

— Oui, c'est moi, répondit en s'asseyant la visiteuse sans lâcher le bras de l'enfant. Puis elle ajouta :

— Je viens vous débarrasser de Catherine.

A ces mots, madame de Meetkerke, en se levant, renversa la chaise sur laquelle elle était assise, et s'élançant sur sa petite-fille, elle l'arracha de la main qui la retenait.

— Vous venez me débarrasser de Catherine? s'écria-t-elle toute tremblante. Mais m'avez-vous avertie seulement? Depuis huit ans qu'elle est ici, vous êtes-vous un seul jour souvenue d'elle?...

— Je suis sa mère!... dit la nouvelle venue avec hauteur.

Mais elle fut aussitôt interrompue par la comtesse.

— Sa mère? Et à quels actes s'en douterait-on? Au lieu de la nourrir vous-même, comme c'était votre devoir, dès le jour de sa naissance, vous l'avez éloignée de vous. Vous l'avez laissée deux ans chez sa nourrice.

Vous l'avez envoyée ici enfin, pour en délivrer votre vue. Depuis dix ans que cette pauvre enfant est au monde, vous la voyez aujourd'hui pour la seconde fois. Maintenant qu'en voulez-vous faire?

— Je suis sa mère, répéta l'autre en frappant du pied, et, s'il le faut, je la ferai prendre de force. Vous n'avez aucun droit sur elle. Finissons-en.

La vieille comtesse épuisée s'était traînée jusqu'à son fauteuil. Alors, la douleur qui l'avait exaspérée faisait trembler ses mains sur son visage ridé couvert de pleurs. Des sanglots profonds lui montaient à la gorge et elle ne cessait de répéter : « Ma pauvre petite Catherine! » L'enfant effrayée à son tour et serrée contre sa grand'mère, pâle, regardait de tous ses yeux cette femme inconnue qni voulait l'emmener. Gertrude, en ce moment, entra dans la chambre, et, ne comprenant rien à ce qu'elle entendait, car les deux femmes s'exprimaient en langue française, elle resta debout entre elles, stupéfaite, et souriant vaguement, d'un air niais.

— Allez chercher les effets de Catherine, lui dit en flamand madame d'Overmeire.

— Faut-il... madame? demanda Gertrude à la comtesse qui ne répondit pas.

Mais celle qui venait d'apporter tant de trouble dans cette maison paisible reprit alors d'un air dur :

— Si vous n'y allez pas, j'irai, moi.

En même temps, elle ôta son chapeau et son châle, tira ses gants de ses mains, et amenant vers elle Catherine inquiète, elle commença à la regarder en silence, avec une grande curiosité mêlée de répulsion. Puis, la voyant embarrassée et baissant les yeux, belle et fraîche, avec ses chairs roses et potelées, ses bras tout ronds et ses mains mignonnes, il lui sortit de la bouche un soupir qu'elle étouffa aussitôt. Elle se mit alors à la déshabiller machinalement, sans prononcer une parole, enlevant d'abord de ses épaules son petit mantelet de pelleterie.

Quand elle eut froidement dénoué les cheveux de sa fille qui tombaient autour d'elle par grosses mèches d'or, jusque sur ses hanches, elle se fit apporter un peigne par Gertrude qui venait de rentrer dans le salon avec un paquet de hardes sur le bras. Mais, en passant le peigne dans ces tresses si épaisses, elle arracha un cri de douleur à l'enfant.

— Ah! grand'maman! dit en pleurant Catherine, comme elle me fait mal!

Puis, s'échappant avec ses cheveux épars sur ses épaules nues, elle courut se blottir dans les jambes de sa grand'mère qui lui serra convulsivement la tête contre son cœur.

Malgré la faculté qu'elle possédait au plus haut point de conserver un masque impassible sur son visage, madame d'Overmeire eut l'air interdit.

— Voyez si je n'ai pas raison de vous la reprendre,

dit-elle à la comtesse. Vous l'élevez mal, vous la gâtez, vous la rendez douillette; elle pleure pour un rien, mais elle en verra bien d'autres!...

— Grand'maman, je ne veux pas m'en aller avec elle, dit alors Catherine en sanglotant. Je serai toujours bien sage. Je t'en supplie, ne la laisse pas m'emmener.

— Vous devez m'obéir, interrompit madame d'Overmeire. Venez ici que je relève vos cheveux.

— Non, s'écria l'enfant que la menace de déranger ses habitudes mit hors d'elle-même. On ne relève pas mes cheveux. Vous ne savez seulement pas que je porte des nattes. Je ne veux pas quitter ma grand'maman. Je ne veux pas aller avec vous.

— Quelle cruauté! bégayait madame de Meetkerke pleurant et tenant la petite fille debout, par les deux bras. Ce n'était pas assez de m'avoir abandonnée, à mon âge, avec tous les autres! Il fallait encore me mettre une lueur de gaieté dans le cœur, pour le plaisir de l'éteindre lorsqu'elle commençait à réchauffer mes vieux os! Pourquoi m'avoir donné Catherine, puisque vous deviez me la reprendre? Maintenant, il faut donc que j'achève ma vie toute seule, moi qui ai mis au monde et élevé neuf enfants!

Madame d'Overmeire haussait les épaules avec impatience. La comtesse continua à se lamenter.

— Croyez-vous donc que ce n'est rien, Clara, de se voir privée d'affection, quand on est mère? Ah! vous

êtes trop jeune encore pour concevoir ce qu'il y a de poignant dans l'abandon! Vous êtes belle, on vous adule! Eh bien, reprenez-la donc, votre enfant! Si vous l'aimez réellement, si vous avez bien soin d'elle, je ne me plaindrai plus. Va, ma chérie, dit-elle à la petite fille. Jamais, toi, tu ne m'as causé la moindre peine!...

Ici les sanglots lui coupèrent la parole, mais Catherine ne voulait pas lâcher ses jupes qu'elle tenait à toutes mains.

— Voyez, reprit alors madame de Meetkerke, vous qui me reprochez de l'élever mal, voyez ce que j'en ai fait! C'est moi qui chaque jour la lavais, l'habillais, et l'endormais en chantant dans son petit lit, près de ma chambre. C'est moi qui me relevais, la nuit, pour écouter son souffle, inquiète à en mourir si elle s'avisait de se plaindre. C'est moi qui lui apprenais à tricoter et à lire. Pauvre enfant qui me serre de ses mains tremblantes! il ne faut pas lui en vouloir, Clara, elle vous connaît à peine. Jamais elle ne vous a vue, comme moi, pour consoler ses petits chagrins, essuyer ses larmes sur sa bouche boudeuse. Chère mignonne! c'est donc en vain que je t'aurai aimée. Laissez-la m'embrasser, ma fille. C'est la dernière fois sans doute, car, hélas! je ne suis plus jeune et j'ai l'âme navrée de douleur.

— Vous l'aimiez mieux qu'aucun de nous! dit enfin madame d'Overmeire.

La comtesse nattait alors les cheveux de l'enfant. A ce mot elle branla la tête.

— Ah ! ne soyez pas ingrate ! ma fille aînée, répondit-elle.

— Ingrate ! interrompit Clara avec une menace sur les lèvres.

Et alors les deux femmes, n'osant exprimer leurs pensées devant la petite fille, se regardèrent fixement.

— Vous avez fait de moi une femme si heureuse ! reprit enfin madame d'Overmeire.

A ce mot, la comtesse rougit et porta de nouveau ses regards sur Catherine; mais sa fille, secouant son impassibilité de statue, semblait avoir résolu de l'exaspérer.

— N'avez-vous pas sacrifié tous vos enfants, en commençant par moi, pour être agréable à mon père?

— Maintenant, tu oses mal parler du comte de Meetkerke ! s'écria la vieille femme confondue, en levant les bras.

Sa fille ne lui répondit pas. Comme s'il lui avait suffi de découvrir à demi sa pensée, elle se leva avec sa gravité habituelle, remit son châle et son chapeau et prit par la main Catherine. La grand'mère cependant parlait toujours, avec véhémence, assise dans son grand fauteuil, qu'elle faisait tourner sur ses roulettes en frappant ses genoux de ses mains. A la douleur de perdre sa petite-fille, se joignait l'indignation d'entendre insulter son mari.

—On n'a jamais vu pareille chose ! disait-elle. Tout est renversé dans le monde ! On manque de respect à sa mère ! On outrage la mémoire de son père ! On ne paraît guère aimer son époux ! On abandonne son enfant ! Pendant dix ans, on ne s'en occupe pas plus que s'il n'avait jamais vu le jour ! Et puis on vient l'enlever précipitamment, sans dire pourquoi ni ce qu'on en veut faire ! Ah ! certes ! cela n'allait pas ainsi de mon temps !

Madame d'Overmeire nouait, en fronçant les sourcils, les rubans du chapeau de Catherine. Catherine pleurait. La grand'mère se démenait et criait. Gertrude, ahurie, demandait ce que tout cela voulait dire. Enfin, elle se mit à pleurer aussi, encombrant la maison, si tranquille d'ordinaire, de sanglots qui ressemblaient à des hurlements. En ce moment, l'horloge sonna, modulant tristement sa ritournelle, et l'on entendit, à travers les coups de maillet que donnait le meunier sur les poutres de la basse-cour, le vieux perroquet, excité par tant de tapage, jurer sur son bâton, comme un païen. Tout à coup des claquements de fouet répétés, avec de grands bruits de roues et de ferraille, retentirent dans la rue, devant la fenêtre. C'était la vieille amie de la comtesse qui arrivait d'Anvers on ne peut plus mal à propos.

— Sortons d'ici ! fit soudain madame d'Overmeire.

Et, sans dire adieu à personne, saisissant le paquet de hardes et traînant après elle sa fille qui se cramponnait à tous les meubles, elle quitta le salon, traversa la salle à manger et se dirigea vers la porte. Mais le meunier se trouvait là, en travers, les bras chargés de boîtes et de cartons, échangeant de longues civilités avec la vieille dame qui ne voulait pas lui laisser porter son bagage. A sa vue, Catherine redoubla ses cris, et Clara fut bien obligée de faire halte.

— Eh ! mon Dieu ! qu'a donc cette pauvre enfant ? dit l'étrangère en minaudant avec une voix de flûte fêlée, sans reconnaître d'abord madame d'Overmeire.

Celle-ci, poussée à bout par tous ces incidents ridicules, cherchait à gagner la rue, en dissimulant son visage sous son voile. Mais madame de Meetkerke arrivait avec Gertrude, courant après sa petite-fille, qui secouait son bras entre les doigts de sa mère en appelant sa grand'maman. Ils se rencontrèrent tous sur le palier, devant la porte ouverte où s'arrêtaient déjà les passants, pendant que derrière les vitres des maisons voisines, entre les pots de cactus et les cages, se montraient des têtes ébahies superposées.

— Pardon, Madame, dit alors Clara d'un ton dédaigneux, cherchant toujours à se faire livrer le passage, je suis un peu pressée ; le chemin de fer n'attend pas.

— Eh quoi, c'est vous, ma chère! s'écria la vieille dame. Vous emmenez donc Catherine?

Et aussitôt elle se confondit en politesses cérémonieuses avec madame d'Overmeire, pendant que le meunier interrogeait Gertrude et gesticulait avec elle à qui mieux mieux. Enfin, Clara, sans lâcher le bras de sa fille, parvint à mettre le pied sur le seuil. Elle fit dix pas environ. Mais comme elle détournait l'angle de la rue, elle s'entendit appeler, et madame de Meetkerke, se précipitant sur le trottoir, atteignit par la robe sa chère petite Catherine, se baissa, et la serra à l'étouffer contre son cœur. Les larmes de la vieille femme et de l'enfant se mêlaient avec leurs sanglots et leurs baisers, tandis que Gertrude se tordait les poings en se chamaillant avec le meunier, derrière l'amie de sa maîtresse, qui lui demandait en vain des explications. Madame d'Overmeire cependant parvint à entraîner Catherine, et la comtesse se trouva bientôt toute seule.

— Hélas! s'écria-t-elle en joignant ses mains flétries, sans faire attention à son chat qui frottait en miaulant son dos hérissé contre ses jambes, j'avais cependant bien soin de sa fille! A quoi cela m'a-t-il servi?

VI

Pendant toute la durée du trajet de Bruges à Bruxelles, madame d'Overmeire parut éprouver d'étranges sensations. Pour la première fois de sa vie elle se trouvait en face de sa fille, et la grâce de cette enfant, jointe à sa tristesse, lui inspirait, malgré la rudesse d'aspect qu'elle tenait de son père, quelque chose qui ressemblait de loin à de la pitié. Quand elle parvenait à engourdir sa pensée, et que tour à tour elle regardait les yeux si grands et si doux de Catherine, ses formes juvéniles, son teint blanc et sa pose accablée, pleine d'innocence et d'abandon, une suprise toute nouvelle la tenait sous un charme étrange, et, machinalement, elle se laissait aller au plaisir secret que lui causait son émotion. Mais quand, réagissant sur elle-même, elle rentrait en possession de son âme, on eût dit, à la voir, que sa fille n'avait jamais été pour elle que la personnification de son malheur. Alors, reprenant un air dur, elle tournait ses regards glacés de côté et d'autre, comme pour mieux dissimuler l'oppression qui l'étouffait.

C'était, pour tout le monde, une sorte de sphinx que

madame d'Overmeire. Blonde et blanche, un peu sèche, elle avait des yeux d'un bleu d'acier qui tantôt semblaient sommeiller sous de molles paupières, et tantôt lançaient, en se dilatant, un éclair prompt et métallique. Des sourcils noirs, très-rapprochés, un nez correct, un menton d'une fermeté de marbre et de longues lèvres pâles, bien jointes, donnaient à sa physionomie un air impérieux qui ne lui messeyait pas, et, en même temps, une amertume hautaine était empreinte sur tout son visage, sans qu'on pût soupçonner quel chagrin cuisant et profond l'y avait étendue.

Mariée brusquement, — et à la suite d'une peine d'amour, disait-on tout bas à Anvers, — elle ne pardonna jamais son mariage, ni à son père qui l'avait laissé faire, ni à son époux, homme doux, maladif et silencieux, qui l'adorait en tremblant et en baissant les yeux, avec une soumission touchante, ni surtout à son amant, jeune vaurien de vingt ans qui, après l'avoir possédée, mis en demeure par cette fille résolue de s'enfuir avec lui, s'était sauvé seul, chassé par la terreur que lui inspirait le caractère entier de sa maîtresse. On eût dit, surtout depuis la mort de son père, qu'elle prenait à tâche de désespérer son mari. Elle le suivait, ne pouvant faire autrement, dans ses voyages, et devant les étrangers, elle lui montrait une figure soumise; mais c'était pour le mieux stupéfier en tête à tête par

sa froideur de glace et sa menaçante gravité. Rien ne la touchait; rien ne s'élevait jusqu'à elle. Les prévenances la fatiguaient; les soins lui étaient odieux. Elle répondait par un silence hautain aux bonnes paroles. Elle ne se plaignait jamais cependant, et calme, concentrée, impénétrable, elle semblait moins exister qu'achever de se pétrifier dans une pensée de remords.

Sa fille vint au monde sept mois après son mariage, mais bien loin de se montrer heureuse de sa grossesse, plus elle approchait du terme, plus elle était exaspérée. La haine qu'elle conçut pour cet être qu'elle nourrissait de son sang, malgré elle, n'a d'équivalent nulle part. Sentait-elle, avec l'instinct secret des femmes qui ne les trompe guère, que le père véritable de cette enfant n'était pas celui qui devait lui donner son nom, mais cet autre, exécré maintenant, qui avait déchiré son cœur et faussé son existence? Nul ne le sait. Ce qu'elle fit cependant, poussée par une sorte de probité criminelle, pour se procurer un avortement, est inouï. Elle dansait et sautait dans sa chambre, les dents serrées, sans dire un mot, regardant de travers, avec mépris, son époux infortuné qui, ne comprenant rien à ce monstrueux caprice, s'arrachait les cheveux, joignait les mains et demandait grâce. Elle montait des chevaux fougueux et les battait à outrance pour se faire désarçonner. Elle descendait les escaliers quatre à quatre en

s'empêtrant les jambes dans sa robe. Elle resta cinq jours sans manger. Rien ne lui réussit. La nature, en lui donnant un sang riche et de larges flancs, se préoccupant peu de sa haine et du reste, voulait qu'elle fût mère. Elle le fut.

Mais l'enfant nouveau-née devait expier cruellement la trahison de son père. Maudite en germe, son premier vagissement n'appela qu'une imprécation sur les lèvres de celle qui se refusait, en déployant une atroce énergie de résistance, à la mettre au monde. Il fallut que le fer l'arrachât à ce sein qui se contractait pour l'étouffer. Le chirurgien, terrifié, n'avait jamais vu chose pareille.

Cette fille, en effet, la mère le sentait bien, était pour elle une preuve vivante de sa honte secrète, et, en même temps, une résurrection véritable de celui qui l'avait causée. Subir la présence de Catherine lui était impossible. Elle avait bien assez déjà de celle de l'époux abusé qu'elle détestait! Ce caractère viril qui, par une étrange loi de contrastes, venait de se heurter par deux fois à des hommes pusillanimes, ne trouvant rien dans sa pensée pour échapper au supplice de vivre, trop altière pour tromper encore, et trop femme pour pardonner, se rabattit sur la haine comme dans un impénétrable refuge. Elle refusa de garder son enfant, alléguant naïvement une répulsion instinctive qu'elle

ne pouvait vaincre, et reprenant son rôle de femme impassible, elle suivit de nouveau son époux avec une indifférence apparente qui n'était, au fond, que la résignation du désespoir.

Cependant, soit qu'elle eût été touchée enfin par les supplications de son mari, soit plutôt qu'elle eût réellement plus de souci de l'opinion publique qu'elle ne le croyait elle-même, quand sa fille eut atteint l'âge de dix ans, elle pensa qu'elle ferait bien de s'occuper d'elle. Mais elle ne se doutait pas de l'angoisse particulière que devait lui causer sa vue ! Elle s'était armée à l'avance contre les récriminations de la comtesse de Meetkerke, et aussi et surtout contre sa propre répulsion ; mais elle n'avait pas compté sur la séduction infinie d'une enfant malheureuse qui semblait maintenant ne pas demander mieux que de l'aimer ! C'est cela cependant qui lui mordit le cœur comme un aspic dès qu'elle se trouva seule avec sa fille. Tout un monde d'idées sinistres s'amoncela sous son front.

VII

En arrivant à Bruxelles, la petite Catherine, que les distractions du voyage n'avaient pu arracher à sa stu-

péfaction, fut comme ahurie du bruit et du mouvement qui se faisaient autour d'elle. Depuis qu'elle ne sentait plus sa grand'mère à ses côtés, elle éprouvait une crainte indéfinissable, et il lui semblait qu'un immense vide s'était fait dans son existence. Sa vie, et tout ce qui constitue la vie, la mémoire, l'appréciation du moment présent, l'attente et la certitude du lendemain, étaient comme suspendus pour sa jeune âme. L'attitude de sa mère n'était pas faite pour la rassurer. Sa mère... quelle idée ce nom éveillait-il dans son esprit? Elle se rappelait bien que sa grand'maman, chaque soir, lui recommandait de le prononcer, ainsi que celui de *père*, en priant Dieu. Mais quand, à genoux et les mains jointes, elle disait, avec une grâce charmante : « Mon Dieu, conservez-moi toujours mon père et ma mère, » elle ne savait pas ce que devaient être pour elle ces deux personnes qu'elle n'avait jamais vues. Maintenant, un renversement violent s'était fait dans sa conscience. Celle qu'on nommait sa mère, parlant avec un air d'autorité, l'avait arrachée des bras de sa grand'mère. Elle ne la caressait pas comme la bonne femme. Elle ne lui parlait pas. Elle la regardait d'un œil sévère. Où la menait-elle? Ne reverrait-elle donc plus jamais sa bonne Gertrude, et ne devait-elle plus dormir dans son petit lit? Ainsi, les yeux pleins de larmes, sans force pour résister, avec cette inconsciente lâcheté de l'enfant

qui se résigne quand il ne se sent plus soutenu par une grande personne, Catherine se laissait aller comme une chose inerte.

Un fiacre la conduisit avec sa mère toujours silencieuse à l'*hôtel de la Couronne d'Espagne*. On lui fit monter un large escalier, puis elle entra dans une chambre où un homme de petite taille et de débile apparence l'attendait. Il se leva en la voyant, jeta un timide regard sur Clara qui ôtait ses gants, son chapeau et son châle, et s'avançant enfin, il souleva l'enfant dans ses bras, s'assit, la posa sur ses genoux, l'embrassa, puis la tenant un peu à distance, la considéra longuement. Catherine, étonnée, se laissait faire. Enfin de grosses larmes coulèrent des yeux de cet homme qui ne parlait pas. La petite fille alors se jeta contre lui en pleurant et sans rien dire. Il semblait que ces deux êtres s'étaient compris à première vue.

Madame d'Overmeire, allant çà et là, de meuble en meuble, affectait de ne rien voir. Au bout de quelques minutes, elle sonna, et une femme de chambre ouvrit la porte. Elle prit Catherine par la main et l'emmena.

Le reste de la journée se passa pour l'enfant dans une sorte de torpeur. On vint lui essayer des robes et des souliers.

— Voyez le beau trousseau tout neuf ! lui dit la femme de chambre en lui montrant une pile de linge

qu'elle entassait dans une malle. C'est pour vous tout cela !

L'enfant sourit machinalement, sans rien comprendre. Enfin écrasée de fatigue et de chagrin, elle s'affaissa lentement sur le dossier de sa chaise et s'endormit.

On la fit dîner seule, à une petite table. Mais elle se sentait la tête lourde et la peau brûlante. Elle mangea peu. La femme de chambre qui la servait essayait vainement de la faire parler.

A peine fut-elle couchée dans un grand lit, au fond d'une alcôve, que ce même homme qui avait pleuré avec elle, à son arrivée, entr'ouvrit la porte, puis, s'avançant vers elle sur la pointe des pieds, il lui baisa le front et les cheveux, en soupirant et répétant plusieurs fois de suite :

— Pauvre mignonne ! pauvre petite mignonne !

Tout à coup, il la quitta, très-effrayé, entendant du bruit dans la pièce voisine. Cet homme caressant ainsi une enfant dont il se croyait le père avait l'air d'un malfaiteur qui craint d'être surpris.

Le lendemain, de bon matin, la femme de chambre vint chercher Catherine et la conduisit chez sa mère. Clara, vêtue d'une robe très-lâche et très-ample, était seule et assise dans un grand fauteuil, à l'angle de la cheminée. Elle faisait peur à la petite fille, qui, n'osant avancer, se tenait debout, les mains pendantes.

— Mon enfant, lui dit-elle d'un ton froid, demain on

vous conduira dans une grande maison où il n'y a que des petites filles comme vous et des religieuses. Ces religieuses sont très-bonnes. Elles auront bien soin de vous. Il faudra leur obéir. Vous aurez un beau jardin pour vous promener. Cela ne vous fait-il pas plaisir?

Catherine ne comprenait pas et ne disait mot. Elle baissa la tête. Les larmes lui montèrent aux yeux, car alors, et pour la première fois, l'idée lui vint qu'elle ne reverrait plus sa grand'mère.

— Qu'avez-vous donc? fit celle qui semblait retrouver sur son visage tous les traits d'un être abhorré.

En ce moment, M. d'Overmeire entra dans la chambre. Il regarda en soupirant sa femme hautaine et la petite fille accablée.

— Ma chérie, dit-il à l'enfant, demande la bénédiction à ta mère.

Catherine se mit à genoux, par terre, et Clara, lui posant la main sur le front, lui dit :

— Allez en paix, maintenant.

M. d'Overmeire était étonné. Il fit sur lui-même un grand effort.

— N'embrasserez-vous donc pas ce pauvre petit enfant? — murmura-t-il.

— Non, je ne l'embrasserai pas, répondit sa femme.

Et sur-le-champ elle devint toute pâle.

Catherine était toujours à genoux. Il se mit lentement

à genoux auprès d'elle et joignit les mains. La mère les regardait tous les deux d'un air hagard.

— Ne soyez pas aussi cruelle, dit-il, d'un ton suppliant, avec une très-grande douceur. Qu'est-ce que votre fille vous a fait? Voyez comme elle est douce et gentille! comme elle tremble! comme elle est triste! Vous ne la reverrez plus sans doute de bien longtemps. Si vous ne l'embrassez pas à cause de moi, embrassez-la à cause d'elle...

— Non! fit madame d'Overmeire; et elle devint plus pâle encore.

Catherine, sans bouger, promenait ses yeux pleins de larmes de sa mère à son père.

Son père se releva en soupirant, essuya ses yeux, prit l'enfant par la main et sortit avec elle de la chambre.

VIII

Le couvent de la Genette, spacieux monument moderne à deux étages, est situé à trois lieues de Bruxelles, sur une verte éminence où conduit une route large, bordée de peupliers. Il a un air un peu bourgeois quand on examine son extérieur, mais, à l'intérieur, il ne vous impressionne pas désagréablement. Dès le seuil, vous êtes charmé par l'élégante apparence des moindres

choses. Une propreté minutieuse leur donne ce complément indéfinissable qui réjouit l'œil et tranquillise l'odorat. Tout brille, tout est pur et net. Chaque objet se tient à sa place dans une rectitude pleine d'harmonie. Les religieuses possèdent un véritable secret pour entretenir les habitations et les meubles.

Juste en face de la porte monte un escalier de marbre rouge reluisant, avec une bande de tapis au milieu, pour le passage, retenue de marche en marche par des baguettes de cuivre. Un palier bien aéré s'étend au-dessus. Au fond, faisant face à l'escalier, une grande statue de la Vierge en marbre blanc, couronnée d'étoiles d'or, le front incliné et les deux bras étendus, semble accueillir maternellement les personnes qui entrent. Une large corbeille de fleurs s'arrondit autour de ses pieds.

Un second escalier, partant du palier, conduit au parloir réservé pour les parents qui, tous les jeudis, viennent passer une ou deux heures auprès de leurs enfants. Les chaises et les canapés de crin s'alignent tout autour de cette chambre, et, contre les murs, sont suspendus des tableaux où l'on voit, écrits à la main, avec de triomphantes majuscules et mille enjolivements de calligraphe, les noms des petites filles qui ont obtenu des prix à la dernière distribution.

Les salles de classe sont toutes uniformes. Chacune d'elles a trente pieds de long sur quinze de haut, avec

des murs d'une blancheur immaculée, des parquets savonnés, d'immenses fenêtres sans rideaux, et des tables sur chaque bord accompagnées de bancs disposés de telle sorte que les élèves, en travaillant, font toutes face à la muraille. Au milieu s'élève un gros poêle en fer. Tout au fond, devant la cheminée, le pupitre et la chaise de la maîtresse d'étude sont placés sur une estrade.

Le réfectoire est en tout semblable aux salles de classe, si ce n'est que les deux longues tables sont très-larges, que les élèves se regardent en mangeant, et qu'une religieuse s'assied à chaque bout. La propreté est plus grande peut-être là que partout ailleurs, et, à l'heure des repas, on y respire l'odeur d'aliments sains et bien préparés. La cuisine du couvent de la Genette est connue depuis longtemps dans toute la Belgique. Elle consiste en morceaux substantiels entremêlés agréblement de petits plats délicats, légers, parfumés et succulents. Aussi rend-elle difficiles les élèves qui l'ont goûtée. Elles font la petite bouche quand, aux vacances, elles vont dîner dans leurs familles.

Mais, de toutes les salles de cette maison d'éducation qui pourrait servir de modèle, les plus intéressantes sont certainement les trois dortoirs. Ils renferment chacun cinquante lits. Chaque lit, en bois de chêne, et la tête appuyée contre la muraille, est séparé des autres par une haute cloison en planches de sapin bien vernissé.

En avant, du côté du couloir qui s'étend dans toute la longueur de la pièce, un rideau de percale suspendu à une tringle en fer l'isole également. L'air circule donc librement au-dessus et tout autour de la mignonne couchette ; et chaque élève s'habillant, se déshabillant ou faisant sa toilette à son lavabo d'acajou, se trouve enfermée dans une sorte de petite chambre. Une atmosphère de décence flotte dans ces hautes salles à longues fenêtres, où pendent légèrement de blanches draperies. Tout y est merveilleusement disposé pour le chaste sommeil des enfants. Les boiseries, les draps, les oreillers, les couvre-pieds et les petits tapis y exhalent je ne sais quelle odeur de jeunesse qu'on ose à peine respirer. Là tout se féminise, tout s'accentue et vous trouble.

Le luxe du couvent, — cela se conçoit, — a été réservé pour la chapelle. C'est une pièce plus longue que large, à plafond très-haut et voûté. Au fond, au-dessus de l'autel en marbre blanc rehaussé de filets d'or, flamboie un vitrail à losanges qui verse à profusion des lueurs bleues et roses sur les stalles du chœur. Un grand Christ de cuivre doré, planté sur cet autel, penche sa tête languissante entre des candélabres massifs et des vases de porcelaine pleins de fleurs. Le tapis d'Aubusson appliqué sur les quatre degrés s'étale jusqu'à la balustrade de la nef, et au delà, les bancs de bois s'en

vont, alignés à droite et à gauche, jusqu'à la grille de fer à lances d'or.

Le plafond est bleu, de la couleur tendre du ciel, et piqueté de petites étoiles. Les murs sont blancs, mais d'une blancheur de stuc que rien n'altère. Le parquet ciré resplendit comme un miroir. La chaire, les stalles des religieuses, les confessionnaux et les orgues en chêne blond, merveilles de propreté, retiennent les moindres rayons qui les frappent. Des rideaux rouges descendent devant les fenêtres, et de médiocres tableaux représentant *le Chemin de la croix*, peints par le maître de dessin, sont dispersés partout sur la muraille.

Ce qui ne se peut exprimer, c'est l'air de coquetterie ultra-moderne répandue sur cette chapelle du plus aristocratique des couvents. Si ce n'était l'autel, construit dans la forme consacrée, qui vous tire l'œil, dès qu'on a fait tourner sur ses gonds huilés la porte massive, on se croirait dans un grand boudoir. L'odeur qu'on y respire se rapproche un peu plus du patchouli que de l'encens. Jusqu'au silence même, tout y est mondain, *comme il faut*, tout y révèle un parfait sentiment des convenances. Je ne sais même pas si l'image dolente du Christ, d'un peu loin, n'a pas un air décent de bonne compagnie.

On peut en dire autant du parc dessiné à l'anglaise et planté de beaux arbres qui promènent une ombre

légère sur les massifs de fleurs, les vases décoratifs et les bosquets. Un bassin s'arrondit au milieu, avec un ange de bronze serrant le cou d'un cygne par le bec duquel s'élance un jet d'eau. De longues allées sablées rayonnent tout autour, à travers des triangles de gazon, jusqu'au bord d'une rivière qui tombe en cascade sur des rochers rapportés, et, plus loin un verger régulier s'en va jusqu'au cimetière des religieuses. La maisonnette de l'aumônier est tout au fond. En retour se groupent les bâtiments de la ferme : vacherie, porcherie et poulailler. J'oubliais une grande masure d'assez triste apparence où les charitables *sœurs* élèvent gratuitement une vingtaine de jeunes filles pauvres. Ce sont pour la plupart des orphelines des villages voisins. Quand elles sont majeures, on les place comme servantes, à Bruxelles. Une longue galerie vitrée, qui sert de préau aux élèves dans la saison pluvieuse, relie leur habitation au corps de logis du couvent.

Mais les merveilles du parc sont incontestablement les trois logettes qui servent de *stations* dans les grandes processions de la Fête-Dieu. La première qu'on rencontre sur la droite en longeant le mur d'enceinte est en forme de temple grec et consacrée à saint Joseph ; la seconde, plus rustique, appartient à saint Antoine, et la troisième, qui représente un pavillon chinois, est dédiée à saint Michel. Celle du milieu est la plus cu-

rieuse. Elle renferme un petit bassin de fer blanc, égayé de plantes aquatiques, de pots à fleur et de coquillages, avec une statue du saint, de grandeur naturelle en bois colorié, assise à terre auprès de son pourceau. Une plate-forme à laquelle on monte à l'aide d'un escalier de bûchettes s'étend au-dessus, au niveau du mur d'enceinte. Au delà, sur l'autre bord de la route, on aperçoit un bois de sapins appartenant aux religieuses, avec une colline au fond, sur laquelle s'élève un Calvaire.

IX

La transition fut un peu brusque pour Catherine qui, en deux jours, se trouva transportée de la petite maison de la comtesse au couvent de la Genette. Tout était sujet de surprise et d'effroi pour elle : les choses extérieures comme les individus. En vain M. d'Overmeire avait-il cherché à la rassurer en la caressant pendant le voyage d'une heure qu'il venait de faire en tête-à-tête avec elle. L'enfant, bouleversée par tant d'émotions diverses, pensait à sa grand'mère et se laissait embrasser sans rien dire. Son esprit cherchait vainement à comprendre la raison des événements survenus, et son

cœur se serrait instinctivement à l'idée qu'elle ne vivrait plus de sa vie passée. Elle en sentait tout le prix maintenant, ne pouvant même pas pressentir ce que serait sa vie future.

Cependant les premiers jours qu'elle passa au couvent furent assez bien remplis. Quoiqu'un peu désorientée, Catherine s'émerveillait de la moindre chose, elle qui n'avait jamais dépassé jusqu'alors les pâturages des environs de Bruges. La société des enfants de son âge l'intimidait bien aussi, mais comme elles étaient presque toutes curieuses et s'approchaient d'elle assez volontiers pour la regarder de près et la faire causer, elle ne tarda pas à s'habituer à leurs façons un peu familières. Et puis, les religieuses la laissèrent d'abord à peu près libre d'aller et de venir à sa guise, ne voulant pas l'effaroucher.

Ces religieuses l'étonnaient beaucoup, avec leurs manières douces et bienveillantes, empreintes d'un certain air de réserve et d'autorité. Catherine en avait déjà vu de toutes semblables passer dans la rue, devant la maison de sa grand'mère, mais elle ne se rappelait pas leur avoir parlé. Elle remarqua bientôt, car elle était intelligente, qu'une certaine distinction existait entre elles, et même elle s'aperçut qu'on les désignait par différentes appellations. D'abord il y avait *les dames*, qui étaient les personnes les plus affectueuses, les mieux

élevées, les plus aimables, et qui semblaient avoir le pas sur toutes les autres. — En effet, ayant payé leur dot au couvent et prononcé leurs vœux, ce sont elles qui président à l'éducation des enfants, et la plupart d'entres elles sont fort instruites. — Uniformément vêtues d'une robe de mérinos noir, à manches larges, elles portaient une pèlerine agrafée correctement sous leur menton qu'effleurait un fichu blanc comme la neige. Une cornette serrait le contour allongé de leur visage, et, par-dessous, un bandeau noir tendu sur le front, avec une garniture tuyautée avançant au-dessus des yeux, donnait à leur physionomie cette apparence claustrale qui ne manque ni de distinction ni de charme. Un tablier noir descendait sur leur poitrine, et un long chapelet à grains de bois pendait de leur ceinture parmi de petites médailles de cuivre, toutes frissonnantes. Enfin, elles portaient des bas blancs et des chaussons à semelles de liége très-bons pour étouffer le bruit des pas, un voile noir rejeté sur leur dos flottait doucement derrière elles, se confondant, quand elles marchaient, avec les plis de leur jupe, dans une sorte de grâce chaste et de pieuse majesté.

Quelques-unes d'entre elles, coiffées du voile blanc, remplissaient les mêmes fonctions de maîtresses d'études. On leur donnait le nom de *novices*. D'autres, en costume de ville, les assistaient. On les appelait *postulantes*. Les

premières, au bout de deux ans de stage, devaient s'élever au rang de *dames*. Les secondes s'exerçaient pendant six mois avant de faire leur noviciat. Les unes et les autres étaient jeunes. Elles réunissaient toutes aux manières parfaites et légèrement cérémonieuses des femmes du monde, un air de modestie et de béatitude qui ne leur messeyait pas.

Mais celles des religieuses qu'on désignait sous le nom de *sœurs* tinrent longtemps en suspens l'esprit curieux de Catherine. En effet, comment cette enfant pouvait-elle concilier leur caractère sacré et la bassesse de leurs occupations ? Elle ne savait pas que ces femmes courageuses qu'elle voyait, les manches retroussées jusqu'aux coudes, vêtues d'une robe noire grossière relevée par devant et découvrant un jupon de serge, portant un long tablier de toile bise à bavette attaché aux épaules, coiffées d'un voile noir rejeté en arrière sur une cornette plissée, et chaussées de sabots, étaient de pauvres filles qui n'avaient pu payer leur dot et qui, d'après leurs aptitudes particulières, s'employaient aux œuvres serviles par esprit d'humilité. Les unes, attachées à l'entretien du couvent, frottaient, balayaient, essuyaient, époussetaient tout le long du jour. Les autres faisaient la cuisine, récuraient les casseroles, épluchaient les légumes, pétrissaient le pain, fendaient le bois à coups de cognée, découpaient des moutons entiers ou

des quartiers de bœuf, trayaient les vaches, coulaient la lessive et portaient des charges de houille, dans des hottes, les reins ployés. D'autres encore ciraient les chaussures des élèves, raccommodaient leur linge, préparaient les médicaments au laboratoire de l'infirmerie. Quelques-unes enfin cultivaient le potager, et Catherine, errant un peu partout, au hasard, s'arrêtait souvent auprès d'elles les mains derrière le dos, interdite, à les regarder biner, sarcler, bêcher la terre en silence, marchant sur les genoux, roidissant leurs bras, s'arc-boutant sur les pieds, tendant le cou et le front baigné de sueur.

Des novices et des postulantes aidaient également les *sœurs* et partageaient leurs travaux pénibles ; c'étaient pour la plupart des filles de la campagne. Elles avaient l'air soumis. Toutes s'agitaient comme les abeilles aux flancs d'une grande ruche et parlaient peu.

Il y en avait d'autres enfin qui, vieilles, décrépites, hors de service, le chef branlant, cherchant encore à se rendre utiles, reprisaient de leurs mains fluettes quelques bouts de nippes, assises sur des bancs de bois, çà et là. Quelques-unes, infirmes, accroupies au soleil, ne pensant plus à grand'chose, réchauffaient voluptueusement, et comme elles pouvaient, leur corps amaigri. D'autres, courbées sur un bâton, rôdaient aux environs du réfectoire, et on les voyait de loin, avec leur teint blafard et leur long voile, se couler sans bruit le

long des murs, où se projetait doucement, comme une tache mouvante, leur ombre noire.

Catherine cependant ne pouvait passer son temps à vaguer, comme les chats du couvent, de côté et d'autre. Mais, dès qu'elle commença à vivre de la vie de ses compagnes, elle trouva dans les obligations qui lui furent imposées, un nouveau sujet de distraction. Le matin, dès six heures, pendant qu'elle ronflait à petit bruit, les poings fermés, sur sa blanche couchette, une sonnette retentissait tout à coup et l'éveillait en sursaut. Il faisait à peine jour et la lampe qui descendait du plafond commençait seulement à rougir devant la faible clarté de l'aube humide. Les dormeuses ouvraient les yeux aussitôt, une voix prononçait une courte prière, et, toutes, répondant *amen*, se jetaient alors à bas de leur lit. Pendant une heure, elles procédaient à leur toilette, et, de temps à autre, la religieuse qui se promenait dans le couloir à pas muets, écartait le coin d'un rideau pour voir si tout se passait dans l'ordre. A sept heures enfin, au second tintement de la sonnette, chaque enfant, soulevant brusquement la draperie de sa chambrette, se rangeait à sa place dans le couloir. C'était un spectacle magique. Toutes ces filles de huit à dix-huit ans étaient bien tenues, agréables, gracieuses et fraîches. La plupart d'entre elles passaient même avec raison pour jolies.

On descendait en classe. Là, au signal de la *claquette* que tenait dans ses deux mains la maîtresse d'études, les élèves se précipitaient à genoux sur leurs bancs. L'une d'elles récitait la prière du matin, puis tout le monde se rendait à la chapelle pour assister à la messe, de là au réfectoire, où les bols de café au lait fumaient sur les tables auprès de petits pains croustillants ; de là au jardin. La *récréation* ne tarda pas à consoler Catherine de bien des choses qui l'attristaient encore. Les longues peines ne sont pas faites pour les enfants.

Elle lançait la balle avec les autres, se baissant et se relevant prestement. Elle jouait à cache-cache, étouffant son envie de rire quand celle qui la cherchait passait auprès d'elle sans l'apercevoir. Bientôt, aux *quatre coins* elle eut peu de rivales, et fit de grands progrès au jeu du volant. Mais le jour où elle se mit à sauter à la corde, tout le couvent accourut autour d'elle, avec les novices et les maîtresses, pour voir comme elle sautait bien.

Les plus jeunes de ses compagnes s'amusaient seules à ces exercices que surveillaient deux religieuses et que regardaient de loin, souvent avec envie, les *orphelines* enfermées dans la cour de la ferme. Les grandes personnes, celles qui commençaient à serrer leur ceinture sur leur taille, à soigner leurs ongles, à marcher d'un air modeste, à petits pas, le cou tendu et les yeux bais-

sés, les *demoiselles* enfin, comme on les appelait pour leur plaire, se promenaient trois par trois en causant, loin des éclats de rire et des glapissements. La curieuse Catherine surprenait parfois quelques bribes de leurs conversations intéressantes. C'étaient des discussions sur les études, sur les prix; c'étaient de beaux projets pour les vacances. C'étaient aussi de petits commérages sur les élèves anciennes, sur leurs familles, sur leur mariage ou leur entrée en religion; c'étaient enfin, mais faites à voix basse, des confidences sur les maîtresses et des critiques du dernier sermon. Car le prédicateur ne plaisait pas toujours à ces jeunes âmes inquiètes, et plus d'une observait finement qu'il répétait souvent toutes ses phrases, avec de grands gestes, en attendant des idées qui ne venaient pas.

Au bruit de la cloche on rentrait en classe, et toute la journée se trouvait partagée, à intervalles fixes, entre les leçons, les repas et les récréations. A huit heures enfin, tout ce petit monde fatigué montait au dortoir sur deux files. Chaque élève, les yeux bouffis de sommeil, rentrait dans sa chambrette et se déshabillait sous ses rideaux blancs. C'était l'affaire de dix minutes. Les lits criaient un peu en ployant sous le poids de ces corps jeunes et alertes. On entendait quelques soupirs, puis la religieuse de garde, couchée près de la porte, tenant un crucifix d'ivoire entre ses mains, disait à voix

haute un bout de prière. Chaque enfant murmurait *amen*, à demi-engourdie déjà sur son oreiller. Et le silence descendait alors, avec les ombres, sur toutes ces jeunes têtes que les rêves harmonieux, pleins de sourires et de promesses, berçaient doucement jusqu'au matin.

X

En peu de temps, Catherine se fit un grand nombre de petites amies et ses maîtresses s'attachèrent à elle. Un jour, à une menace de punition qui lui fut faite, elle avait opposé son terrible argument : « *Ça m'est égal!* » Mais on la gronda si bien qu'elle promit en pleurant de ne plus recommencer, et il est à croire qu'elle tint parole ; car, au bout de quelques mois, on lui passa au cou un ruban bleu où pendait une médaille en argent, et on la nomma *enfant de Marie*, en récompense de sa bonne conduite.

Du reste, son éducation devait être une éducation complète. Elle prit part aux divertissements salutaires adoptés par le couvent : équitation et gymnastique. Le dessin l'amusa bientôt aussi. C'était une fête pour elle,

quand le vieux professeur, escorté de deux religieuses, choisissant un *beau point de vue* dans le parc, l'y conduisait avec ses autres élèves, pour leur apprendre à travailler d'après nature. Mais je dois dire que ce qui amusait le plus Catherine, c'étaient *les leçons de bonnes manières.*

Ces leçons se donnaient tous les dimanches dans le grand préau vitré qui conduisait au bâtiment des *Orphelines.* Une maîtresse du dehors, connue par sa piété et ses longues relations avec la bonne compagnie de Bruxelles, venait les présider. Elle avait un air entendu, un aplomb de femme mûre, sûre d'elle-même, et des formes affectées qui, en France où l'on est difficile et malin, passeraient pour sentir un peu la province. Elle apprenait aux enfants à jouer tour à tour les rôles de mère et de demoiselle, à recevoir ou à rendre des visites, à se présenter dans un salon, à demander des nouvelles de la santé, à se lever sans bruit et sans encombre, à accompagner les personnes jusqu'à la porte, à causer de promenades, du temps, du sermon. Tout le couvent, la supérieure en tête, assistait à ces cours baroques sérieusement faits par la bonne dame, et c'était souvent un amusant spectacle que celui des petites filles se contorsionnant sous leurs chapeaux et dans leurs châles pour imiter ce qu'elles croyaient être le bon ton. Ajoutez à cela les accents wallon, brabançon

et flamand qui prêtaient un nouveau charme à tant de phrases convenues, niaises et toutes faites, et les éclats de rire qui partaient de cent cinquante bouches moqueuses lorsque ratait quelque chose dans la représentation d'une visite, par la faute d'une enfant gauche ou intimidée.

Mais deux fois par année, aux fêtes de la Saint-Nicolas et de Noël, l'enthousiasme de Catherine touchait au délire. Alors, le premier de ces jours, l'élève qui, pendant toute l'année avait montré le plus de sagesse, s'en allait par toutes les classes, en grand costume d'évêque, avec la crosse et la mitre, flanquée de petites filles habillées en enfant de chœur, offrir des pains d'épice à ses amies. Et le jour de Noël, à minuit, tout le monde, réveillé par la grosse cloche, descendait à la chapelle. La messe avec toutes ses pompes, ses fleurs, ses flamboiements de lumière, le jeu des orgues et les chants consacrés détonant à pleins poumons devenaient pour ces enfants et ces femmes soumises aux perpétuelles monotonies de la règle, une occasion de plaisir. D'ailleurs, n'était-ce pas cette nuit-là qu'était né l'enfant Jésus ? Le luxe qu'on déployait alors, selon l'esprit catholique, s'étendait à tout : aux tapis longuement déroulés sur les parquets; aux candélabres, aux arbustes verts multipliés comme autre part pour un bal; aux toilettes elles-mêmes ! Et pourquoi donc

aurait-on paré ces jeunes filles, si ce n'était pour un si merveilleux anniversaire ?

Après la messe, on prenait le chocolat, puis on se recouchait et l'on se levait à sept heures. Le soir on jouait un mystère. L'Annonciation et la naissance du Christ servaient de thème à ce drame pompeux exécuté, avec costumes et décors, dans toutes les règles. L'aumônier du couvent, les prêtres du village, quelques-uns venus de Bruxelles avec des gens du monde invités, assistaient à cette fête de famille. On voyait paraître sur le théâtre improvisé, derrière une longue file de quinquets, saint Joseph, la sainte Vierge, l'ange gardien et les rois mages, tous habillés à l'orientale. Catherine, qui ne demandait qu'à se grimer, fut un jour chargée de représenter l'un des trois rois. Elle eut un succès fou avec sa robe de satin vert ramagée de beaux oiseaux d'or, sa perruque noire sous laquelle passaient ses cheveux blonds, et sa grande barbe.

XI

Cette première période de nouvelles habitudes, d'études et de distractions enfantines dura deux ans à peu près, et fut certainement la plus heureuse, — si l'on

ne tient pas compte de son séjour chez sa grand'mère, — dans l'existence de Catherine. La malice de son caractère s'y accrut, comme l'envie de chanter augmente chez les moineaux-francs aux premiers rayons du soleil d'avril. Elle devint bientôt la plus turbulente des gamines de son âge, et se mit à la tête de toutes les entreprises qu'elles inventaient pour se désennuyer. Les filles sont peut-être plus fantasques que les garçons. Il arrive un âge où quelque chose les travaille et les pousse aux extravagances. La nature les dédommage-t-elle ainsi, par avance, de la réserve tyrannique qui doit leur être imposée ? Malgré la règle sévère du couvent de la Genette, les pensionnaires souvent, comme emportées hors d'elles-mêmes, se laissaient aller à des actes peu répréhensibles, il est vrai, mais complétement en dehors du programme des divertissements.

L'hiver, fatiguées d'être longtemps enfermées, quelques-unes complotaient de faire rire toute la classe. Alors, avec des précautions infinies, elles glissaient une semelle de soulier dans le poêle, et chacune s'exclamait bientôt sur l'insupportable odeur qui se répandait partout. Au retour des vacances du premier de l'an, les plus sournoises apportaient des souris de carton à ressort qu'elles promenaient sous les tables à l'aide d'une longue ficelle. La ficelle se tendait, le ressort tournait,

la souris criait, et toutes les jeunes folles criaient plus fort, feignant la peur. Les dimanches enfin, faute plus grave ! quand l'aumônier prêchait dans la chaire de la chapelle, l'ombre de sa figure se projetant sur le mur blanc, on voyait cette ombre exagérée par l'inclinaison des rayons du jour, ouvrir une bouche énorme sous un nez démesuré. Alors c'étaient sur tous les bancs de petits murmures étouffés dans les livres de messe et dans les mouchoirs, et le brave homme, qui ne se savait pas la cause innocente d'une telle impiété, grondant doucement les plus mutines, exaspérait leur envie de rire en retraçant, par ses gestes, une caricature plus immense encore devant leurs yeux mouillés de pleurs.

XII

A douze ans, Catherine, selon l'usage, se prépara à l'acte le plus grave de l'existence des enfants, et ce fut à partir de cette époque qu'elle devint mélancolique. Rappelée plus directement aux côtés sérieux de la vie par l'étude du catéchisme, qui doit précéder *la première communion*, elle se retirait parfois à l'écart, abandonnant le jeu commencé, pour méditer sur sa destinée singulière. Chaque jeudi devint pour elle un jour de

tristesse. Alors, chacune de ses compagnes allait au parloir, embrasser ses parents, et elle, jamais personne ne la venait voir. Tous les mois, on lui dictait, comme aux autres élèves, selon l'usage, une lettre adressée à sa famille. Les autres recevaient des réponses que la supérieure leur remettait décachetées, il est vrai, mais qui n'en étaient pas moins pleines de bonnes paroles; et elle, jamais, depuis le premier jour, la supérieure ne l'avait fait demander. Enfin, quand arrivaient les vacances, elle voyait, le cœur gros, s'éloigner pour un mois toutes les folles pensionnaires. Longtemps à l'avance, elles avaient fait des projets devant elle, comptant les jours, supputant le nombre des heures, parlant toutes ensemble des plaisirs qu'elles se promettaient; et elle, quand arrivait le mois de septembre, jamais on ne tirait du grenier sa petite malle. Elle avait beau se faire belle, s'appliquer, se bien conduire et prier Dieu avec ferveur; on la laissait là, toute seule, comme une fille sans père et sans mère. Ah! que ces vacances étaient longues à finir! Malgré les promenades à cheval qu'elle faisait, dans le petit bois, avec un vieil écuyer et quelques-unes de ses camarades, elle ne pouvait engourdir sa peine! Ses amies, il est vrai, compâtissaient à son sort. Elles la plaignaient d'être ainsi abandonnée par sa famille. Cela ne la consolait pas. Bientôt elle s'alanguit, puis elle tomba malade.

Elle ne pouvait ni croître, ni se former. Elle était prise, chaque mois, de défaillances subites. Enfin, dans tout le couvent, on s'entretint de cette transformation inquiétante. On ne regarda plus Catherine qu'avec pitié, on la cita comme une enfant malheureuse, et quelques-unes de ses compagnes s'éloignaient d'elle bien souvent, attristées par son air de souffrance.

M. d'Overmeire, cependant, vint la voir en cachette une fois en deux ans, ayant été prévenu par la supérieure du changement menaçant qui s'opérait en elle. Il avait l'air préoccupé. Il fit de grands efforts pour lui confier une chose qui semblait peser à son cœur. Mais elle était trop jeune encore pour le comprendre. Il l'embrassa longuement et pleura avec elle. Au lieu de donner du courage à l'enfant, on eût dit qu'il était venu là pour lui en demander. Lui aussi paraissait souffrant. Ses cheveux grisonnaient déjà sur ses tempes, et des accès de toux d'une sécheresse aiguë lui déchiraient la poitrine. Catherine, qui se sentait attirée vers lui, bien qu'elle ne l'eût vu que deux fois, le supplia, en le câlinant, de ne pas l'abandonner. Alors il la serra dans ses bras et leva les yeux au ciel.

Six mois après, nul ne vint du dehors assister à la communion de Catherine. On l'habilla en mousseline blanche, avec un grand voile. Elle était fort pâle. Quand la cérémonie fut terminée, elle se sentit mal

à l'aise. On la coucha; elle pleura bien bas toute la journée dans son lit. La pauvre fille avait un peu trop compté voir son père.

XIII

A partir de cette époque, Catherine ne quitta presque plus l'infirmerie. Une autre enfant de son âge y était déjà, se remettant lentement de la fièvre typhoïde. Ce fut, pour la petite Flamande, une sorte de consolation. Juliette était caressante et nul ne pouvait la voir sans l'aimer. Catherine, oubliant le malaise perpétuel qui l'accablait, la soigna mieux peut-être que n'eût fait l'infirmière. La nuit, elle se relevait pour voir, à la lueur de la veilleuse, si sa petite amie sommeillait. Elle lui offrait à boire dans son gobelet d'argent en soulevant sur son bras sa tête mignonne et pâle. Parfois, elle se refaisait pour elle malicieuse, rieuse, et lui contait toutes sortes de folles historiettes. C'était une chose touchante que l'affection de ces deux enfants souffrant sans se plaindre et se consolant l'une l'autre.

Quand elles furent en convalescence toutes deux, on les laissa, par ordre du médecin, se promener au

soleil, dans le parc, aussi longtemps qu'elles le voulurent. Comme on était en été, elles allaient habituellement cueillir de gros bouquets pour décorer le socle de la statue de la Vierge, puis elles s'asseyaient au bord de la rivière, et là elles tiraient lentement leurs aiguilles en causant de toutes les petites choses qui les intéressaient. Leurs confidences n'avaient rien de bien répréhensible, et pourtant elles tournaient parfois la tête pour voir si quelque *sœur* ne venait pas les surprendre. Elles n'étaient déjà plus des enfants, et les préoccupations nouvelles de *l'âge de transition* les amenaient à s'occuper beaucoup du monde qu'elles ne connaissaient pas, même par ouï-dire. Elles faisaient de beaux projets qui devaient tous se réaliser à l'époque entrevue déjà où elles sortiraient du couvent. Elles parlaient mariage et ménage ! Il y avait un grand charme pour elles dans ces naïves causeries qui roulaient sans cesse sur des espérances. Espérer, n'est-ce pas vivre vraiment ? Néanmoins, Catherine finissait toujours par s'attrister quand Juliette l'entretenait un peu trop longuement de sa famille. Alors elle n'avait rien à répondre.

Une fois, cependant, elle fit à Juliette une description si attendrissante de l'existence qu'elle avait menée chez sa grand'mère ; elle parla avec tant d'émotion de la bonne femme, de Gertrude, du meunier, du chat et du

perroquet; elle vanta si bien les délices de la ville de Bruges où personne jamais ne l'empêchait de faire ses volontés, que Juliette soupira d'aise et d'envie, et toutes deux s'embrassèrent avec effusion, car, pour ces pauvrettes enfermées, la liberté était la plus nette expression du bonheur.

XIV

Un jour, — Catherine avait alors seize ans, et, depuis quelques mois, mieux portante et plus résignée, elle recommençait à suivre les cours, — une *sœur* entra dans la salle où elle travaillait avec ses compagnes, et la touchant à l'épaule du bout des doigts, lui dit à voix basse que la supérieure voulait lui parler. Elle se leva aussitôt de sa place un peu émue, se demandant si elle avait, sans s'en douter, mérité quelque réprimande; puis elle suivit la *sœur* jusqu'à la porte de la chambre où se tenait la religieuse redoutée qui gouvernait tout le couvent. En entrant, elle vit une grande pièce à parquet de bois blanc, aux murs tout nus, meublée d'un lit, de quelques chaises de paille et d'une table à pupitre chargée de papiers. Un grand crucifix d'ébène plaqué sur le mur

attirait les regards dès qu'on ouvrait la porte, et des rideaux de cotonnade se balançaient devant la fenêtre entre-bâillée.

La supérieure se leva en voyant entrer Catherine, et faisant quelques pas au-devant d'elle, elle la prit par la main et la baisa au front. C'était une vieille femme très-imposante et très-maternelle, qui portait sur son visage blanc, à teintes froides, la trace de bien des larmes mal essuyées.

— Ma chère enfant, lui dit-elle en l'invitant à s'asseoir, depuis que vous êtes au couvent de la Genette, je n'ai jamais eu le plaisir de causer avec vous. Je connais cependant votre excellent caractère et vos belles qualités. Vous êtes une jeune personne soumise et pieuse, je me plais à le reconnaître. Mais, êtes-vous raisonnable? dites-moi.

— Ma mère... fit Catherine intimidée.

La supérieure la regarda quelque temps en silence avec un air de compassion qui augmenta son embarras. Catherine était alors à cette époque d'indécision si courte pour bien des jeunes filles, où un reste de candeur presque enfantine fait délicieusement valoir la première fleur de leur beauté. Assise par modestie tout au bord de la chaise, elle rentrait sous sa robe le bout de ses petits pieds réunis, et la taille un peu avancée, les deux mains sur les genoux, elle cherchait en vain à calmer

l'émotion qui soulevait son sein où déjà l'on pouvait admirer une courbure élégante.

— Je vous demande, ma chère fille, si vous avez le bonheur de posséder la plus douce vertu enseignée par notre divin Maître : la Résignation. Les femmes surtout sontfaites pour souffrir ici-bas. Mais quand elles sont parvenues à ce point de prendre goût aux afflictions pour l'amour de Jésus-Christ, elles peuvent se croire heureuses...

— Ma mère... dit encore Catherine en pâlissant.

— Si je vous parle ainsi, reprit la vieille femme en levant les yeux d'un air affable, ce n'est pas, croyez-le bien, pour vous attrister. Je voudrais seulement vous savoir courageuse, très-courageuse, armée contre le malheur, en un mot.

— Ah! ma mère! dit alors Catherine au souvenir de son long abandon qui durait encore.

Et de grosses larmes commencèrent à couler le long de ses joues.

— Pauvre enfant! fit soudain la supérieure interdite, car elle ne s'attendait pas à rouvrir des blessures anciennes dans ce jeune cœur.

Puis elle s'approcha d'elle, lui prit la main et se mit à essuyer doucement ses joues humides avec son mouchoir.

— Voyons; n'êtes-vous pas aimée ici? lui dit-elle. Vos maîtresses ne sont-elles pas bienveillantes ? Vos compagnes vous tourmentent-elles jamais ? Vous avez été,

depuis quelques années, un peu souffrante, cela est vrai, mais vous vous remettez maintenant. Le ciel, d'ailleurs, ne frappe les fidèles que pour leur donner des avertissements. Apprécierait-on ses bienfaits si on ne pouvait les comparer à tant de peines?

Catherine, sans répondre, baissait le front et cherchait à deviner le sens caché sous ces paroles maternelles. Une vague inquiétude commençait à la faire trembler.

— Vous êtes enfant de Marie, continua la supérieure, implorez donc votre protectrice spéciale, la Sainte-Mère-des-Douleurs. Elle vous donnera le courage de traverser les épreuves de la vie.

— Mais, ma mère, que m'est-il donc arrivé? demanda soudain Catherine en levant la tête.

La supérieure hésita quelques instants, puis, d'une voix contenue, serrant toujours la main de la jeune fille, et la regardant comme la Vierge regarde, dans les tableaux de Raphaël, son fils expiré, elle dit :

— Mon enfant, vous avez perdu votre père!

Catherine, à ces mots, laissa retomber sa tête sur sa poitrine et les pleurs jaillirent de nouveau de ses yeux. Elle comprit que son abandon, déjà si lourd, allait s'appesantir encore. Mais la supérieure n'avait pas tout dit.

— On vous a caché ce malheur quelque temps, reprit-elle, parce que vous étiez malade, mais aujourd'hui il est

indispensable que vous le connaissiez. Votre mère...

Ici elle hésita comme si elle eût craint de laisser transparaître une pensée secrète.

— Votre mère a quitté la Belgique et ne peut plus subvenir aux dépenses de votre éducation.

— Que vais-je donc devenir alors? fit la malheureuse enfant en se renversant sur sa chaise et joignant les mains.

— Nous ne vous abandonnerons jamais, ma chère fille, répondit la vieille femme avec onction. Quoique notre communauté supporte de bien lourdes charges, elle n'en est pas, Dieu merci! à ce point de ne pouvoir secourir une pauvre enfant comme vous. Mais un certain changement doit se faire dans votre existence, un changement qui doublera votre mérite à subir une infortune imméritée. *Vous allez entrer aux orphelines*, ajouta-t-elle.

Catherine ne put en entendre davantage. C'en était trop pour cette âme sensible déjà si cruellement blessée. Un sentiment poignant d'humiliation empourpra ses joues à l'idée qu'elle allait partager la vie et les travaux des malheureuses filles, destinées, par la charité du couvent, à l'avilissant métier de servantes. En même temps, les sanglots lui montèrent à la gorge, et elle répétait sans cesse :

— Ah! ma mère! à quoi me condamnez-vous!

Ce fut en vain que la supérieure essaya de l'apaiser. Chaque mot qu'elle lui disait la blessait innocemment dans ses espérances d'avenir, dans sa dignité. En lui prêchant la résignation, elle irritait maintenant l'emportement de son caractère; en lui parlant de vocation religieuse et lui présentant l'exemple des *sœurs* comme le sort le plus heureux qui l'attendît, elle exaspérait ses besoins de liberté, contenus longtemps, mais jamais étouffés.

— Renvoyez-moi plutôt chez ma grand'maman, qui m'aime bien! s'écria-t-elle.

— Votre chère grand'mère, mon enfant, dit la supérieure étonnée d'une protestation si énergique, ne peut vous donner l'éducation nécessaire, surtout aujourd'hui, à une jeune fille sans fortune. Elle est très-âgée, pauvre, et nous n'avons pas cru devoir la prévenir de la détermination prise à votre égard, parce que c'eût été lui causer inutilement un profond chagrin. Soumettez-vous donc avec un véritable esprit chrétien aux rigueurs de votre sort. Nous tâcherons de les adoucir autant que notre règle nous le permettra. Ici, vous le savez, vous trouverez toujours une affection sincère. D'ailleurs, — ajouta-t-elle avec une grande noblesse en levant la tête, — ne me donne-t-on pas le nom de *mère*, et les orphelines surtout ne sont-elles pas mes enfants?

— Ah! madame! s'écria Catherine avec désespoir,

le bon Dieu m'a donné une mère pourtant!

La supérieure, effrayée, se leva subitement de son siége et serra la malheureuse enfant contre son cœur.

XV

La vérité, que la supérieure n'avait pas osé dire à Catherine, c'est que, depuis six mois sa pension n'étant pas payée, le couvent demanda des informations à Bruxelles, et apprit en même temps la mort de M. d'Overmeire et la disparition de sa femme. L'aumônier écrivit alors au curé de l'église de Saint-Sauveur, à Bruges, pour le prier de lui donner des renseignements sur la position de fortune de madame de Meetkerke. Il lui fut répondu que la comtesse ne possédait qu'un revenu de douze cents francs. Le conseil du couvent de la Genette, après avoir délibéré sur ces renseignements, ne jugea pas utile d'engager la vieille femme à rappeler Catherine auprès d'elle, parce que madame d'Overmeire pouvait reparaître quelque jour et blâmer toute résolution qui aurait distrait sa fille de son autorité. Il fut donc convenu que Catherine resterait au couvent, comme orpheline, tant qu'on n'aurait pas eu de nouvelles de sa mère,

et que, dans le cas où on n'entendrait jamais parler d'elle, on dirigerait l'éducation et les idées de la jeune fille dans un sens exclusivement monastique. — Nous en ferons une *sœur* pour notre communauté, — dit joyeusement la supérieure. — C'est le seul moyen qui nous reste pour assurer son avenir et lui ouvrir les portes du ciel.

Le même jour où cette détermination fut prise, on enleva à Catherine sa robe de mérinos carmélite, et on l'habilla d'une étoffe noire grossière et d'un bonnet de mousseline à trois bandes superposées autour du visage. Quand elle se vit couverte de cette livrée des pauvres, Catherine recommença à sangloter, et la supérieure eut fort à faire pour lui donner un semblant de courage. La maîtresse de sa classe, pendant ce temps-là, utilisait son infortune pour en faire le texte d'un petit sermon. — Voyez, mes enfants, — dit-elle à ses élèves surprises, — combien vous devez prier Dieu pour vos chers parents. Catherine, votre compagne, a perdu son père, et elle nous a quittées aujourd'hui pour entrer aux orphelines. — La cloche de la récréation sonnait au moment où la maîtresse d'études prononçait ces paroles. Ce fut comme un signal pour toutes les pensionnaires. Elles se précipitèrent dans le préau, et on fut obligé de les laisser pénétrer dans la ferme. Toutes voulaient voir Catherine, toutes voulaient l'embrasser et la consoler. La supérieure,

écartant à demi le rideau de sa fenêtre, regardait de loin, en souriant, les jeunes filles.

XVI

Les orphelines habitaient une grande maison assez triste, située à l'extrémité du préau d'hiver. Elles vivaient toutes très-renfermées, prenaient leurs récréations dans la cour de la ferme et assistaient à la messe dans une travée disposée en tribune à l'entrée de la chapelle. Jamais, — la règle du couvent le voulait ainsi, — elles ne devaient parler aux élèves. Elles se levaient une demi-heure plus tôt que les pensionnaires, faisaient leur lit elles-mêmes et balayaient leur maison du haut en bas, pour se former de bonne heure au dur apprentissage du métier de ménagère. Aussitôt éveillées, elles s'en allaient ensemble autour du bassin d'une fontaine placée au bout du dortoir, et procédaient à leur toilette sous la surveillance d'une *sœur*, les plus grandes habillant les plus petites et leur apprenant à se coiffer. Puis dix sur vingt, se relayant de semaine en semaine, elles visitaient leur linge, le raccommodaient, taillaient et cousaient leurs chemises. Les dix autres apprêtaient les repas de l'humble communauté.

Leur réfectoire était carrelé, bien moins vaste et moins

clair que celui des élèves, et leurs repas se composaient uniformément d'un plat de viande accommodé avec des légumes. Cependant, comme elles étaient presque toutes filles de paysans, elles ne se plaignaient pas de ce régime.

Mais Catherine habituée d'abord aux gâteries de sa grand'mère, puis à l'élégant confortable du couvent, ne put se soumettre à l'austérité de la règle des orphelines. Frappée par un dernier coup, le plus cruel de tous, au moment où les espérances de la jeune fille apaisaient en elles les chagrins de l'enfant, elle fut accablée, dès le premier jour, par le sentiment profond de sa déchéance. Son amour-propre était froissé à toute heure par le contact de ces pauvres filles ignorantes, à l'air doux et craintif, qui n'osaient lui parler et la regardaient en silence, comme si elles n'avaient pu se résoudre à voir en elle leur égale. Elle se sentait humiliée de partager leurs travaux infimes. Aucune d'elles, d'ailleurs, ne sympathisait avec elle : elles n'étaient pas de même sang. Longtemps elle pleura en cachette, et, lorsque son désespoir fut enfin concentré, elle conserva toujours, dans sa résignation apparente, un fonds de farouche mélancolie. Jamais elle ne se mêla aux jeux de ses nouvelles camarades. Chaque jour, pendant les récréations, elle errait à l'écart, ou, quand l'isolement lui pesait trop, elle choisissait les plus petites pour se pro-

mener avec elles, comme si elle eût espéré engourdir ses douleurs en se privant du moyen de les épancher.

Cependant la mère de Juliette, émue de pitié, s'entremit tant et si bien auprès des religieuses, qu'elle put enfin apporter quelque soulagement à ses chagrins. Depuis trois ans elle avait obtenu de la supérieure l'autorisation de voir Catherine au parloir, en même temps que sa fille. En apprenant le nouveau malheur qui frappait cette enfant déjà si digne de sympathie, elle réclama le droit de continuer à lui donner des preuves d'intérêt. Catherine se trouva donc réunie, comme par le passé, tous les jeudis, à ses anciennes compagnes, et bientôt, dans tout le couvent, on fit grand bruit de cette faveur inappréciable. Elle devait avoir les plus graves conséquences.

XVII

Six mois environ avant l'époque où Catherine fut reléguée parmi les orphelines de la Genette, un jour où elle se trouvait, dans la pièce réservée au public, avec Juliette, la mère de Juliette et une trentaine de dames et d'enfants, elle vit entrer un homme dont les manières, la tournure et la figure avaient pour elle quelque chose

de tellement extraordinaire qu'elle demeura comme pétrifiée en le regardant.

C'était un homme de trente-cinq ans à peu près, grand, brun et bien découplé. Il se tenait très-droit en marchant, la tête haute et le regard scrutateur. Ses cheveux presque ras dessinaient trois pointes aiguës autour de son front ; ses yeux gris semblaient illuminer son visage armé d'un nez en bec d'aigle ; et ses lèvres minces étaient à demi-couvertes par une moustache un peu rude qui laissait voir de belles dents.

Quand il parlait aux hommes, il affectait une certaine brusquerie pour les tenir à distance et les regardait dans les yeux. Mais s'il s'adressait à une femme, son échine s'assouplissait aussitôt, il souriait doucement des yeux et des lèvres, sa voix devenait harmonieuse ; et, câlin, l'air mielleux, quoiqu'un peu goguenard, en se balançant sur les jarrets, il s'amusait à lui débiter mille riens flatteurs. On eût dit alors un renard raillant agréablement une poule avant de lui planter ses crocs dans le cou.

Sa mise était correcte et recherchée, mais comme l'est celle des gens bien nés qui ne veulent pas attirer l'attention sur leur personne. Ses manières patelines seules, avec son aplomb étonnant, pouvaient le faire remarquer. Il était partout à son aise, et si bien à son aise qu'il en intimidait ceux qui avaient affaire à lui.

Enfin, il paraissait ne manquer de tact ni de ruse, et on était disposé à lui accorder du cœur, tant il avait l'air bon enfant, — quand il voulait.

L'empire qu'il exerçait autour de lui tenait du prodige. De même qu'il se croyait supérieur à tout le monde, presque tout le monde s'estimait heureux de se soumettre à son opinion. Il avait une façon irrésistible de lancer un compliment et d'envelopper un trait d'esprit dans une phrase rapide. Alors, en se moquant des autres, il se faisait des complices de tous ceux qui l'écoutaient, parce qu'il savait pincer à temps la fibre secrète qui produit le sourire.

Catherine, cependant, ne pouvait détacher ses yeux de ce personnage qui lui apparut comme une révélation. Elle était tellement innocente, grâce à la surveillance continuelle des religieuses, que les hommes, jusqu'alors, n'avaient guère été pour elle que des femmes assez laides, qui parlaient avec une voix forte, portaient de la barbe au menton et des pantalons au lieu de robes. Le meunier de Bruges, son père, l'aumônier du couvent et quelques bons bourgeois de Bruxelles qui venaient voir, au parloir, ses jeunes camarades, c'étaient là les uniques échantillons de l'autre sexe qu'elle eût jamais aperçus. Mais ce nouveau venu, plus à l'aise qu'un prince, maître de son geste et de sa parole, grand, bien fait, impétueux, avec son air à la fois séduisant et

protecteur, d'où venait-il qu'il la troublait jusqu'au fond des entrailles ? Tout à coup, comme il faisait l'agréable au milieu des dames, ses yeux rencontrèrent les yeux de Catherine, et Catherine se sentit pâlir.

XVIII

Depuis lors, une ou deux fois par mois, la jeune Flamande se retrouva au parloir en présence du comte de Goyck, et bientôt elle apprit qu'il venait là pour accompagner une de ses cousines dont la fille devait prochainement quitter le couvent. Il paraissait plein d'attentions calculées pour cette dame déjà mûre et très-élégante ; mais il n'en observait pas moins Catherine du coin de l'œil ; car, dès le premier jour, il avait bien senti que ses regards la troublaient. Cela l'amusait beaucoup, cet homme blasé, de rendre amoureuse de lui une petite pensionnaire. Catherine était déjà belle et très-formée. Et puis elle avait un tel air d'ingénuité! de si belles dents ! et les globes de son corsage se devinaient si facilement sous sa robe ! Il remarqua bien vite la petitesse mignonne de ses pieds. C'était un homme très-habile qui savait s'assurer promptement des choses sans feindre seulement de les voir.

Il ne se disait même pas : — *A quoi cela me mènera-t-il?* — Pour lui c'était assez qu'une belle fille pâlit en le regardant. Il n'allait pas plus loin, dans ses prévisions, que la minute même où il se sentait vivre. Le passé était absolument passé, selon lui, et quant au lendemain, il ne s'en souciait guère. Mais il savait tirer parti de tout sur-le-champ. Aussi, quand il eut observé que Catherine, malgré sa langueur apparente, se laissait aller volontiers à sourire, il se mit à déployer pour elle toutes les ressources de son esprit, s'exerçant à débiter à haute voix de feintes banalités qui toutes avaient un sens malicieux et ne déplaisaient pas à la jeune fille.

Cependant sa tristesse habituelle l'étonnait un peu. — Pourquoi soucieuse à cet âge? — se disait-il. Et il interrogea, comme par passe-temps, la fille de sa cousine.

— Je ne sais, répondit la pensionnaire en levant les épaules, je ne l'ai connue que fort peu, autrefois, quand nous montions à cheval ensemble, dans le petit bois. On dit cependant qu'elle est triste parce qu'elle ne sort jamais et que personne ne vient la voir.

— Cela est bon à connaître, fit le comte entre ses dents; et alors, comme un général qui veut profiter d'un incident imprévu, change de place ses batteries, il se fit soudain moins rieur et se contenta de témoigner le plus tendre intérêt à Catherine, à l'aide de regards émus et de petits signes intelligents.

A partir de ce moment, il prit réellement goût à son intrigue. Une lueur d'espoir lui suffit pour se déterminer. Chaque jeudi il voulut faire un progrès nouveau dans l'esprit de la jeune fille, et il le fit. Néanmoins, il rencontrait des difficultés sans nombre et tout à fait imprévues. Mais, avec l'adresse d'un chat qui marche vers un gâteau à travers une table encombrée de porcelaines, le comte avançait prudemment et sans jamais risquer de faux pas. Il avait à redouter à la fois Juliette et sa mère, qui causaient avec Catherine et ne la quittaient pas des yeux; sa cousine qui n'entendait pas lui permettre la moindre distraction, car elle était attachée à lui par des liens devenus bien fragiles; la fille de sa cousine qui était une personne adroite et très-déliée; toutes les élèves assises autour du parloir avec leurs parents; et enfin, et surtout, la *sœur* de service qui se coulait de groupe en groupe, sans être entendue, grâce à sa robe de laine molle et à ses chaussons à semelles de liége, écoutant un mot par ici, répondant à une question par là, surveillant tout le monde avec une méfiance de religieuse. Rien ne le rebuta. Non-seulement il sut éviter tant d'Argus, mais avec un raffinement de rouerie qui le faisait rire en lui-même, il se servit d'eux tous, pour le succès de son dessein. En échangeant de jolies phrases bien menteuses avec sa cousine, il excitait la jalousie inconsciente de Catherine; en sa-

luant avec un respect exagéré la mère de Juliette, pour s'excuser de passer devant elle, il faisait dire à la bonne femme : *Voilà un homme comme il faut!* En se levant enfin pour causer avec la religieuse de service, il s'arrangeait de façon à envoyer ses regards les plus expressifs à leur adresse, par-dessus la cornette de cette surveillante en défaut qui s'inclinait pour le remercier de ses compliments. Ainsi tout pliait devant son habileté, tout concourait à la réussite de sa ruse, et, comme tout l'amusait dans cette comédie qu'il jouait par amour de l'art, aux dépens des autres, il en multipliait les incidents avec un esprit, un entrain, une verve qui lui valaient ses propres applaudissements.

Le jour où Catherine, en pleurant, entra au parloir habillée du costume des orphelines, pendant que la mère de Juliette, pleurant aussi, la serrait dans ses bras, et que toute l'assistance faisait cercle autour d'elle pour la consoler, le comte prit un air excessivement affligé, mais jamais pareille joie n'avait fait gonfler son cœur. La désolation de Catherine qu'il lisait dans son maintien, dans ses yeux, dans la pâleur de son visage, était un avertissement pour lui. — Il faut profiter de cela et sur-le-champ, — se disait-il avec la férocité du calculateur, en décochant à la malheureuse enfant un regard de pitié. — N'est-elle pas charmante ainsi? — dit la religieuse qui perdait contenance. Le comte de

Goyck, à ces mots, serra les dents pour s'empêcher de sourire, car certes, il était du même avis !

XIX

Si Catherine, moins timide, eût osé parler du comte à celle de ses compagnes dont il accompagnait la mère au parloir, elle aurait pu rompre sur-le-champ cette intrigue qui l'enveloppait déjà de toutes parts. Mais, avec l'instinct profond qui gouverne les femmes, surtout les plus innocentes, elle redoutait par-dessus tout de laisser pénétrer son secret. Loin de chercher à se rapprocher de la seule personne qui pouvait dessiller ses yeux, elle l'évitait donc avec une sorte de terreur. Un beau jour elle ne la vit plus au parloir — ni le comte nécessairement. — Elle s'informa. On lui apprit qu'elle avait quitté le couvent. Alors elle se sentit si désespérée, si abandonnée, si perdue, qu'elle pleura toute la nuit, sans même étouffer ses sanglots qui réveillèrent tout le dortoir.

Le comte de Goyck, pendant ce temps-là, enfermé dans son hôtel, à Bruxelles, rêvait à la petite Flamande qui commençait à l'occuper exclusivement. Ce Belge, placé à la tête d'une grande fortune, qui avait fréquenté

de bonne heure la plus haute société de Londres, de Paris, de Vienne et de Naples, exécrait son pays et ses concitoyens. Il pensait d'eux un peu plus de mal qu'on n'en dit au dehors, et ne leur ressemblait ni par l'esprit de calcul, ni même par la morgue un peu niaise, ni par les goûts étroits et mesquins. Cependant, tout en s'en donnant à cœur joie et sans mesure, il se rapprochait d'eux par le côté le plus inférieur de leur caractère, redoutant par-dessus tout l'opinion du monde et se croyant tenu d'arranger sa vie désordonnée de manière à ce qu'on ne parlât jamais de lui. Il appartenait au parti clérical comme la plupart des nobles de la Belgique, mais s'il assistait aux offices du dimanche quand il était à Bruxelles, il ne tenait pas précisément à passer pour un homme pieux, se contentant de cacher ses actions scabreuses sous des paroles édifiantes et de fortifier son crédit par le crédit d'un parti très-puissant et serviable. Ainsi il utilisait à la fois son nom, sa position, ses relations et sa fortune pour protéger des plaisirs qui ne l'amusaient plus beaucoup.

Si l'on s'étonne maintenant que le comte de Goyck crût avoir besoin de tant d'appuis, en plein XIX^e^ siècle, pour s'amuser un peu, — comme il disait, — nous relaterons sur-le-champ un fait des plus importants que ne soupçonnait même pas Catherine. Depuis douze ans le comte de Goyck était marié.

Mais quel admirable choix il avait fait pour conserver la liberté qui lui était chère en triplant sa fortune! Comme il redoutait, par-dessus tout, l'asservissement du mariage, il choisit une femme simple, de mœurs austères, très-pieuse, qui n'avait ni beauté, ni talents, ni tournure, détestait le monde, et, parfaite image de la vertu la plus modeste, partageait sa vie entre l'église et les pauvres, s'estimant assez heureuse de pouvoir faire un peu de bien. Ce n'était certes pas elle qui devait le gêner dans ses plaisirs, ni même lui demander compte de l'emploi de son temps! Aussi abusait-il de l'excessive latitude d'action qu'elle lui laissait. — N'a-t-elle pas deux enfants à élever? — se disait-il. — Elle est bien trop bonne mère pour se trouver malheureuse! — Souvent, dans ses moments de spleen, il l'enviait.

Il ne faudrait pas croire, en effet, qu'un tel homme n'éprouvât jamais d'accès de fatigue. Depuis quelques années surtout qu'il ne voyageait plus, sa rage de distractions augmentant à mesure qn'il devenait moins inventif, il se trouvait dans l'atroce situation d'un gourmand affligé d'une gastralgie. Il n'était pas cependant surmené par les excès, mais malgré sa grande santé, il ne se sentait plus qu'un goût émoussé pour les choses dont la seule idée le transportait naguère. Recommencer tous les jours à se promener au Parc vers cinq heures; faire deux ou trois tours en voiture sur le boulevard

pour montrer ses chevaux; errer le soir au Jardin zoologique en écoutant des polkas et des valses accompagnées du rugissement des bêtes féroces; passer la nuit au club à perdre son argent à l'impériale, tout cela ne le réjouissait que fort peu. Au printemps, il est vrai, il avait les courses de Gand, de Mons et de Spa pour se distraire, et, vers le mois de novembre, la chasse à courre dans la forêt des Ardennes, avec les divertissements de haut goût du Ridyck d'Anvers, et les grandes représentations du théâtre de la Monnaie. Mais ces plaisirs trop connus étaient largement compensés par les réceptions du Roi auxquelles il était obligé de paraître. Il se dédommageait donc en faisant secrètement des petits soupers chez Lantoine avec les actrices du Théâtre-Royal et courtisant les femmes de ses amis. En somme, un Belge ordinaire se fût fort bien contenté de son existence; mais cet hypocrite enragé, qui avait épuisé les plaisirs de Paris, la trouvait chaque jour plus fade et plus insipide. Et quand, pour la première fois, il rencontra Catherine, il rêvait déjà depuis longtemps au moyen de la pimenter.

Un événement imprévu lui fournit bientôt l'occasion de mener rondement sa nouvelle intrigue. Ses deux enfants, tenant un peu trop de leur mère, avaient une santé délicate qui demandait mille ménagements. L'aînée surtout, une charmante et frêle petite fille, s'étiolait de

jour en jour. Le médecin, consulté, la condamna, pour un an au moins, à respirer l'air chaud de la Sicile, et la comtesse de Goyck obéissant doucement, selon son habitude, partit avec ses deux chers malades et ses domestiques, au moment où son mari faisait, avec son aimable cousine, une dernière visite au couvent. Quand il se vit ainsi complétement livré à lui-même, cet homme insatiable eut dans l'âme une explosion de bonheur. Lui qui, jusqu'à ce jour, lassé du commerce des cabotines et des femmes mariées trop sensibles, voulant avoir des maîtresses pour lui tout seul, dont il fût le premier amant, avait cru beaucoup faire en achetant, par-ci par-là, quelques mineures à des entremetteuses, il rougit de sa vie passée. Le démon des aventures hasardées le piqua aux reins de sa fourche. — Je suis riche, — osa-t-il se dire pour la première fois, — j'aurai pour moi l'impunité! — Alors il rompit brusquement avec sa cousine et résolut de clore sa jeunesse par une entreprise transcendentale. C'était, comme on le voit, un homme d'un autre siècle, et qui, dans sa corruption, ne manquait pas de grandeur.

XX

Catherine cependant se désespérait de ne plus le rencontrer au parloir. Dans la pensée de cette enfant qui n'avait aucune idée de l'antagonisme des sexes, le comte de Goyck apparaissait avant tout comme un libérateur. Depuis qu'elle était au couvent, elle n'avait jamais cessé de regretter la liberté de son premier âge, et si elle supportait sa servitude, c'était grâce à l'espoir de la voir cesser un jour. Trop affectueuse pour se contenter de l'amitié un peu banale de Juliette et de ses maîtresses, elle se tournait de tous côtés, cherchant un être plus fort, plus dominateur pour s'appuyer gentiment à lui et lui demander, en le câlinant, de se charger d'elle. Elle sentait, en effet, qu'elle était faible, seule, inexpérimentée, et, avec cet instinct qui est le guide intelligent de la faiblesse, elle quêtait vaguement un secours.

Elle n'était ni mystique, ni même élégiaque. Dans ses veines ne coulait pas le sang vicié des vieilles races, mais le sang riche des Flamands honnêtes et positifs; et l'unique poésie qu'elle comprit était celle du ménage, quand protégée par un bon mari qui travaille, la jeune femme allaite ses enfants robustes, heureuse de ren-

contrer des visages gais et bien portants autour d'elle, et de disposer sa maison à son goût. La nature la touchait beaucoup, il est vrai, mais seulement par ses côtés maternels. Si elle aimait le vent brumeux qui passe par bonds sur les arbres, c'était bien moins pour ses plaintives doléances que parce qu'il rafraîchissait ses poumons. Si les fleurs lui plaisaient, surtout lorsqu'elles embaumaient ses narines, elle ne songeait pas à se comparer à elles et encore moins à les interroger. Quant au chant des oiseaux, c'était pour son oreille une musique sans paroles. Dévouée, tendre, ses aspirations s'arrêtaient à un certain idéal de pureté dans le mariage, et elle n'avait d'enthousiasme que pour l'intimité du foyer. Aussi la vie cloîtrée du couvent, perpétuellement ensevelie dans l'ombre et le silence, avec son isolement, ses longues extases et ses adorations infinies, lui apparaissait-elle comme une sorte de léthargie énervante. Depuis le jour où on l'y avait condamnée, elle la haïssait de toutes ses forces.

Rien qu'à la voir, au surplus, on pouvait la juger. Son âme saine brillait dans la carrure de son front, sur ses joues planes, dans la douceur franche de ses yeux et jusque dans la rectitude de son maintien. Belle comme les femmes de Rubens, quoique de taille plus petite, elle avait leur teint lumineux, leurs chairs blanches et roses, leur menton plein de grâce et de frai-

cheur, leurs cheveux soyeux et cendrés, et ce je ne sais quoi de jeune, de candide et d'attendrissant qui vous repose de la beauté antique par un sentiment moins élevé peut-être, mais certainement plus humain. Son sourire, quand il se dépliait rapidement sur ses dents bien en ligne, accusait un esprit simple, un cœur affectueux et bon. Son nez arrondi, en gonflant ses ailes mobiles, exprimait cette timidité particulière qui résulte de la simplicité des goûts. Sa voix, qui avait conservé de l'accent flamand quelques notes musicales, égayait l'oreille comme un clair et doux fredonnement. Sa démarche était naturelle, modeste; sa ceinture, un peu large, comme doit l'être une ceinture de vierge. Enfin, avec sa soumission un peu mutine, elle était faite avant tout pour la vie paisible. C'est pourquoi le diable sans doute poussa le comte de Goyck à l'aimer.

XXI

Depuis quinze jours déjà, elle ne l'avait vu au parloir et elle s'assombrissait de plus en plus. Tout l'inquiétait maintenant. — Peut-être, — se disait-elle, — ne pense-t-il plus à moi qui suis pauvre et toujours si mal habillée ? Qui est-il au surplus ? Quelle est sa vie ?

Sans doute, il souffre autant que moi de l'absence, et cependant il ne fait rien pour m'approcher. — Elle retrouvait partout l'image de cet homme étrange qui était entré si profondément dans son cœur. Il s'installait au milieu de ses rêves, non pas blasé et goguenard, mais avec cet air protecteur qui lui allait à ravir, et, la traitant en enfant, il lui parlait avec une voix douce et des paroles choisies. Aussi ne vécut-elle bientôt que pour les heures de sommeil. Au dortoir seulement elle pouvait échapper à la surveillance des religieuses. Là, elle vivait réellement, inventant des romans ingénieux, tout pleins d'utiles stratagèmes, pour unir sa destinée à la sienne. Avec quelle suprême confiance, elle comptait alors sur lui, car elle sentait bien qu'il l'aimait! Et comme elle se promettait d'être soumise! La soumission, en effet, pour cette fille ingénue, était la seule démonstration de reconnaissance par laquelle on pouvait répondre aux sentiments honnêtes. Elle ne voyait dans l'*amour* comme dans l'*amitié* qu'un échange d'affectueuse protection et de caressante gratitude. Cependant, quand elle se demandait ce que le comte de Goyck avait pu trouver en elle de séduisant, elle craignait d'être niaise, rougissait d'une honte vague, et, confuse, impatiente, embarrassée, elle secouait la tête en soupirant, et maudissait son ignorance.

— Comme ma grand'mère serait contente! disait

elle parfois en répondant au secret espoir d'union qui, maintenant, ne la quittait plus. L'existence en commun avec les deux seuls êtres qu'elle pût aimer lui apparaissait, comme à l'œil noyé des chrétiens mourants, le rêve du paradis. Alors elle créait cette existence dans son esprit inventif, mais trop candide, car, hélas ! elle s'abusait étrangement sur le caractère du comte de Goyck, comme sur sa position sociale et sur ses goûts. N'imaginait-elle pas d'habiter Bruges avec lui, Bruges la vieille ville endormie où l'herbe croît entre les pierres, où le carillon monotone fredonne les refrains chevrotants du temps passé, Bruges enfin où s'était si vite écoulée son enfance ! Ils auraient là, — pensait-elle, — une maison blanche auprès de celle de sa grand'mère, avec de grandes tapisseries contre les murs, des petits oiseaux dans une cage mignonne, et des pots à fleurs peints en vert échafaudés à l'entrée d'un beau jardin. Elle prendrait soin de son ménage, de ses meubles ; elle se ferait économe ; à son tour, elle gronderait la bonne femme qui devait être si vieille ! elle l'empêcherait de travailler à la lampe pour conserver sa vue ; elle la guiderait dans ses promenades à travers la ville, évitant les heurts à ses pieds tremblants, écoutant ses chansons et ses longues histoires, inventant elle-même des histoires pour l'amuser. Et quel bonheur, le dimanche, de se suspendre au bras de son bien-aimé, et de

le montrer à ses voisines, grand et beau comme il était, en marchant lentement pour aller à la messe ! Quel bonheur plus grand encore de se faire belle pour lui, de quitter cet affreux costume d'orpheline, pour vêtir quelque robe de soie pareille à celle de la dame qu'il accompagnait au parloir ! Oh ! elle apprendrait bien vite à l'imiter et à la dépasser ! Comme elle, elle saurait bien pencher la tête et cligner les yeux pour lui parler. Cela n'était pas difficile. D'ailleurs elle était plus jeune et plus gentille. Elle n'aurait certes besoin des conseils de personne pour lui plaire toujours. Cependant Juliette viendrait les voir qnand elle serait mariée, et ils iraient ensemble se promener à cheval, en causant et en badinant, tout autour du canal tranquille où le vent est si frais pendant les chaleurs de l'été. Ils s'arrêteraient au grand moulin en forme de tour conique, avec un balcon circulaire au milieu, et ils diraient un petit bonjour à son vieil ami le meunier. Puis à travers la campagne, dans les champs plats qui descendent vers les dunes, ils regarderaient les chaumières moussues où se tordent les pampres verts, et les tourelles des auberges avec leurs portes rondes où voltigent des pigeons blancs. Là, il y a toujours des charrettes dételées, appuyées sur leurs brancards, avec une couverture de toile tendue sur des cerceaux, et, tout près, des chevaux fatigués, promenant leurs naseaux au fond des

auges. Plus loin, ils visiteraient des fermes, marcheraient dans la paille humide où dorment les pourceaux engraissés, et ils écouteraient rebondir sur l'enclume le lourd marteau du maréchal. L'hiver, enfin, par les jours gris où l'on voit des trames de pluie au bas du ciel, ils s'amuseraient à regarder sur la glace des canaux glisser les petits traîneaux tirés par des dogues; puis ils rentreraient se chauffer au poêle. Que ne feraient-ils pas encore? Ils mangeraient à la même table, sous le rayon de la même lampe éclairant les larges plats de faïence pleins de pommes rouges, et, en se guettant d'un œil prévenant pour épier leurs désirs mutuels, ils écouteraient les airs d'une horloge à musique et donneraient des morceaux de sucre à leur perroquet, car ils en auraient un, tout comme sa grand'mère, et plus jeune! avec un chat. Enfin ils s'aimeraient bien toute leur vie. Là s'arrêtait le rêve de Catherine.

Le dimanche, à la chapelle, émue par ces projets de bonheur, elle se prosternait sur son banc plus bas que les religieuses. Elle priait en s'appliquant si bien qu'on voyait son cou blanc s'empourprer jusqu'aux oreilles. C'est qu'elle priait pour lui qui la connaissait à peine, et cependant voulait bien l'aimer un peu.

Et puis, comme fatiguée de s'agiter dans le vague de l'absence, elle s'attristait encore, travaillait d'une main

distraite, écoutait de mauvais pressentiments et se disait : — Je ne le verrai plus.

XXII

Un matin cependant, comme elle était allée s'asseoir à l'entrée de l'étable, pour se garantir contre le froid du mois de décembre, elle aperçut une pauvre paysanne que les religieuses employaient par charité à mener paître au dehors les vaches du couvent. Cette femme la regardait fixement tout en passant des chaînettes de fer aux cornes de ses bêtes, mais dès que la *sœur* qui tenait la porte entr'ouverte se tournait de son côté, vite elle baissait les yeux. Il y eut un moment pendant lequel une vache se sauva dans la cour, et la *sœur* courut après elle. Alors la vieille paysanne suspendit son travail, promena dans l'étable un long regard, puis, tirant de son fichu un billet roulé gros comme une noisette, elle le jeta devant les pieds de Catherine en lui disant : — Cachez-vous pour le lire, mademoiselle, ou nous serions chassées toutes deux.

Catherine devint rouge, puis très-pâle, mais elle ramassa la lettre et s'éloigna. Elle attendit jusqu'au lendemain l'occasion de la lire. Alors, quand la première

lueur de l'aube vint blanchir les fenêtres du dortoir, pendant que ses compagnes dormaient encore, assise dans son lit, sous ses rideaux, elle déchiffra en tremblant ce billet sans signature, écrit en pieds de mouche sur du papier transparent.

« Je sais, ma petite amie, que vous n'avez pas de » famille et que vous êtes malheureuse au couvent. » Permettez-moi donc de veiller sur vous et d'assurer » votre avenir.

» Si vous daignez agréer mon amitié, ne me répon- » dez pas, car on pourrait vous surprendre. Passez » seulement devant la personne qui vous a remis cette » lettre, en tenant votre mouchoir à la main. Je com- » prendrai. Adieu. »

Catherine se sentit si heureuse que le sang lui monta aux joues pendant que se dilataient ses narines. Elle n'osait remuer et comprimait de ses deux bras son cœur qui battait avec force. Mais elle entendit soudain la sœur couchée auprès d'elle prononcer la prière du matin à haute voix. Alors, ne sachant que faire de sa lettre, elle l'avala.

Deux heures plus tard, en se promenant devant l'étable, elle aperçut la paysanne qui lavait des betteraves pour ses vaches en la regardant. Elle frémit d'abord, comme l'oiseau qui se sent en présence de l'oiseleur, puis elle mit la main à sa poche et tira lentement son

mouchoir. — Bon ! — fit la vieille en souriant avec malice. Catherine se retint à la muraille pour ne pas tomber sur les genoux.

Trois jours après, nouvelle lettre, mais celle-là était un peu accentuée. On se plaignait déjà de ne pas la voir. On lui offrait la plus douce des existences si elle voulait suivre docilement les bons conseils qu'on hésitait encore à lui donner. Et toujours le mouchoir était indiqué comme un signe d'acquiescement.

Au bout d'un mois, stimulé par le succès, le comte de Goyck parla à Catherine de quitter le couvent et demanda une réponse écrite. Catherine répondit comme une enfant étonnée et reconnaissante. Dans sa pensée, sa grand'mère seule pouvait lui rendre la liberté. Elle dissimula sa surprise sous des paroles presque filiales, mais elle n'exprima que trop bien l'humiliation qu'elle ressentait depuis qu'elle était condamnée à partager l'existence des orphelines. Cependant, elle n'osa pas aller plus loin, ne trouvant pas, dans son bon sens de Flamande, la lettre du comte assez explicite.

« Voulez-vous fuir? écrivit-il alors. Dites oui, et je vous cacherai si bien qu'on ne découvrira jamais votre retraite. Toute une vie d'amour vous récompensera de votre affection. »

Il y avait, après cela, trois longues pages de protestations lyriques, pour combler la lacune importante que

le comte laissait dans sa lettre. Catherine, de plus en plus étonnée, s'en douta peut-être, car elle répondit avec candeur: « Que ferez-vous de moi, mon bon ami, si je consens ? »

Le comte réfléchit un peu, comprenant fort bien la restriction légitime cachée sous ces paroles brèves. Puis il se mit à sourire, haussa les épaules avec dédain et écrivant d'une main ferme, il protesta de ses intentions honorables, et parla de mariage prochain, *aussitôt qu'il aurait mis ordre à ses affaires*. Il ne demandait qu'un peu de temps et beaucoup de confiance en échange de son amour. Pouvait-on lui accorder moins ?

Cette lettre terrifia Catherine. Maintenant qu'elle voyait de quelle façon imprévue tournaient les choses, elle s'accusait de sa hardiesse, se sentait coupable, et, malgré l'irrésistible attraction que le comte exerçait sur elle, elle cherchait vainement un prétexte pour revenir sur ses pas. L'idée de supplier la supérieure de la renvoyer à sa grand'mère la fit hésiter longtemps. Alors son bien-aimé pourrait la voir, et, puisqu'il voulait bien l'épouser, demander sa main à la comtesse qui ne la lui refuserait certes pas. Mais elle craignit encore de laisser pénétrer son secret, quand la supérieure l'interrogerait sur la cause de sa démarche. Elle resta donc huit jours à rêver, à pleurer, à se déchirer le cœur, ne sachant que répondre aux nouvelles lettres du comte,

toutes plus pressantes. Enfin il se servit du grand moyen qu'il tenait en réserve et la menaça de se tuer, voyant bien, — disait-il, — qu'elle ne l'aimait pas.

« Je ferai tout ce que vous voudrez, » lui écrivit-elle alors, car elle crut à la sincérité de cette menace de comédie. Ce fut au tour du comte de Goyck de garder le silence pendant huit jours. Enlever une fille de son couvent n'a jamais été chose facile. Il regrettait d'avoir rompu si brusquement avec sa cousine dont la fille pouvait lui donner de précieuses informations. Il s'emportait contre son émissaire qui n'avait pu rien apprendre de la gardeuse de vaches sur les êtres de la maison. Enfin, il se mettait l'esprit à la torture pour chercher un moyen qu'il ne trouvait pas.

XXIII

Catherine commençait à s'étonner de ce silence, lorsqu'un matin, vers midi, une voiture s'arrêta sur la route devant la porte de la communauté de la Genette, et une dame, s'appuyant sur le bras du cocher, en descendit. Ayant été introduite par la *sœur portière* dans le parloir, elle la pria de lui faire connaître les conditions d'admission au couvent, voulant, — dit-elle, — y placer sa fille sans retard. La *sœur*, s'inclinant alors devant

elle, l'invita à s'asseoir et alla chercher la *dame trésorière*, chargée de discuter les questions d'intérêts avec les parents des enfants.

Aussitôt qu'elle se vit seule, l'étrangère souleva son voile, et, s'approchant rapidement d'une fenêtre, elle commença à promener ses regards de tous côtés. C'était une femme de quarante ans environ, sèche de corps, brune de visage, à l'air faux et malin. De petits yeux ronds et gris pétillant sous son front bas, avec un nez écrasé et de larges mâchoires, lui donnaient une vague ressemblance avec un singe, et quand elle marchait, renversant son dos sur ses hanches et balançant ses grands bras, elle avait une attitude si décidée qu'elle faisait peur.

Ses manières annonçaient une naissance vulgaire et une éducation médiocre. Il y avait en elle un mélange confus de bassesse doucereuse et de rusticité. Quand elle voulait plaire aux gens, elle prenait à son insu l'air hypocrite d'une servante qui flatte son maître ; mais quand elle ne cherchait pas à dissimuler son caractère, elle avait l'atroce apparence d'une virago. Nous aurons tout dit sur son compte en ajoutant qu'elle parlait avec l'accent haut et clair des Picardes.

La *dame trésorière* étant entrée au parloir, l'étrangère quitta son poste d'observation à la fenêtre, et alors, se faisant humble, polie et caressante, elle commença à dé-

battre pied à pied, en demandant pardon, tous les articles du prospectus. Elle trouvait le trousseau trop luxueux et le blanchissage *bien cher*, assurant que, dans son pays, on était moins rigoureux sur les conditions d'entretien dans les maisons d'éducation. Les arts d'agrément lui semblaient hors de prix. Elle ne pouvait comprendre aussi pourquoi les élèves devaient payer pension pendant le mois des vacances. Elle ne disait rien, il est vrai, pour les frais de maladie, sa fille étant constituée comme elle et nécessairement très-bien portante ; mais, quant à solder les trimestres d'avance, elle n'en saisissait pas la raison. La religieuse, qui n'avait malheureusement pas assez vu le monde pour pouvoir se méfier des façons grotesques de cette bavarde, répondait à toutes ses objections en personne habituée depuis longtemps aux minutieuses réclamations des familles. Elle avait une patience d'ange pour expliquer le motif de chaque article du prospectus, et elle parlait avec une voix si calme et en employant de si heureuses expressions qu'elle réduisit enfin au silence cette bonne mère qui tenait tant à l'argent.

— Ne pourrai-je visiter le couvent ! dit-elle enfin, d'un air dégagé à la trésorière. Vous savez, ma sœur, que les femmes tiennent à se rendre compte de toutes choses, et qu'elles aiment à s'assurer par elles-mêmes du bon ordre d'une maison. Ce n'est pas que je ne con-

naisse la réputation méritée du couvent de la Genette... ajouta-t-elle.

— Je vais vous ouvrir toutes les portes, madame, répondit en souriant la religieuse, notre maison ne peut que gagner à être vue.

Alors elle accompagna l'étrangère par les corridors, les salles de classe, le réfectoire, les dortoirs et la chapelle, l'écoutant s'exclamer, d'un air modeste, et jouissant en secret de son admiration.

— Mon Dieu ! c'est un palais ! répétait la Picarde en se disloquant la tête ; et la bonne religieuse répondait par quelques phrases d'un petit discours appris par cœur :

— La santé, la propreté, la bonne tenue des enfants, les précautions nécessaires à leur âge sont l'objet de notre attention particulière, disait-elle en traversant les couloirs.

Et, plus loin, en désignant les maîtresses et les sœurs, qui se promenaient de salle en salle :

— La surveillance est continuelle dans tous les temps et partout. Nous ne perdons jamais de vue les élèves.

Et enfin, comme conclusion, quand elle eut amené la visiteuse dans le préau d'hiver :

— Inspirer aux jeunes personnes, avec la simplicité des mœurs, le respect et l'amour de la religion, former leur cœur à la vertu, orner leur esprit de connaissances utiles, leur procurer les talents et les arts d'agrément

qui peuvent rendre leur société plus douce et plus aimable, tel est le but que nous nous proposons.

— N'allons-nous pas dans le parc? dit soudain l'étrangère.

— Il fait peut-être un peu froid, répondit la religieuse, mais si vous le désirez, madame...

— Oh ! cela me fera bien plaisir.

Alors, prenant son parti philosophiquement, la trésorière promena jusque dans les moindres recoins la visiteuse infatigable. Elle lui fit remarquer les beaux vases de fonte plantés sur des piédestaux de plâtre au milieu des bosquets flétris par le froid, la pièce d'eau gelée où semblait grelotter l'ange de bronze saupoudré de givre, et les rochers de la cascade où pendait une longue barbe de verts glaçons. L'étrangère admirait tout en se mouchant et serrant son manchon contre son ventre. Elle se représentait fort bien, — disait-elle, — ce grand parc rempli de fleurs et peuplé de petits oiseaux, pendant les beaux jours de l'été. Et comme elle s'apitoyait sur ces pauvres bonnes *sœurs* qui piochaient la terre dure du potager ! Ce qui l'intéressa le plus cependant, dans sa promenade, ce furent les trois logettes qui servaient de station aux processions de la Fête-Dieu. Elle allait de l'une à l'autre comme une folle, admirant le fronton grec où l'on avait écrit le nom de saint Joseph, s'exclamant devant le clocheton chinois où s'abritait l'autel de

saint Michel, et se pâmant devant la statue de saint Antoine assise à terre dans la neige auprès de son pourceau. La grotte de saint Antoine l'emporta enfin dans son esprit sur tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors. Elle voulut monter par l'escalier de bûchettes sur la plate-forme qui s'étendait au-dessus. Elle y monta, et se penchant sur le mur qui lui venait aux genoux, elle s'écria : — Tiens ! c'est la route de Bruxelles, et voici ma voiture !

Puis elle se plaignit soudain du froid et descendit.

Mais en passant devant le bâtiment des orphelines, elle demanda à voir ces pauvres filles que les bonnes religieuses élevaient par charité. Elle entra dans le réfectoire où elles dînaient toutes ensemble, goûta leur soupe qu'elle déclara excellente, les regarda les unes après les autres avec le plus touchant intérêt, et s'arrêtant enfin devant Catherine, elle s'extasia longuement sur sa beauté. Puis elle se dirigea d'elle-même vers la ferme ; mais, en suivant la religieuse, à l'entrée de l'étable, elle aperçut la paysanne qui déliait les cornes des vaches, et sur-le-champ portant son index à ses lèvres, elle arrêta le geste de stupéfaction de la vieille femme pendant que la trésorière lui tournait le dos pour sortir.

Enfin, elle se décida à s'en aller. Ce ne fut pas cependant sans avoir beaucoup remercié son obligeante conductrice.

— Je reviendrai demain matin avec ma fille, lui cria-

t-elle en se penchant à la portière de sa voiture, car je suis dans l'enthousiasme de tout ce que j'ai vu ici.

Le lendemain, elle ne vint pas, mais la vachère remit le billet suivant à Catherine :

« Dimanche soir, quand sonnera le Salut, trouvez le » moyen de vous rendre à la grotte de Saint-Antoine. Je » serai de l'autre côté du mur. N'ayez aucune inquiétude ; » toutes mes précautions sont bien prises. Espoir et » courage. Le bonheur nous attend tous deux. »

Catherine frémit de la tête aux pieds en lisant cette lettre. Un éclair de remords traversa son esprit. Elle se précipita dans la cour pour aller trouver la supérieure, se jeter à ses pieds et lui avouer tout. Mais le malheur voulut qu'elle rencontrât sa maîtresse d'études, et celle-ci, sans remarquer son agitation, l'aborda d'un air joyeux.

— Je vous apporte une bonne nouvelle, mon enfant, lui dit-elle, dans huit jours vous prendrez l'habit de novice. Notre chère mère le veut ainsi.

Catherine pâlit, balbutia et baissa la tête. Tout le reste du jour, elle demeura comme absorbée. Le soir elle se dit malade et monta se coucher une heure avant ses compagnes. On était au samedi. La neige depuis le matin tombait silencieusement sur les arbres, et les statues de plâtre du jardin se crevassaient sous la pression de la gelée.

DEUXIÈME PARTIE

I

Catherine passa toute la journée du dimanche dans une inquiétude cruelle. Il lui semblait que chacun connaissait son secret, et, quand on lui adressait la parole, elle tressaillait soudain et ne répondait pas. Ses maîtresses, la voyant agitée, l'entouraient et l'entretenaient longuement du bonheur qu'elle allait goûter lorsqu'elle aurait pris l'habit de novice. Elles affirmaient que la supérieure lui donnerait la tâche la plus agréable :

— Vous serez chargée de l'entretien de la chapelle, disait l'une.

— Vous aurez la garde des provisions de bouche du couvent, disait l'autre. Cela n'est pas fatigant et n'abîme pas les mains.

Catherine, alors, balbutiait un remercîment; elle avait envie de pleurer, de demander pardon; elle priait qu'on

l'excusât de ne pas parler, parce qu'elle était souffrante; enfin, elle voulait aller trouver Juliette pour se confesser à elle; mais, par malheur, Juliette était sortie ce jour-là.

Elle mangea peu au goûter, à quatre heures, et, pendant la récréation, elle se promenait dans la cour, tantôt rêveuse, tantôt impatiente, évitant ses compagnes et s'arrêtant, comme hébétée, devant les plus petites qui jouaient dans la neige et se battaient joyeusement en poussant des cris. Comme elle passait devant l'étable, elle rencontra le regard de la paysanne, sa complice, et elle détourna la tête aussitôt. Enfin, tout le monde rentra en classe et on alluma les lampes. La maîtresse, assise sur son estrade, se mit à lire à haute voix la leçon d'évangile, et chacune des orphelines répétait de mémoire après elle le verset qu'elle avait lu. Mais Catherine écoutait sans rien comprendre. Une fois cependant elle entendit la maîtresse prononcer ces paroles :

« *Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert,* » *ni rien de secret qui ne doive paraître publique-* » *ment.* »

Cette phrase la fit horriblement tressaillir. Pendant que ses compagnes l'épelaient, les unes après les autres, il lui semblait qu'une voix d'en haut lui donnait vingt fois de suite le même avertissement. Enfin, elle murmura le verset à son tour, mais avec tant de trouble que personne ne le comprit.

La demie après six heures sonna à la grande horloge, et, à partir de ce moment, Catherine compta les minutes. La leçon continuait toujours. Aux trois quarts, il lui prit un tel tremblement qu'elle fut sur le point de défaillir. Chaque seconde, en s'écoulant, lui apportait une torture nouvelle. Tout à coup la grosse cloche ébranlée à tour de bras annonça le Salut. Catherine se leva en sursaut, comme une folle, et retomba pâmée sur son banc.

Cependant les orphelines étaient debout au milieu de la classe, chacune avec son livre de prières sous le bras, et une *sœur* leur présentait à tour de rôle l'étroit manteau de mérinos noir dans lequel elles s'enveloppaient. La maîtresse les ayant fait mettre en rang, elles sortirent de la salle, deux par deux, pour entrer dans la longue galerie vitrée qui conduit à la chapelle. Catherine allait machinalement avec les autres, toute pâle, ne sachant quel prétexte inventer pour s'échapper. Quand la petite procession fut arrivée au bout de la galerie, la maîtresse qui marchait en tête s'arrêta pour voir défiler les vingt jeunes filles.

— Qu'avez-vous donc, ma chère enfant? dit-elle à Catherine qui se traînait, la tête basse.

— Je me sens bien mal à l'aise, répondit Catherine d'une voix sourde; puis elle ajouta :

— Ne pourriez-vous m'exempter du Salut... je voudrais me mettre au lit.

— Allez, mon enfant, fit la religieuse d'un air affable.

Catherine, quittant aussitôt son rang, revint lentement sur ses pas, et, au bout d'une demi-minute, elle entendit la porte qui retombait derrière elle. Alors elle retourna la tête et elle vit qu'elle était seule.

Une petite lampe descendant du plafond de la galerie éclairait vaguement le centre et laissait les deux extrémités dans la pénombre. Mais par les hautes fenêtres, on voyait une large lune rouler dans le ciel sur un fond velouté criblé d'étoiles. Catherine s'approcha de la porte en tremblant, l'ouvrit avec précaution et se trouva dans le jardin, cachée par l'ombre du mur. Il faisait un froid très-sec, et le vent secouait les arbres dépouillés, dans le lointain, sur un vaste champ de neige. Elle resta d'abord quelque temps à la même place, le dos au mur, regardant les fenêtres éclairées de l'immense maison, en se demandant si on ne pouvait pas la voir; mais toutes les fenêtres étaient fermées, et les silhouettes des pensionnaires qui passaient devant, en longues files, pour se rendre à la chapelle, se projetaient sur les vitres. Quand elles furent toutes passées, Catherine poussa un grand soupir et fit quelques pas en avant. Puis elle s'arrêta soudain, pétrifiée, en entendant les chants de l'orgue qui venaient jusqu'à elle, à travers les murs, lents et majestueux, comme pour mieux lui serrer le cœur. Toute sa jeunesse pure et tranquille,

presque sainte, lui apparut en un moment, évoquée par ce chant céleste, et elle resta là, à l'écouter, écrasée comme un condamné qui entend lire à haute voix son arrêt de mort.

Tout à coup elle releva la tête. La pensée de celui qui l'attendait l'assaillit, et elle se rappela enfin la menace qu'il lui avait faite. Alors elle se tordit les mains, puis, se déterminant avec désespoir, elle fit un grand signe de croix, et, prenant son élan, elle s'élança à toutes jambes, à travers les arbres et l'herbe glacée, dans la direction du verger, au fond duquel était la grotte de Saint-Antoine.

En chemin, elle laissa tomber son livre de messe. Elle hésita d'abord, revint sur ses pas, l'aperçut sur la neige, sauta dessus et le mit dans sa poche. Puis elle reprit sa course; mais, en approchant de la grotte, elle vit de loin, à la clarté de la lune, la statue du saint assise à terre, avec son grand capuchon dans le dos, et, quoiqu'elle la connût bien, cette statue lui fit peur. Son cœur battait à grands coups, et elle n'osait plus avancer. C'est alors qu'une voix assourdie, partant de la plate-forme, lui cria :

— Pressez-vous!

Aussitôt elle reconnut le comte à cheval sur le mur. Il était temps! Accablée par le froid, l'essoufflement et la terreur, elle tendit les bras vers lui et se laissa glisser sur les genoux.

— Ne vous arrêtez pas ! criait le comte, montez vite ! montez ici !

— C'étaient les premières paroles qu'il lui eût jamais adressées. Elle se souleva, se traîna et voulut ouvrir la porte qui fermait l'entrée de l'escalier de bûchettes; mais cette porte résistait, et Catherine la secouait en vain de ses mains roidies. Le comte alors descendit en courant de la plate-forme, fit garer Catherine, enfonça la porte à coups de pied, puis, se hâtant, et la tirant par le bras, il amena à lui jusqu'au haut du mur la malheureuse enfant plus morte que vive.

Là, sans lui dire un mot, toujours pressé et déjà un peu inquiet, malgré le silence profond qui planait sur le couvent et la campagne, il enjamba le mur, se pendit par les mains et tomba sur la route. Catherine, assise à la place qu'il venait de quitter, étouffant, ne parlait pas non plus, claquait des dents et le regardait faire. Au-dessous d'elle, quatre chevaux sellés piaffaient dans la neige, tenus en bride par un homme. Le chemin courait devant eux, parallèle au parc ; au delà, il y avait un grand fossé, et, sur l'autre bord du fossé, les arbres noirs du bois frissonnaient, traversés par les rayons de la lune. Le comte cependant enlevait son manteau et le développait par terre au pied du mur.

— Que voulez-vous que je fasse? lui dit Catherine.

— Sautez ! répondit le comte.

Mais ce manteau noir étendu sur la neige lui faisait l'effet d'un grand trou. Elle n'osait se précipiter. Elle disait : « J'ai peur. » Lui l'encourageait avec des paroles brèves et des gestes d'impatience. Ses manières étaient brusques, sa voix saccadée.

— Sautez donc, au nom de Dieu ! lui criait-il.

Catherine hésitait, regardait au loin les toits de son couvent silencieux et pleurait.

— Je ne peux pas, bégayait-elle.

— Si ! si ! courage ! Elle se cramponna au faîte du mur et passa ses pieds du côté de la route. Le comte lui tendit les mains :

— Sautez dans mes bras ! lui dit-il. Elle sauta en fermant les yeux, ou plutôt se laissa tomber. Avec un mouvement furieux il la serra sur son cœur.

Aussitôt l'homme qui tenait les chevaux s'avança, et le comte de Goyck, enlevant Catherine par la taille, la mit en selle, lui passa aux jambes des bottes molles, l'enveloppa rapidement d'une pelisse de fourrure et la coiffa d'un chapeau de feutre. Ce fut l'affaire d'une minute. Elle avait déjà pris les brides machinalement et son cheval marchait sur la route. Le comte la rejoignit sur-le-champ avec son compagnon. A l'angle du mur, un troisième personnage qui faisait le guet enfourcha le cheval libre. Ils entrèrent alors tous quatre sous le bois, s'enveloppant de leur mieux dans leurs

manteaux sombres. Le quart après sept heures sonnait à l'horloge de la chapelle. Personne ne les avait vus ni arriver ni partir, et le vent, en se traînant à travers les arbres, couvrait le bruit de leurs pas.

II

Le chemin qu'ils suivaient était un chemin de traverse. Un des hommes d'escorte allait devant, puis le comte de Goyck et Catherine s'avançaient ensemble, et le quatrième cavalier fermait la marche. Les chevaux avaient pris le grand trot, enfonçant dans la neige, et personne ne disait mot. Catherine, frissonnant de peur encore plus que de froid, incapable de penser, se sentait défaillir. Le souffle lui manquait et ses mains lâchaient les brides. Mais le comte, déjà rassuré, commençait à s'amuser de l'originalité de son aventure. « Ces choses-là n'arrivent plus à personne ! » se disait-il en bondissant sur sa selle, et il riait tout bas dans sa moustache en se baissant pour éviter les branches qui lui barraient la route. Il lui semblait, en ce moment, qu'il était un de ces grands vauriens du siècle passé, maîtres en l'art des gaietés fortes, qui faisaient servir le monde entier à leurs plaisirs, et choisissaient précisément les entreprises les plus dif-

ficiles pour en triompher. Tantôt il voulait ralentir le pas des chevaux, afin de montrer à Catherine combien il était calme dans cette forêt glacée et solitaire; tantôt il songeait à les exciter, pour arriver plus vite, et avancer de quelques minutes les instants heureux qu'il se promettait. Attentif cependant, il se tenait auprès d'elle, lui donnant des conseils pour diriger sa monture, et se jetant aux brides dès qu'il voyait l'enfant trop rudement secouée.

— Courage, ma petite amie! lui disait-il, nous arriverons bientôt. Cela n'est-il pas charmant de voyager ainsi, quand on a deux hommes dévoués pour escorte?

Et par les chemins à peine frayés, noyés dans l'ombre, par les carrefours en plein éclairés, à travers les halliers, à travers les chênes qui développaient autour d'eux, en circulant, de pittoresques colonnades, il poussait bravement son cheval qui se cabrait, sautait et ronflait de colère en mâchant son mors.

Tout à coup, — il y avait peut-être dix minutes qu'ils couraient, en laissant sur la gauche la ville de Bruxelles — une plainte lamentable traversa les airs et les fit tressaillir.

— C'est le tocsin du couvent! dit Catherine. On signale ma fuite! mon Dieu! que vais-je devenir!

A ces mots, bien qu'il ne les comprît qu'à demi, le comte de Goyck eut peur.

— Au galop! cria-t-il, et fouaillant le cheval de Catherine, il lui fit faire un bond énorme et partit à sa suite à fond de train, en jurant comme un possédé. Mais les chemins étaient encombrés de neige, et les quatre chevaux glissant faisaient à chaque bond de grands écarts, s'éclaboussaient les uns les autres et aveuglaient les cavaliers. Le cheval qui tenait la tête, trop rudement poussé, s'emporta, et le comte de jurer de plus belle.

— Arrêtez! faisait Catherine, je n'en puis plus, arrêtez!

Mais le tocsin sonnait toujours, et déjà des lanternes dansaient à travers les bois aux mains des paysans qui couraient, s'appelaient et criaient au feu, croyant que le couvent brûlait, pour agiter ainsi sa cloche.

— En avant! mille démons! hurlait le comte. Ils ne nous auront pas!

— Arrêtez! mais arrêtez donc! répétait Catherine.

— Non! en avant! quand nous devrions nous casser les reins!

Et, levant sa cravache, le comte hors de lui fouetta de nouveau le cheval de Catherine qui, se dressant sur les jarrets, sauta de côté et désarçonna l'enfant.

Elle s'évanouit sur le coup. Quand elle revint à elle, elle était couchée sur son manteau, au pied d'un arbre, et les trois hommes à genoux s'empressaient pour la ranimer. L'un d'eux lui frottait les tempes, un autre lui tapait dans les mains, le troisième lui appuyait

contre les dents une gourde pleine d'eau-de-vie. On ne voyait plus de lumières sous le bois, et les quatre chevaux attachés ensemble, s'enlevant en noir sur le fond de neige, restaient immobiles comme s'ils eussent été gelés. Mais le comte ne se privait pas de jurer tout en tapant les mains de Catherine.

— Triples brutes! disait-il à ses domestiques, ne pouviez-vous choisir un cheval moins rétif? Faudra-t-il que je veille à tout, maintenant? Allons! flanquez-moi la paix! Par les cinq cent mille tonnerres du ciel, si elle est morte, je vous étripe tous les deux!

— Si monsieur le comte avait suivi mon conseil, répondit timidement l'un des deux hommes, tout cela ne serait pas arrivé. Il valait bien mieux prendre une voiture...

— Canaille! criait le comte, avec ta voiture d'enfer, pouvions-nous éviter le village et suivre les chemins de traverse? Ces damnés paysans ne nous auraient-ils pas reconnus? Tais-toi, ou je te coupe les yeux à coups de cravache.

Catherine, cependant, se dressait entre eux sur les mains, car elle entendait encore cette cloche terrible qui la rendait folle. Son timbre était comme étouffé maintenant, mais toujours distinct.

— Je me sens mieux, dit-elle aussitôt en bégayant, calmez-vous, ne jurez plus; remontons à cheval.

Le comte alors lui fit faire quelques pas en lui adressant de bonnes paroles.

— Pauvre petite chérie, lui disait-il, vous devez avoir eu bien peur. Mais ce ne sera rien. Pouvez-vous marcher ? Essayez. Un peu de courage.

— J'ai bien froid, murmurait Catherine, en grelottant.

— Eh bien, buvez un coup d'eau-de-vie.

Elle but une gorgée ; le comte la mit en selle, et les chevaux repartirent au galop à travers les arbres. Bien en prit à Catherine d'être bonne écuyère ! Cependant elle se plaignait toujours du froid qui l'empêchait de respirer. Au bout d'une heure, ils débouchèrent au pas sur une grande route. Catherine se tenait ployée en deux dans sa pelisse, et, cramponnée des deux mains au crochet de la selle, la tête basse, elle se laissait aller machinalement. A peine avait-elle quitté le couvent, et déjà elle réfléchissait aux incidents de sa fuite. Elle qui, jusqu'alors, avait été habituée au langage doux et bienveillant des religieuses, elle était stupéfaite d'entendre celui qu'elle aimait jurer, menacer, et, brusque, impétueux, le geste et le verbe hautains, s'emporter au moindre mot que prononçaient ses serviteurs. Comme il y avait loin déjà de cette réalité à son rêve de jeune fille !

Le comte cependant levait les épaules en la voyant si accablée. Enfin il eut pitié d'elle. Il lui prit la main dans la sienne et la serra étroitement.

— Quand donc arriverons-nous ? dit alors Catherine. Me menez-vous à Bruges, chez ma grand'mère?

A ces mots, le comte se mit à rire, puis, voyant que Catherine pleurait, il lui jeta le bras à la taille et l'embrassa sur les yeux. Elle se laissait faire innocemment, comme s'il eût été son père.

— Ne craignez rien, mon adorable mignonne, lui dit-il, il n'y a plus le moindre danger. Dans une heure, nous serons chez moi, ou plutôt chez vous. Redressez-vous maintenant. Poussez votre cheval, toute seule, comme une grande fille. Et cachez bien votre maudite robe, surtout!

Puis, toujours en riant, il lança sa monture, entraînant celles de Catherine et de ses deux compagnons. Une heure après, ils quittaient tous la grande route pour entrer dans une longue avenue de peupliers, au bout de laquelle les fenêtres d'une grande maison flamboyaient du haut en bas.

— Nons sommes arrivés, dit joyeusement le comte. Allons, ma chère, encore un petit temps de galop!

III

Le château de Goyck, bâti en briques et flanqué de deux ailes, s'élevait au milieu des bois. Une vaste cour

le précédait, barrée par une grille de fer, et, de chaque côté, s'ouvraient les portes des écuries et des remises, avec les logements des domestiques et des jardiniers. A peine l'arrivée du maître eut-elle été signalée par un coup de cloche, que les palefreniers s'élancèrent aux brides des chevaux, et Catherine, soulevée dans les bras du comte, mit pied à terre sur la première marche du perron. Elle était tellement abattue, et le froid lui avait si bien roidi les membres, qu'elle ne pouvait parler ni marcher. Le comte la soutint donc sous les bras pour lui faire traverser le vestibule, mais quand elle entendit ronfler le grand poêle chargé de coke, elle se précipita devant, à genoux, tendant les mains, et, malgré tout ce qu'on pût lui dire, elle ne voulut pas bouger de là avant d'être réchauffée. En vain le comte, contrarié, assura-t-il qu'elle se chaufferait bien mieux dans sa chambre ; elle refusa de rien entendre, et on fut obligé d'approcher une banquette pour la forcer de s'asseoir. Des laquais en grande livrée, chaussés de bas de soie et les cheveux poudrés, l'entouraient respectueusement, sans rien dire. Elle s'inclina en les voyant, émerveillée de leur air grave et de leur splendeur. Puis, apercevant une femme en bonnet portant un tablier de soie noire, elle poussa un cri de surprise, car elle reconnut en elle cette dame qui, l'avant-veille, visitant le couvent de la Genette avec la *sœur trésorière*, s'extasiait si bien devant sa beauté.

Le comte la lui présenta comme sa femme de chambre, lui dit qu'elle se nommait Virginie et lui recommanda de suivre tous ses conseils. Les laquais s'étaient éloignés. Virginie, faisant une grande révérence, attesta le ciel qu'elle servirait sa jeune maîtresse fidèlement. Catherine consentit enfin à quitter le vestibule. Le comte la conduisit vers un large escalier de pierre, très-éclairé, bordé de caisses d'arbustes et couvert d'un tapis qui craquait sous les pas. Sur le palier du premier étage, elle s'arrêta un instant pour regarder de grands tableaux de chasse; puis, toujours à la suite du comte, elle entra dans une salle immense où flambait un feu énorme dans une cheminée de marbre vert, jetant de vives clartés sur une table servie où se dressaient des candélabres d'or, de larges bassins d'argent et de grosses touffes de fleurs dans des coupes de porcelaine.

Catherine resta quelque temps immobile sur le seuil de cette salle, enveloppée dans sa pelisse d'emprunt, avec ses bottes mouillées, sa robe grossière souillée de fange, ses cheveux dénoués ruisselant sur ses épaules, ses joues rougies; et elle ne sut d'abord ni où elle était, ni qui elle était maintenant elle-même, tant ce qu'elle voyait lui causait d'étonnement. De bonnes et tièdes odeurs s'exhalaient de la table couverte d'une nappe éblouissante, des tentures de velours pendaient toutes droites devant les portes, de larges glaces reluisaient

partout, se faisant face et prolongeant la salle, avec ses lustres, en des lointains infinis et lumineux ; et le comte, la tête baissée, immobile et muet comme Catherine, l'épiait du coin de l'œil et jouissait de sa stupeur.

Enfin, il lui prit la main et rompit le charme qui l'enchantait en lui parlant de sa voix railleuse. La traitant cérémonieusement, comme si elle eût été chez lui en visite, il lui dit qu'il n'osait la prier de se mettre à table avant d'avoir réparé le désordre de sa toilette. Virginie, s'avançant alors, s'inclina pour s'excuser de passer devant sa maîtresse et la conduisit dans son appartement.

Là, une nouvelle surprise attendait Catherine. Elle qui n'avait jamais rien imaginé de plus luxueux que la chapelle de son couvent, elle poussa un cri d'admiration devant les somptuosités qui s'étalaient sous ses regards. Tous les meubles de sa chambre, en bois de citronnier, étaient couverts de soie bleu de ciel brodée de bouquets blancs. Un épais tapis du même ton s'étendait sur le parquet, et, au-dessus du lit large et très-bas, pendaient de longs rideaux dont les plis souples semblaient un mélange d'azur et de neige. Des bougies échafaudées sur des branches de métal contre les panneaux blancs rehaussés de filets bleus éclairaient cette chambre attiédie, où chantait un bon feu dans un âtre de cuivre ; des miroirs éclatants s'inclinaient devant les murs ; une énorme pendule émaillée, de beaux vases du Japon, des torchères

en fouillis pareilles à des broussailles d'or s'amoncelaient sur la cheminée, avec des écrins de velours où pétillaient les étincelles des pierres précieuses ; et la lampe en cristal de Bohême qui descendait du plafond au bout d'un ruban d'argent, renvoyait sur ce plafond uue grande tache rose.

Virginie cependant ne restait pas inactive. Tandis que Catherine ébahie regardait tout autour d'elle, elle la déshabillait prestement, en personne adroite, puis la faisait asseoir sur une causeuse, devant le feu, et relevait avec deux coups de peigne ses cheveux blonds sur son front pur. Catherine, écrasée de fatigue, se laissa faire d'abord machinalement. Mais quand elle vit cette femme à genoux qui lui passait aux jambes des bas de soie, elle devint toute rouge et se défendit avec vigueur.

— Je ne suis pas habituée à cela, lui dit-elle.

Oh ! mais vous n'êtes plus au couvent, mademoiselle! répondit l'autre, et, la forçant doucement, elle acheva de la chausser en lui mettant aux pieds des souliers de satin blanc brodés de passequilles d'or.

Catherine, qui se souvenait avoir vu des broderies toutes semblables sur les chasubles des prêtres, s'accoudant gentiment sur ses genoux, regardait ses pieds qui lui semblaient alors merveilleusement beaux, et Virginie, aussi surprise qu'elle, admirait ses épaules nues dont la chair lisse et satinée reluisait comme de l'ivoire.

En relevant la tête, Catherine rencontra son regard, rougit encore et dit, d'un air un peu mécontent, qu'elle voulait s'habiller seule. Mais Virginie ne l'écoutait pas. Ouvrant une grande corbeille d'écaille posée sur une table, elle en tira une robe de taffetas rose, et, la faisant danser dans sa main, elle s'approcha de sa jeune maîtresse, qui venait de changer de linge derrière un paravent, lui passa cette robe par-dessus la tête et la lui agrafa à la taille. En un clin d'œil, elle tira les bracelets des écrins et les lui ferma sur les bras, puis elle accrocha à ses oreilles de gros boutons de diamant et lui jeta au cou un collier de perles fines. Catherine essoufflée, étouffant de plaisir, la regardait faire. Enfin, Virginie, la prenant délicatement par le bout des doigts, la conduisit cérémonieusement, en riant d'un air malin, devant une large glace plaquée sur un panneau et descendant au ras du sol. Là, Catherine se retourna, et croyant voir une apparition, elle frappa dans ses mains et fit trois pas en arrière.

Cependant elle se rapprocha. Ses épaules blanches et fermes, décolletées, se soulevaient doucement, avec des reflets, dans la carrure de son corsage de taffetas, à chaque aspiration de son haleine. Sa tête mignonne resplendissait au-dessus, tirant un éclat inouï de l'étonnement de ses yeux, de la souplesse de ses cheveux relevés, des boutons de diamant qui frôlaient ses joues et

du collier de perles qui frissonnait sur sa poitrine. Sa robe courte par devant, et bridant un peu sur la taille, découvrait ses petits pieds, et elle s'en allait très-loin par derrière, s'étalant sur le tapis bleu, comme la queue d'un paon qui se tient debout au soleil. Jamais Catherine n'avait rien rêvé de plus jeune, de plus gracieux et de plus beau que cette femme qui la regardait dans la glace, les mains jointes, avec une expression douce et candide. Et cette femme c'était elle-même.

Mais Virginie ne lui laissa pas le temps de s'admirer. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis qu'elle l'avait conduite dans sa chambre ; elle ne l'en pressa pas moins pour rentrer dans la salle à manger. En chemin Catherine s'arrêtait, pour regarder sérieusement, par-dessus son épaule nue, sa robe qui bruissait derrière elle, et elle portait ses mains à son cou, à chaque pas, pour toucher son collier qui lui semblait lourd. Le comte l'attendait déjà, debout, les jambes écartées, en habit noir, se chauffant au feu. Il vint à elle dès qu'il l'aperçut, et sourit de plaisir de la trouver plus belle encore qu'il ne se l'était figuré. Il la prit gravement par la main, la fit asseoir à table, en face de lui, sourit encore et dit aux domestiques qui se tenaient autour d'eux :

— Servez-nous.

Catherine mangea peu et ne dit mot. Une idée fixe l'accablait, de plus en plus tenace et pesante : l'idée

qu'elle faisait un rêve, que tout cela ne lui arrivait pas réellement ou, au moins, qu'elle n'était plus Catherine. Un moment, elle se crut folle et eut envie de se sauver, n'importe où, pour se débarrasser de la pensée qui l'obsédait et lui faisait mal. Pour cette enfant naïve, en effet, qui venait de passer si brusquement de la salle d'étude des orphelines de la Genette au château du comte de Goyck, il y avait de quoi perdre la tête. Craignant de trop montrer sa gaucherie dont elle avait conscience, embarrassée par la quantité d'ustensiles inconnus qui entouraient son assiette, gênée par l'air sérieux des laquais qui lui nommaient les vins et les plats à voix basse, intimidée par la nudité de ses épaules et de ses bras, et surtout par l'attitude du comte qui, tout en cherchant à la rassurer, la dévorait des yeux, elle s'agitait sur son siége, buvait au hasard des vins délicats qui lui caressaient la langue, puis se sentant étourdir, elle s'étonnait, posait son verre vide devant elle, et répondait tout de travers aux paroles mielleuses que lui adressait Virginie, debout auprès de sa chaise, comme aux compliments que lui faisait son hôte sur sa bonne mine.

Cependant, au dessert, sa pensée redevint très-nette dans son esprit. Ce fut prompt comme un éclair. Elle compara le luxe écrasant qui l'entourait à la simplicité de la petite maison de Bruges où elle s'était figuré qu'elle vivrait avec son bien-aimé, si tranquillement, près de

la grand'mère, et, sans qu'elle sût pourquoi, cette comparaison lui serra le cœur. Les larmes lui partirent des yeux et elle se renversa sur sa chaise.

Le comte eut l'air contrarié. Il s'était promis autre chose. Virginie le regardait avec intelligence comme pour lui demander ses ordres. Il hésita un peu, soupira et lui fit enfin un signe de tête négatif. Puis, se levant, il essaya de consoler Catherine, disant qu'elle était fatiguée, qu'il n'y paraîtrait plus le lendemain et qu'il lui fallait aller dormir tout de suite. Catherine le remercia, et suivit docilement Virginie. Il les accompagna jusqu'à la porte de la chambre. Là, Catherine, n'osant lever les yeux sur lui, lui présenta machinalement son front, comme elle faisait souvent à sa maîtresse avant de monter au dortoir.

— Bonsoir, mon bon ami, lui dit-elle.

Le comte eut assez de délicatesse pour mettre un baiser tranquille sur son front.

A peine Catherine fut-elle couchée, que Virginie souffla les bougies, attisa le feu et baissa la lampe à demi pour que la clarté ne l'empêchât pas de dormir. Elle étendit soigneusement le couvre-pied de soie sur le lit, rangea quelques meubles en passant et se retira enfin en disant : « Bonne nuit, mademoiselle. » Catherine ne répondit pas parce qu'elle faisait sa prière. Quand elle se vit enfin seule dans cette belle chambre, elle

laissa sa tête s'enfoncer dans ses oreillers bordés de dentelles, et essaya de passer en revue tous les événements de la soirée; mais elle était trop fatiguée pour penser. Les préparatifs de son mariage lui semblaient étranges et bien hâtés, mais elle se dit que c'était peut-être l'usage chez les gens riches.

IV

Le lendemain elle s'éveilla de bonne heure, comme elle en avait l'habitude au couvent, et, en ouvrant les paupières, elle vit le comte de Goyck assis sur un coussin, les bras et la tête appuyés au pied de son lit. Il se leva pour l'embrasser, mais effrayée de sa présence, elle se dressa en sursaut, tendit les bras pour l'écarter et promena un regard de stupeur autour d'elle. La veille au soir, subitement éblouie par le luxe qui, pour la première fois, enchantait ses yeux, elle s'était abandonnée en enfant à ses impressions nouvelles; mais maintenant, tous les périls de sa situation lui revinrent en même temps dans la mémoire, et, accablée par le sentiment profond de sa faute, elle se mit à sangloter. En vain le comte essaya-t-il de sécher ses larmes. Elle redemandait ses maîtresses, s'accusait d'indignité, appelait les punitions et se débattait en levant ses petites mains au-dessus de sa tête.

— Tout le monde était si bon pour moi ! disait-elle. Quand j'ai été abandonnée par ma famille, on ne m'a pas renvoyée, et moi, voilà que je me suis enfuie comme une ingrate ! Que penseront la supérieure, Juliette, sa mère et mes compagnes? Elles doivent me croire morte ! Ah ! j'aurais bien mieux fait de mourir que de me sauver !

Le comte était stupéfait devant cette naïve douleur. Cependant, s'asseyant au pied du lit, il prenait les mains de Catherine et les baisait; puis, voyant qu'elle pleurait toujours, la traitant en petite fille, il lui promettait de la mener promener en voiture, de lui donner de belles toilettes et des bijoux. Il lui offrit même une poupée pour la distraire.

— Ne m'aimez-vous donc plus? lui disait-il.

— Mes maîtresses auront du chagrin ! répétait Catherine. Ma grand'maman sera désolée. Ah ! j'ai fait de la peine à mes maîtresses ! Dans quelle inquiétude elles doivent être !

— Mais, au nom du ciel ! calmez-vous. Elles se rassureront, vos maîtresses. Nous leur écrirons nous-mêmes, quand le moment sera venu de le faire sans danger.

— Non. Je veux retourner à mon couvent pour qu'on me mette en pénitence.

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria le comte en se levant. Vit-on jamais un tel caprice?

— Ça m'est égal ! répondit Catherine, car toute

la mutinerie de son caractère s'était subitement réveillée avec ses remords.

Le comte sonna Virginie, et, plus mécontent encore que la veille, il s'en alla dans sa chambre en se disant : « Dans quel guêpier me suis-je mis ! »

V

Il ne croyait pas si bien dire. L'innocence, pour ceux qui veulent s'y frotter, a moins de roses que d'épines, et le comte de Goyck devait payer chèrement la découverte de cette petite vérité. Catherine fut littéralement haïssable pendant quatre jours. Elle ne cessait de pleurer, jetait par terre ses bijoux, foulait aux pieds ses belles robes, appelait ses maîtresses et sa grand'mère, se mettait à genoux, récitait ses prières, demandait pardon à Dieu, et, pour se punir elle-même de sa faute, s'entêtait à se vêtir de l'affreux costume d'orpheline qui lui déplaisait tant jadis. Le comte avait beau s'enrouer à lui faire les raisonnements les plus spirituels pour la convaincre, elle semblait ne pas l'entendre, car elle ne sourcillait pas. Si elle se promenait avec lui dans le parc, elle disait qu'elle avait froid, et s'il la conduisait

dans la serre chaude pour lui faire admirer les plantes rares, elle se plaignait d'étouffer. A table, elle mangeait du bout des lèvres et ne buvait plus que de l'eau. Enfin elle s'enfermait dans sa chambre, ne voulant pas que Virginie assistât à sa toilette. Cela la choquait étrangement, cette pensionnaire effarouchée, qu'une femme regardât ses épaules. Le comte, — comme il arrive presque toujours dans la vie, — se voyait donc puni par son propre vice. Fatigué du commerce des femmes faciles, il apprenait à ses dépens que les difficiles sont toutes environnées de suprêmes inconvénients.

Il fallut qu'il se fâchât et que Virginie prît sa plus grosse voix de commère pour mater la rebelle. Elle mit au feu la robe d'orpheline, elle enleva la clef de la chambre, et Catherine fut bien alors obligée d'endurer ses soins et de s'habiller convenablement. Le comte cacha ses bijoux pour les lui faire désirer. Il l'empêcha de sortir afin qu'elle pût apprécier les plaisirs de la promenade, et, chaque matin, il vint lui débiter, de son air le plus sérieux, un long discours sur la tristesse de la vie religieuse. Catherine réfléchit enfin, la crainte du noviciat la reprit, et, se sentant dans son tort, elle promit d'être plus sage et de ne plus penser à son couvent, avouant que maintenant, quand même on la laisserait libre, elle ne pourrait revoir, sans mourir de

honte, l'asile d'où elle s'était enfuie. Mais ce fut là tout ce qu'on put tirer d'elle, et le comte qui lui faisait peur et qu'elle traitait comme un fou lorsqu'il voulait l'embrasser de trop près, exaspéré de son ignorance, allait essayer de brusquer ce que Virginie appelait *le dénoûment*, quand de nouveaux ennuis, et ceux-là d'un sérieux effrayant, vinrent l'arracher, pendant quelques jours, à ses préoccupations amoureuses.

VI

Au moment où le comte de Goyck s'irritait le plus contre ce qu'il appelait les enfantillages de Catherine, il apprit par les domestiques qui l'avaient accompagné le soir de l'enlèvement, qu'on parlait depuis quelques jours, dans le pays, d'une jeune fille disparue, de recherches de la justice, faites sur la plainte de la supérieure d'un couvent, et de cavaliers voyageant la nuit sur les grands chemins. Cela lui fit une peur atroce, car l'affaire pouvait devenir grave, et quoiqu'il se crût sûr de la discrétion absolue de ces deux hommes, les payant en prince, comme ses autres serviteurs, pour avoir le droit de les malmener, il les fit partir immédia-

tement en Angleterre, sous prétexte d'acheter des chevaux. Puis il donna l'ordre au portier de ne recevoir personne et de dire qu'il était en Hollande à quiconque viendrait le demander. Enfin il défendit à ses gens de sortir et il écrivit à son avocat à Bruxelles, pour le prier de venir le trouver immédiatement.

L'avocat arriva aussitôt et le comte, s'enfermant avec lui, le mit au courant de tout et lui demanda conseil. Il n'avait que trop de motifs, — comme on le pense bien, — pour craindre la police; mais il se roidissait contre l'obstacle, et voulait à tout prix triompher. Catherine, qui, ce jour-là, s'était ennuyée dans sa chambre avec une couturière à essayer des robes neuves, accourant sur la pointe des pieds pour prier son bon ami de faire un tour de promenade avec elle, entendit tout à coup deux grosses voix qui discutaient dans le salon. Alors elle se tint un moment à la porte sans oser entrer. Le peu qu'elle comprit de la discussion lui donna le désir de comprendre davantage :

— Quand je devrais me sauver en France avec elle, disait le comte, je suis ici à six lieues de la frontière, et je ne la lâcherai pas !

Et puis il s'emportait contre les religieuses, les petites filles et la neige.

— Je suis sûr, disait-il, qu'on nous a suivis à la trace.

— Pourquoi n'avez-vous pas retardé l'enlèvement, quand

vous avez vu que la neige tenait sur les routes ? demanda l'avocat, qui était un homme habile et sans préjugés.

— Eh ! j'y ai bien pensé ! s'écria le comte. Mais je n'avais plus le temps de prévenir la petite, et puis je craignais qu'elle ne profitât de l'occasion pour me glisser dans les mains. Voulez-vous la voir ? ajouta-t-il.

— Non, répondit l'avocat. Si les choses tournaient mal, cela pourrait me compromettre.

Là-dessus, le comte se mit à jurer d'une façon si formidable que Catherine eut peur et se sauva. En rentrant dans sa chambre, elle se laissa tomber snr une chaise. « Qu'est-ce que tout cela veut dire? » se demandait-elle. Au bout d'une heure, elle entendit dans la cour le roulement d'une voiture, et, presque aussitôt, le comte vint la trouver. Il avait l'air rayonnant.

— Ma chère petite amie, lui dit-il d'un ton paternel, j'ai appris que la supérieure de votre couvent remuait ciel et terre pour vous rattraper et vous faire endosser l'habit de novice; mais rassurez-vous, elle n'y réussira pas. Elle n'a aucun droit sur vous. Votre père est mort; votre mère vous a abandonnée en quittant la Belgique. Il n'y a donc que votre grand'mère qui puisse vous demander compte de ce que vous avez fait. Or, je vous avoue que je cours en ce moment un certain danger à cause de votre enlèvement. Ne vous effrayez pas; il dépend de vous seule de le faire dispa-

raître. Il faut que votre grand'mère vienne ici sur-le-champ, pour que nous décidions mille choses importantes relatives à notre mariage. Mes affaires de famille m'obligent à le retarder un peu. Je m'expliquerai avec elle, et nous pourrons enfin nous débarrasser des poursuites de votre supérieure qui, je ne vous le cache pas, me portent affreusement sur les nerfs.

Catherine se leva et se mit à sauter par la chambre en tapant des mains. Elle ne demandait autre chose que de revoir sa grand'mère.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était très-vieille? fit le comte.

— Oh! oui, mon bon ami, répondit Catherine; mais elle viendra tout de même. Elle m'aime tant!

— Bon! dit le comte. Écrivez-lui donc ce que je vais vous dicter.

Catherine alla s'asseoir devant un pupître en bois de rose, et le comte, prenant son menton dans sa main et s'inspirant des billets qu'il avait reçus de la petite pensionnaire, lui dicta cette lettre qui n'était pas trop maladroite pour un homme d'esp it :

« Ma chère grand'maman,

» J'étais si malheureuse à mon couvent depuis qu'on m'avait envoyée à la ferme où sont les orphelines, que je me suis sauvée. Vous saurez que je ne pouvais pas

vous écrire. Sans cela, je vous aurais prévenue de tout, et vous seriez certainement venue me chercher. Je suis d'abord restée cachée pendant quelques jours. Maintenant, ma chère grand'maman, je vous préviens qu'on m'a recueillie dans un château où il y a des personnes très-bonnes et qui ont bien soin de moi. Le propriétaire de ce château me plaint beaucoup, et moi je l'aime de tout mon cœur. Comme la supérieure de mon couvent veut me reprendre pour me mettre avec les novices qui font tous les gros ouvrages, je vous supplie, ma chère grand'maman, de lui écrire pour l'en empêcher, et enfin de venir me trouver tout de suite, pour vous rendre compte, par vous-même, de ce qui s'est passé.

» Recevez, ma chère grand'maman, les salutations respectueuses de votre petite-fille qui n'a jamais oublié vos bontés et se dit :

» Votre servante,

» CATHERINE.

» Au château de Goyck, près Rœutz, canton de Rœutz (Hainaut). »

VII

Madame de Meetkerke avait été prévenue en même temps de la disparition de sa fille et de l'enlèvement de sa petite-fille par la supérieure de la communauté

de la Genette. En recevant la lettre dictée par le comte, elle n'eut rien de plus pressé que d'écrire au couvent pour annoncer qu'elle avait retrouvé Catherine, remercier les bonnes sœurs des recherches qu'elles avaient fait faire par la police et les prier de les arrêter. Puis, confiant sa maison à Gertrude, elle se mit en route dans un vieux carrosse qui lui fit perdre trois jours pour accomplir un trajet qu'une locomotive parcourt facilement en huit heures.

Le comte mit à profit ce délai pour préparer Catherine à recevoir madame de Meetkerke.

— A aucun prix, lui dit-il, je ne veux vous laisser partir avec votre grand'mère. Si vous sortez d'ici, vous ne me reverrez jamais.

Et, comme Catherine, qui comptait sur la présence de la comtesse pour faire cesser ses ennuis, ne comprenant rien à ces menaces, commençait à pleurer, il se fit doux et caressant, l'embrassa, lui prit les mains, l'appela sa chère mignonne, et la supplia avec émotion de l'aider à sortir de ce mauvais pas.

— Que voulez-vous donc que je fasse? répondit Catherine.

— Elle était si troublée par sa douceur qu'elle lui aurait donné sa vie s'il la lui avait demandée.

— Une seule chose bien simple, dit le comte avec un certain embarras; elle vous coûtera peut-être,

mais elle nous tirera d'affaire. Nous serons à jamais séparés si vous ne la faites pas.

— Qu'est-ce donc? dit alors Catherine effrayée.

— Oh! moins que rien! continua le comte en pâlissant légèrement. Dites seulement à votre grand'mère que vous êtes enceinte.

A ce mot, Catherine leva de grands yeux étonnés.

— Enceinte! Qu'est-ce que cela veut dire? répondit-elle.

Le comte se mordit les lèvres. Il n'aurait jamais cru à une innocence aussi parfaite, si l'air surpris de cette vierge et sa contenance tranquille ne la lui eussent révélée. Elle prononçait ce mot, effrayant dans sa bouche, avec la candeur qu'elle eût mise à épeler n'importe quel autre, et il n'y avait sur son visage qu'une naïve curiosité.

— Par la messe! on les élève bien au couvent! fit le comte en se levant et pirouettant sur le talon.

Puis il revint à elle, lui prit les mains en riant, les baisa et s'écria :

— Oh! non certes, je ne consentirai jamais à ce qu'on nous sépare! Chère enfant! lui dit-il encore, vois-tu, je ne puis pas t'exprimer à quel point tu me ravis!

Et il l'embrassa sur les yeux.

— Mais enfin, reprit Catherine déconcertée, qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que tu m'aimes bien, que tu n'as rien à me refuser ; mais promets-moi de m'obéir.

— Eh bien! je vous le promets, mon bon ami.

Quand le comte eut quitté Catherine, elle alla tout droit trouver Virginie et lui posa la question qui la préoccupait à brûle-pourpoint.

— Ah! pardieu, mademoiselle, s'écria la Picarde en éclatant de rire, vous me la donnez belle. Ne le savez-vous point? Soyez calme; vous l'apprendrez, de reste. M. le comte ne vous laissera pas longtemps si simple que cela!

VIII

Madame de Meetkerke arriva enfin. Dès que sa voiture eut été signalée à l'entrée de l'avenue, le comte conduisit Catherine au salon en lui retraçant son rôle. Il avait l'air très-inquiet et malheureux.

— Vous tenez mon bonheur entre vos mains, dit-il à la jeune fille.

Puis il ajouta d'un ton presque menaçant :

— N'espérez pas me désobéir. Je serai caché près de vous, et rien de ce que vous direz ne m'échappera.

Entendant alors la voix de Virginie qui accompagnait

la comtesse sur l'escalier, il serra la main de Catherine et se blottit contre la porte de sa chambre, sous le rideau de tenture.

Catherine courut au-devant de sa grand'mère; mais lorsqu'elle la vit entrer dans le salon, elle s'arrêta, douloureusement stupéfaite, joignit ses mains et demeura un moment à la regarder. Enveloppée d'un manteau de soie noire, la comtesse abaissait sa tête blanche dans ses coiffes, et, s'appuyant sur sa canne, le dos voûté, tremblante de vieillesse, elle avançait en traînant ses pas.

Elle aussi, elle s'arrêta, et, voyant devant elle cette belle fille vêtue d'une robe de velours, avec des diamants sur les joues, elle lui fit une grande révérence. Catherine cependant rougissait et les larmes lui venaient aux yeux. Tout à coup la vieille femme la reconnut, tendit les mains, et Catherine, se précipitant à genoux, baisa ses mains vénérables. Elles restèrent quelque temps ainsi, sans parler, pleurant toutes deux.

— Mon enfant! dit enfin madame de Méetkerke d'une voix cassée : c'est donc toi! Nous ne nous quitterons plus.

Catherine s'était relevée. Elle entourait de son bras la taille de sa grand'mère, et, l'aidant à marcher, elle la conduisait lentement vers le canapé, auprès du feu. Puis elle s'assit à ses pieds, sur un coussin, et laissant

ses jeunes mains dans les mains ridées qui les serraient avec inquiétude, interdite, elle baissa la tête.

— Voyons, dis-moi tout, ma chère fille, reprit madame de Meetkerke avec angoisse, et ne pleure plus; je suis là.

Alors Catherine releva la tête, et, se déterminant avec une résolution tout enfantine, elle raconta à sa grand'-mère tout ce qui lui était arrivé depuis le jour où on l'avait enlevée de sa maison. Elle dit comment elle avait vécu au couvent, sans jamais sortir, sans que personne vînt la voir, malade dans les derniers temps et ne pouvant s'habituer à son isolement; comment la supérieure lui avait annoncé la mort de son père et la disparition de sa mère; comment enfin on l'avait reléguée avec les orphelines. Quand elle fut arrivée à ce dernier événement, celui qui devait avoir une si triste influence sur toute sa vie, sa voix prit un accent plus décidé :

— Je me consolais, dit-elle, parce que je pensais que mon abandon ne pouvait pas durer toujours; mais quand j'ai vu qu'on voulait me faire religieuse, j'ai eu un bien grand chagrin. Enfin, j'étais trop malheureuse et je me suis sauvée de mon couvent avec mon bon ami qui va m'épouser.

En prononçant ces mots, elle aperçut la tête du comte qui passait dans l'écartement des rideaux; alors elle se rappela la recommandation qu'il lui avait faite, et elle ajouta naturellement :

— Je suis enceinte.

La malheureuse enfant ne se doutait pas du terrible effet que devaient produire ses paroles. La vieille femme se leva tout debout, incapable de parler, puis elle retomba sur son siége, et, abattue sous le coup, elle ne put même pas demander de nouvelles explications à sa petite-fille. Catherine cependant, qui ne comprenait rien à sa douleur, tirait les mains de sa grand'mère.

— Il ne faut pas vous faire du chagrin pour cela. Ce ne sera rien, ajouta-t-elle sans savoir ce qu'elle disait.

— Comment, ce ne sera rien ? s'écria la comtesse.

Mais le comte, qui vit que les choses allaient tourner mal, entra dans la chambre.

Il était parfaitement calme, et, saluant madame de Meetkerke avec un sourire gracieux, il s'avança vers elle, s'assit à son côté et s'excusa poliment d'arriver ainsi à l'improviste. Puis, voyant qu'elle gardait le silence :

— Rassurez-vous, madame, lui dit-il, Catherine sera heureuse. J'ai voulu venir moi-même vous demander la faveur de l'épouser.

— Ah! monsieur, qu'avez-vous fait! dit la vieille femme d'une voix sourde.

— Je suis inexcusable, je le reconnais, madame, répondit le comte. Mais je vous supplie de ne pas m'accabler. Oublions un fait regrettable que Catherine

aurait dû vous laisser ignorer peut-être. Catherine semblait être abandonnée de tout le monde ; je n'ai pu la voir sans l'aimer. Si nous avons succombé tous deux, ajouta-t-il avec une humilité feinte, croyez bien que je réparerai mes torts.

Et, comme il pressentit que la comtesse allait l'interrompre, il maintint le discours dans les limites qu'il lui avait assignées à l'avance.

— Je ne vous demande, pour le moment, que le secret.

Pendant que le comte parlait ainsi, avec une aisance parfaite, comme s'il se fût abusé lui-même sur la gravité de la situation, madame de Meetkerke, pliée par l'âge et les mains posées sur ses genoux, le regardait d'un œil de plomb, hagard à force de fixité. La fatigue de son voyage, le luxe inouï qui l'entourait et rejaillissait jusque sur sa petite-fille, les effrayantes révélations de cette enfant qui semblait n'avoir pas conscience de ce qu'elle disait, la tranquillité du comte, son assurance, ses promesses, tout cela stupéfiait la vieille femme, et elle ne savait plus maintenant si elle devait s'attrister ou se réjouir. Immobile sur son siége, elle cherchait en vain à se soustraire à la domination qu'elle sentait peser sur elle.

— Le secret? dit-elle machinalement.

— Je vous avouerai, madame, répondit le comte

en choisissant ses paroles, que ma famille ne verrait pas ce mariage d'un bon œil et que, même, si je voulais le brusquer, elle y apporterait peut-être quelques entraves. Je dépends encore un peu de ma famille. Nous avons à régler des affaires de succession fort embrouillées. Il faut donc que je l'habitue tout doucement à l'idée d'une alliance qu'elle désapprouverait aujourd'hui, j'en suis certain.

L'orgueil de race rendit la présence d'esprit à la vieille femme :

— Monsieur, dit-elle en levant la tête, mon mari s'appelait le comte de Meetkerke.

— N'interprétez pas mal ce que j'ai l'honneur de vous dire, madame, reprit en souriant l'homme habile. Je ne crains pas qu'on me reproche une mésalliance si j'épouse votre petite-fille, mais, vous le savez, comme moi, la noblesse est devenue bien peu de chose sans la fortune, et je ne puis cacher à ma famille que Catherine n'a pas de fortune.

— Hélas ! que n'y avez-vous songé plus tôt, monsieur ! murmura la pauvre comtesse.

— Eh ! madame, calcule-t-on avec l'amour ! s'écria le comte avec une apparente bonhomie. Certainement, reprit-il, je pourrais casser les vitres et me brouiller avec tous mes parents en me mariant contre leur gré. Mais, à quoi bon risquer de perdre un demi-

million quand, en s'y prenant bien, on peut atteindre son but sans rien sacrifier? Ces détails vous semblent mesquins peut-être? ajouta-t-il.

— Non, monsieur, fit la Flamande économe, un peu ébranlée. Mais, dit-elle lentement, comme si elle eût eu honte de ses paroles, qui nous assurera de votre franchise?

— Madame, dit le comte en se levant, je suis gentilhomme, et personne n'a jamais douté de ce que j'ai dit.

Pendant que s'échangeait ce dialogue entre son amant et sa grand'mère, Catherine, portant ses yeux de l'un à l'autre, s'étonnait naïvement qu'il fallût tant discourir pour se marier. Mais le comte, qui ne voulait pas laisser un seul instant de réflexion à madame de Meetkerke, se mit à gronder doucement sa petite amie qui n'avait pas songé à faire les honneurs de sa maison. Sa grand'mère avait fait un bien long voyage. Il fallait disposer une chambre pour elle. Et il étendait le bras vers la sonnette, quand la vieille femme l'arrêta.

— Merci, Monsieur, lui dit-elle avec une douceur touchante, je n'ai besoin de rien.

Le comte insista, se révoltant contre ce qu'il appelait des scrupules, et madame de Meetkerke lui dit alors qu'elle allait partir avec sa petite-fille.

Aussitôt les choses changèrent de face.

— Quoi, madame, fit le comte d'un air glacé, vous voulez m'enlever Catherine?

La comtesse souleva ses paupières, et, tout en branlant la tête, elle répondit d'un air triste :

— Avez-vous donc pensé, Monsieur, que je la laisserais ici?

Catherine pleurait.

— Reste avec nous, grand'maman, s'écria-t-elle. Reste jusqu'au jour de notre mariage. Ne nous quitte plus jamais. Oh! je vous en supplie, mon bon ami, dit-elle au comte; engagez ma grand'maman à demeurer toujours avec nous.

— Je serais fort honoré, murmura le comte.

Mais madame de Meetkerke le remercia. Il ouvrit alors les deux bras et baissa la tête, comme un homme qui n'a plus d'objections à faire.

Catherine pleurait toujours.

— Voyez, dit-elle au comte d'un ton boudeur, j'ai eu beau dire à ma grand'maman que j'étais enceinte; cela n'a servi à rien.

Madame de Meetkerke tressaillit, car elle devinait enfin le motif de l'apparente docilité du comte de Goyck, et alors elle redouta un malheur plus grand que tous les autres.

— Que décidez-vous, monsieur? lui dit-elle, incapable qu'elle était de prendre une détermination.

— Moi, madame? répondit-il d'un air surpris, en profitant adroitement de l'embarras qu'elle venait de lui laisser voir. Mais, je n'ai rien à décider. Je ne suis pas le maître, malheureusement. J'ai fait tout ce que m'ordonnait mon devoir. Je ne vous ai rien caché. Je vous ai mise au courant de mes affaires de famille. Je vous ai dit, et je le répète hautement, que j'épouserai Catherine. Maintenant, vous manquez de confiance en moi et vous voulez séparer deux êtres qui s'aiment, je ne sais trop pour quelle raison. Je vous ai demandé le secret, mais c'était dans l'intérêt de Catherine, car si on apprend dès aujourd'hui que je veux lui donner mon nom, je ne réponds plus de rien. Personne ne sait qu'elle est ici. Elle peut bien y rester trois ou quatre mois, cachée à tous les yeux. Dès que vous savez qu'elle y est, cela suffit. Mais vous pensez qu'elle sera plus en sûreté à Bruges, à trente lieues de moi, sous les regards malveillants d'une petite ville où l'on s'observe les uns les autres, où l'on s'épie méchamment, où l'on se déchire; je n'ai rien à objecter. Moi, je ne puis aller à Bruges, cela est certain. Vous me brisez le cœur cependant, en me séparant de Catherine. Vous me poussez à prendre des résolutions désespérées. Puis-je répondre de moi? Que devenir en son absence? Ah! madame, vous ne vous rappelez donc plus ce que c'est que d'aimer?

Catherine sanglotait sur le sein de sa grand'mère qui ne cessait de répéter :

— Calme-toi, ma chère enfant.

— Ah ! grand'maman, comment voulez-vous que je me calme, puisque vous et mon bon ami, vous vous disputez ! Pourquoi ne demeurez-vous pas avec nous ? Si je reste ici, sans vous, j'aurai une grande peine ; et si je pars avec vous, sans mon bon ami, j'en aurai une plus grande encore. Je le vois bien, je ne serai jamais heureuse. Les deux seuls êtres que j'aime ne peuvent pas s'accorder. Cela serait pourtant bien facile, si vous le vouliez tous les deux.

Et, allant de l'un à l'autre, la pauvre fille ingénue, trop ingénue, cherchait vainement à concilier les exigences astucieuses de son amant avec la répulsion bien légitime de sa grand'mère. Elle ne comprenait pas plus ce qu'il y avait de calcul chez l'un, que de dignité froissée chez l'autre. Elle aurait voulu partager son cœur en deux pour les contenter. La résistance de sa grand'mère, les menaces du comte qu'elle avait toujours présentes à la mémoire, la déchiraient en même temps. Elle tendait ses petites mains en leur adressant les appels les plus pathétiques. Enfin, elle s'écria :

— Comment faire pour partir avec vous, ma grand'maman, puisqu'il m'a dit que je ne le reverrai jamais si je sors de la maison ?

— Ah! monsieur, dit alors la comtesse avec un accent poignant, comme si l'indignation de sa conscience eût enfin jailli jusque sur ses lèvres, vous me reprochiez de vous briser le cœur; que vous reprocherai-je, moi? Ce n'est point assez, pour vous, d'avoir séduit une fille innocente, de l'avoir déshonorée par un scandale public, de l'avoir méchamment attachée à vous par une faute irréparable; non, ce n'est point assez. Il vous faut maintenant vous établir en maître entre elle et sa vieille grand'mère; il vous faut dicter vos volontés à deux femmes sans défenseurs qui sont tombées dans vos piéges; il vous faut me faire prêter les mains à une chose indigne, en m'estimant assez heureuse si, à ce prix, j'obtiens de vous la réparation que vous nous devez. Ah! je suis cruellement éprouvée, à la fin de ma longue carrière! J'ai supporté bien des traverses; j'ai vu la révolution; j'ai élevé mes neuf enfants pendant que mon mari exposait sa vie à la guerre; j'ai vu mourir mon mari; j'ai vu tous mes enfants m'abandonner; mais jamais, même quand mon mari est mort, même quand le dernier de mes enfants a quitté ma maison pour n'y plus revenir, je n'ai ressenti une douleur pareille à celle que vous infligez à mes quatre-vingts ans.

— Madame! s'écria le comte en étendant les bras pour soutenir la vieille femme, mes intentions sont honorables!

Mais la comtesse, épuisée, ne l'entendait plus. Se jetant sur l'épaule de Catherine, elle cachait sa tête blanchie dans ses cheveux blonds, et l'angoisse qui la torturait était si cruelle qu'elle pleurait en poussant des cris.

— Vous êtes un méchant! dit alors au comte de Goyck la petite Catherine en tapant du pied. Pourquoi, vous, faites-vous du chagrin à ma grand'-mère?

Le comte perdit contenance. Devant cette double protestation, il se sentit désarmé. Mais la comtesse releva la tête, et, retrouvant des forces dans sa douleur, sans regarder celui qu'elle connaissait maintenant :

— Quoi ! dit-elle avec une sorte de raillerie qui faisait mal à entendre; c'est donc là cette enfant que j'ai élevée! C'était donc pour lui préparer un sort pareil que sa mère devait l'arracher de mes mains, et pendant sept ans me laisser tout ignorer d'elle! Moi qui depuis trois jours me faisais une telle fête de la revoir! qui voulais l'emporter dans ma maison!

Et, soulevant les bras de Catherine, passant ses doigts flétris dans ses cheveux, essuyant ses yeux, baisant sa bouche tremblante, elle s'attendrissait encore, comme si elle prévoyait de nouvelles humiliations pour elle-même et de nouveaux malheurs pour sa petite-fille, dans un avenir prochain. Enfin s'enveloppant de son manteau de soie et s'appuyant sur le

bras de Catherine, elle s'achemina lentement vers la porte.

— Je vais m'en aller avec vous, grand'maman, lui disait Catherine d'un air résolu.

— Non, mon enfant, répondit d'une voix brisée la vieille femme, cela est affreux à dire; mais maintenant, il vaut mieux pour toi rester ici.

Arrivée sur le seuil, elle se retourna, et, faisant un grand geste, elle cloua le comte qui la suivait, à trois pas, en lui disant :

— Monsieur, vous avez mal agi.

Puis elle descendit l'escalier, toujours appuyée sur le bras de sa petite-fille et toujours suivie par le comte qui, alors, marchait la tête basse et ne disait mot. Puis, en pleurant, elle serra Catherine contre son cœur, monta, d'un pied trébuchant, dans sa voiture incommode, et, seule avec ses lourdes pensées, elle reprit lentement la longue route qui conduisait à sa maison déserte et sans consolations pour elle maintenant. « La bonne femme n'en a pas pour six mois, » se disait le comte.

Et, se tournant vers Catherine qui restait comme écrasée sur le perron :

— Allons, ma chère, lui dit-il en poussant un large soupir, séchez vos pleurs. Nous irons demander pardon à grand'maman dès que nous serons mariés.

IX

A partir de ce jour, le comte de Goyck complétement rassuré, mais de plus en plus surpris du caractère décidé de Catherine, essaya de l'attacher à lui par la douceur. Il se fit donc très-caressant, très-bon enfant, et surtout très-amusant. Son château était vaste, situé sur une hauteur entourée d'eaux vives, avec de larges allées de châtaigniers, des serres chaudes, un verger et une grande ferme. Le matin il se promenait avec la jeune fille, à petits pas, en lui contant toutes sortes d'histoires bizarres pour la faire rire, et souvent, pendant le dîner, il cachait des musiciens de la ville derrière des rideaux, dans la salle à manger, pour lui donner le concert. Catherine, cependant, résista pendant quelques jours à ces séductions nouvelles. La pensée de sa grand'mère qui était retournée à Bruges, seule et désolée, l'attristait. Mais comme elle ne pouvait pas soupçonner le comte de duplicité, elle qui jusqu'alors avait été habituée à la franchise absolue des religieuses, elle ne lui tint pas trop longtemps rigueur, et confiante dans la promesse de l'épouser bientôt qu'il lui répétait chaque jour, elle consentit

enfin à ne plus lui tourner le dos, et à écouter sa musique.

Néanmoins, elle ne se déridait pas encore, et le comte, malgré les remontrances de Virginie, recommençait à jurer tout bas contre l'entêtement des petites filles, lorsqu'un matin de la fin du mois de mars, comme il revenait à cheval d'une longue promenade qu'il avait faite pour calmer ses nerfs, il vit une chose qui lui remit un peu d'espoir au cœur.

Ce jour-là, le temps était doux et clair, l'atmosphère attiédie détendait la rigidité du sol, et déjà de verts bourgeons piquetaient le bois des lilas, dans les massifs groupés au bord des pelouses. A l'entrée d'une longue allée, sur le sable fin, Catherine, tête nue et cheveux au vent, habillée d'une robe de soie et chaussée de souliers mignons, sautait à la corde. Mais elle sautait si gentiment en faisant tourner sur ses poignets ses petites mains ; elle s'enlevait si correctement, toute droite, la tête penchée sur l'épaule, la lèvre relevée et les yeux rieurs, que le comte, ralentissant le pas de sa monture en avançant vers elle, ne voulut rien perdre du plaisir de la regarder. Pourtant elle ne faisait pas attention à lui, quoiqu'elle le vît bien devant elle, et lui, arrêtant son cheval et s'accoudant sur la crinière, s'amusait fort du spectacle qu'elle lui donnait. On eût dit qu'elle ne pouvait éprouver de fatigue.

La pointe des deux pieds réunis et dirigée en bas, le menton de côté et les dents brillantes, elle bondissait et rebondissait à la même place, comme si elle eût été poussée par un ressort. Et c'étaient des doublés, des triplés, en avant, en arrière, accompagnés des claquements de la corde qui fouettait le sable et l'enveloppait tout entière dans une sphère de vibrations. Parfois, se balançant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, elle paraissait danser mollement, pour se délasser un peu.

Au bout de cinq minutes, le comte, voyant qu'elle était comme enivrée de son jeu d'enfant, mit lentement pied à terre et vint à elle en tirant son cheval derrière lui par la bride. Elle sautait toujours, les yeux baissés, les narines gonflées et les cheveux flottants. Enfin, tendant le cou, il s'approcha si bien que la rusée, rendant les mains, l'attrapa sous le nez avec sa corde. Le comte se rejeta en arrière, et Catherine, éclatant de rire, consentit à s'arrêter.

A partir de ce jour, la bonne harmonie commença à s'établir au château avec la bonne humeur, et le comte en profita pour rattraper le temps perdu. Le caractère de Catherine, comprimé jusqu'alors, se montra dans toute son originalité et sa gaieté. Ses étonnements naïfs surtout ravissaient le comte, mais il ne pouvait pas l'habituer à ses caresses. Froide comme un

morceau de neige, elle n'était guère plus émue de ses baisers que de ceux que lui donnait autrefois sa grand'mère. Elle les recevait sans sourciller et sans pâlir, n'y entendant pas malice, et se fâchant seulement s'ils devenaient plus actifs et plus répétés. Alors le comte la grondait, l'accusait de ne pas l'aimer, l'appelait petit glaçon, lui disait qu'il ne l'épouserait jamais tant qu'elle serait aussi revêche, et Virginie, roulant les yeux, s'en venait lui faire entendre qu'il ne fallait pas être maussade et que le temps de se soumettre était enfin arrivé. Catherine ne comprenait rien à ces discours et déclarait qu'on pouvait fort bien s'aimer sans rester des heures entières à se becqueter comme les pigeons sur les toits de la ferme. Elle disait que cela l'étouffait, et que, d'ailleurs, on ne l'embrassait pas ainsi à son couvent. Cette naïveté faisait pouffer de rire la Picarde, et, dans un langage très-net et fort transparent, elle cherchait alors à donner à Catherine l'idée de choses qui appelaient le rouge au visage de la jeune fille. Enfin Catherine pensa qu'on se moquait d'elle, et il fallut que le comte aux abois, — car il ne s'était jamais trouvé à pareille fête, — appelât la littérature à son secours pour regagner la confiance qu'il avait perdue. Catherine étant convenue que ce qui était imprimé devait être véritable, le comte, qui connaissait les classiques, après avoir longtemps ré-

fléchi, lui mit dans les mains un petit, tout petit livre, chef-d'œuvre de grâce, délicieusement empreint de vives ardeurs et tout parfumé des fines fleurs du génie grec. C'eût été une chose curieuse que de voir le comte de Goyck, regardant Catherine, pendant qu'elle lisait la pastorale de Longus. Elle s'arrêtait presque à chaque paragraphe pour demander des explications, car ses connaissances en mythologie n'allaient pas bien loin, et elle ne comprenait pas exactement quels rôles jouaient le dieu Pan, Bacchus, les satyres et les nymphes, dans l'histoire fort agréable que traduisit le bon Amyot.

— Cet Amyot était un évêque, dit sournoisement le comte à Catherine, on doit croire ce qu'il écrit.

Mais Catherine ne l'écoutait pas. Assise contre la fenêtre, les rayons du soleil lui frappaient le dos, et, l'enveloppant dans un nuage de lumière, laissaient son visage dans une ombre vague qui voilait sa rougeur. Elle tenait le livre mignon, doré sur tranche et relié en maroquin fauve, dans ses doigts blancs et tremblants, et, quand elle tournait une page du bout de l'ongle, elle regardait autour d'elle comme si elle eût été oppressée. Enfin elle se dépita, fronça les sourcils et renvoya le comte de la chambre; et le soir même..... le comte n'avait plus de souhaits à former.

Le lendemain, en plaisantant, il lui dit un mot atroce :

— Maintenant vous pouvez vous considérer comme mariée.

Mais Catherine ne comprit pas la raillerie cachée sous ces paroles. Elle était triste et honteuse.

— Eh ! fit le comte, faut-il vous chagriner pour si peu ? Êtes-vous différente des autres femmes ? Toutes ont passé par là, ma chère. Ce qui doit vous consoler, c'est que vous avez fait un heureux.

Catherine, cependant, toujours froide, lui gardait rancune. Elle avait besoin d'être rassurée, apaisée, et elle trouvait que son amant se pressait bien vite de prendre l'air d'un triomphateur. Il y a de certaines blessures que ne pardonnent pas les âmes délicates, quand celui qui les a faites ne songe point à les guérir.

X

Le comte de Goyck, malgré sa folie démesurée, se distinguait cependant de tous les hommes de son espèce par une candeur dans le mal et une tranquillité dans l'absurde qui ne se rencontrent plus guère aujourd'hui. Depuis le jour où il avait vu pour la première fois la petite Catherine, il ne s'était pas souvenu un

seul instant qu'il était marié, père de deux enfants charmants; ni qu'il vivait dans un pays très-soumis aux lois, appelé la Belgique; ni que Catherine était dix fois respectable par son âge, par son sexe, par son isolement; ni même qu'elle avait un caractère assez décidé, très-inquiétant pour lui si jamais sa ruse était découverte. Pas du tout. Avec autant de réflexion qu'un taureau qui, pour satisfaire sa rage de courir, se lance, tête baissée, à travers les broussailles d'une montagne sans savoir s'il pourra remonter en haut, le comte de Goyck, aimable, souriant, content de lui, et sans passion véritable! s'était rondement embarqué dans sa belle aventure. Mais à peine eut-il obtenu ce qu'il voulait de Catherine, qu'il devint éperdument amoureux d'elle, et ce fut là son châtiment.

En effet, ce grand flâneur, bon à très-peu de chose, qui, depuis sa jeunesse, était rassasié de femmes, devait s'étonner grandement de voir une petite fille demeurer dans ses bras, froide, pure de pensées, ignorante, presque triste, gardant comme un espoir inaltérable l'idéal d'existence modeste qui l'avait enchantée dès le premier jour. Il la possédait donc sans la posséder. Pour lui, c'était toujours une victime, et il rencontrait dans son inertie une affreuse résistance qu'il ne pouvait vaincre, et qu'il s'acharnait à vaincre cependant, précisément parce qu'elle ne se laissait

jamais entamer. Catherine l'aurait perpétuellement regardé de cet œil doux et méprisant, qui luit sous les paupières soyeuses de la Joconde, c'eût été une marque de lutte, un défi ! et alors il se serait aussitôt exercé à se venger d'elle pour l'unique plaisir de la faire pleurer. Mais rien ! un air étonné, satisfait, tranquille ! des lèvres de vierge et des yeux bleus, impassibles comme le ciel, accueillant les rages, les pleurs et les morsures de l'amour le plus effréné ! Et avec cela, une beauté de formes, de lignes, un éclat de peau, une candeur de modelé à désespérer Rubens ! Quelquefois, quand elle dormait, il soulevait son bras, nu jusqu'à l'épaule, en le tirant par le bout du petit doigt, et il restait des heures entières à rêver sur ce bras méchant et superbe qui ne lui répondait pas. Souvent aussi en regardant son cou rond, où le blanc de lait s'imprégnait de rose, à travers la soie blonde des boucles folles, il crispait ses deux mains pour le tordre, tant il le trouvait insolent dans sa chair paisible, dans ses pulsations reposées.

Catherine, de son côté, ne comprenait rien à la fougue du comte. Cet amour de furieux l'étonnait et l'effrayait même un peu. Elle aurait voulu simplement se marier et vivre tranquillement auprès de sa grand'mère, sans s'éveiller en sursaut, chaque nuit, dans les bras d'un enthousiaste, qui l'invectivait éloquemment dans

une langue qu'elle n'entendait pas. Le luxe même dont elle était entourée la gênait. Tous ces laquais chamarrés qui s'empressaient pour la servir avec une sorte de respect très-méprisant; ces meubles somptueux qu'elle craignait toujours de salir; ces toilettes merveilleuses dont on l'enharnachait malgré elle; ces bijoux qui laissaient leur empreinte métallique sur sa peau fine; ces chevaux qu'elle montait en tremblant et qui la faisaient danser sur leur dos comme une plume; ces festins qui duraient trop longtemps; ces vins enfin si savoureux qui lui faisaient mal à la tête; tout cela, au bout d'un mois, lui causa une sorte de fatigue énervante. Souvent, en se promenant avec son amant, pendant qu'il l'entretenait des *farces* de sa jeunesse et des bons tours qu'il avait joués à ses amis, elle songeait à la sereine existence qu'elle menait autrefois au couvent, et elle se demandait si elle n'aurait pas mieux fait de prendre le voile des religieuses. Parfois aussi, elle regrettait de n'avoir pas suivi sa grand'mère. Elle aimait le comte cependant! Et lui, qui la voyait pensive, la croyait occupée à rêver à quelque élégie, raillait ce qu'il appelait son humeur bucolique.

— Voyez! disait-il en levant le bras, ce beau paysage tout plat où il n'y a ni lac enchanté ni bleuâtre colline, mais de vulgaires canaux bien alignés, avec des plants de houblons enroulés à de grandes perches.

Voyez ce beau ciel transi qui fait descendre les rhumes sur le cerveau des personnes. Écoutez ces petits oiseaux qui vous agacent les oreilles!

Puis il se mettait à rire jusqu'à ce que, fâché par le silence et l'air placide de Catherine, il jetât son cigare avec colère en lui disant :

— Tu ne m'aimeras donc jamais ?

Tout en la tourmentant ainsi et s'acharnant à lui demander une forme d'amour incompatible avec sa nature, il n'en lâchait pas moins la bride à son caractère. Il était souvent brutal, traitait ses domestiques comme des nègres, ne se montrait content de rien et s'emportait à la moindre maladresse, criant et jurant comme si on l'eût écorché vif. Chaque matin, il descendait dans ses écuries, et quand ses chevaux n'étaient pas pansés à son idée, il allongeait des coups de poing à ses palefreniers, bons Flamands qui le laissaient faire par habitude; puis il allait à son chenil fouailler ses chiens pour passer sa mauvaise humeur, ou tirer des hirondelles dont les gazouillements l'ennuyaient. Catherine s'étonnait de ces brutalités, de ces emportements, de ces colères; mais ce qui la choquait par-dessus tout, c'était la familiarité qui existait entre sa femme de chambre et son amant. La Picarde le rembarrait rudement quand il s'avisait de lui parler haut. Un jour où il lui dit devant Catherine : « Je vous chasserai ! » elle lui

répondit en le regardant d'une certaine manière : « C'est ce que nous verrons! » Elle était depuis longtemps à son service et elle connaissait à fond la plupart de ses secrets les plus scandaleux. Mais Catherine ignorait tout cela, et bien d'autres choses encore, et elle se demandait en vain comment Virginie avait pu faire pour mater un caractère aussi arrogant.

Vers midi, d'ordinaire, le comte montait à cheval et rentrait souvent, par des temps affreux, crotté jusqu'aux yeux, essoufflé, baigné de sueur. Alors, il faisait tirer ses bottes par son valet de chambre, s'étendait de tout son long sur un canapé de soie et ronflait là, pendant une heure. En s'éveillant, il mangeait comme quatre et buvait de grands verres d'eau-de-vie. Puis il descendait à sa salle d'armes, et, pour montrer à Catherine comme il excellait aux exercices, il faisait assaut avec un prévôt de Bruxelles, et accablait le malheureux, très-flegmatique, en le boutonnant cruellement. Après cela, il soulevait des altères à bras tendu, en gonflant ses biceps. Enfin, il saisissait dans ses bras Catherine et se sauvait avec elle à travers le jardin pour l'unique plaisir de lui faire peur.

En voyant s'accentuer les uns après les autres tous les côtés de ce caractère, Catherine, qui ne connaissait rien du monde, se figurait que tous les hommes ressemblaient à son amant. Elle chercha donc, avec une pro-

bité toute flamande, à se résigner à son existence nouvelle, considérant comme un rêve irréalisable les souhaits qu'elle formait autrefois, s'accusant même de ne pas être assez démonstrative avec celui qui l'aimait d'un amour si désordonné. Mais, malgré sa résignation et son bon vouloir, le désespoir l'accablait quand le comte s'absentait pour aller à Bruxelles. Alors elle perdait courage, se retirait dans sa chambre et pleurait. Virginie venait l'y trouver et tâchait d'excuser son maître en consolant bruyamment sa maîtresse. Elle reprochait à Catherine d'avoir trop de cœur, de se montrer trop sensible, et, jouant auprès d'elle le rôle d'espionne, elle s'exerçait à connaître exactement l'état de son esprit, car le comte lui avait bien recommandé de s'assurer que Catherine ne soupçonnait pas son mariage, et l'adroite confidente ne négligeait rien pour cela.

Cependant, au bout de quelques mois, le comte de Goyck, complétement rassuré par la réussite de son subterfuge, résolut de procurer à Catherine quelques distractions. Comme il ne pouvait pas la loger dans son hôtel à Bruxelles, il fit louer par Virginie une petite maison dans le faubourg de Schaerbeek, à dix minutes du quartier Léopold où il demeurait, et, de temps à autre, il l'y conduisit. Catherine fut émerveillée des magnificences de la grande ville. Chaque jour elle allait au Parc, au Wauxhall, ou bien elle se promenait à che-

val sur le boulevard, et les habitués de ces lieux de réunion de la bonne compagnie ne tardèrent pas à la remarquer. Mais ce fut au Théâtre-Royal qu'elle devait obtenir son plus grand succès. La première fois que le comte l'y mena, elle était habillée d'une robe de satin noir découpée carrément sur la poitrine et qui laissait ses beaux bras nus jusqu'en haut. Des boutons de diamant étincelaient au-dessous de ses oreilles, et, du milieu de ses blonds cheveux relevés sur le front, descendait une longue plume noire qui se tordait sur le sommet de son épaule pour en relever la blancheur. La salle entière se retourna pour admirer, dans le cadre doré de la loge, cette tête suave et sinistre qui ressemblait si fort à quelque portrait de Velasquez. Catherine, cependant, tendant les mains vers la balustrade de velours, promenait des regards surpris autour d'elle, et quand le bondissement des cuivres détonait à travers les chants de l'orchestre, elle sentait craquer son corsage sous les élancements de son cœur. Le comte, tapi au fond de la loge, invisible, assistait à son triomphe. Il se trouva prodigieusement ingénieux, ce soir-là.

Le lendemain tous ses amis firent irruption dans son hôtel. Ils avaient guetté l'inconnue à la sortie du théâtre, et ils venaient féliciter l'heureux maître de tant de beautés. Le comte accueillit leurs compliments en homme parfaitement immodeste, mais il ne voulut

jamais dire qui était Catherine ni comment il l'avait connue. Cependant il daigna se montrer un peu plus expansif avec deux de ses intimes :

— Je me suis abominablement conduit avec cette charmante fille, leur dit-il. Je me suis fait passer auprès d'elle pour mon cousin qui habite Constantinople ; j'ai pris son nom de Frédéric et je l'ai affublé, lui, d'une femme légitime en le baptisant de mon nom de Henri. C'est un simple échange de prénoms et de personnes comme vous voyez. Le pis, c'est que je lui ai promis de l'épouser, et tous les jours, je patauge dans une mare de prétextes pour reculer le terme fatal.

Les deux confidents partirent d'un éclat de rire si bruyant que le vitrage du salon en trembla.

— Cela ne s'est jamais vu ! disait l'un.

— C'est de la démence pure ! Tu dates de 1750. Tu te crois poudré à blanc, avec un ruban de queue autour du cou, un habit à la française, des bas de soie et une épée à nœuds de rubans. Oh ! Henri ! tu es un homme incomparable !

— Et que feras-tu, lui dit l'autre, quand ta femme reviendra d'Italie avec tes enfants ?

— J'avoue, répondit le comte, et il était sincère, que je n'y ai jamais songé.

— Admirable ! éblouissant ! Rien n'y manque, pas même la candeur ! Et quel âge a-t-elle ?

— Dix-sept ans, dit le comte avec la plus grande tranquillité.

Ses amis se jetèrent dans ses bras.

— C'est complet ! lui dirent-ils. On n'est pas plus toqué que toi !

Huit jours plus tard, Catherine, étant retournée au château avec le comte, présida un grand dîner que son amant donnait à ses amis. Elle se trouva gênée en leur présence, quoiqu'ils fussent respectueux. Ils la regardaient avec une sorte de curiosité mêlée de bienveillance. Le plus jeune d'entre eux, beau fils de vingt-cinq ans environ, très-riche et de grande noblesse, lui fit même un doigt de cour ce jour-là, et toutes les fois qu'il la revit. Mais le comte qui le trouvait un peu bêta ne parut même pas s'en émouvoir.

XI

Il y avait déjà près de cinq mois que Catherine vivait de cette existence à demi désillusionnée, mêlée de distractions, lorsqu'un événement facile à prévoir vint lui causer de nouveaux chagrins. Sa grand'mère lui avait

écrit plusieurs fois depuis sa visite ponr l'engager à supplier le comte de hâter son mariage. Catherine, lui répondant sous la dictée de son amant, l'entretenait des difficultés toujours renaissantes qui en retardaient la conclusion. Ces échanges de lettres ne se faisaient pas sans amener au château quelques discussions assez vives.

— Que diable! on ne se marie pas pour faire un coup de tête! disait le comte. Tu as ma parole, cela suffit.

— Mais ma grand'maman s'impatiente, répondait Catherine. Elle dit qu'elle ne voudrait pas mourir sans me voir réhabiliter.

— Eh bien! je ne lui demande pas de mourir, moi. Qu'elle vive! Dirait-on pas qu'il faut sacrifier la moitié de sa fortune pour satisfaire le caprice d'une vieille femme? Ne me tourmente donc pas ainsi, avec toutes ces niaiseries-là!

Ces discussions finissaient habituellement en boude-ries. Mais un jour, — comme les deux amants étaient venus s'installer à Bruxelles, — le comte s'emporta si bien et ménagea si peu Catherine, que la malheureuse enfant, poussée à bout, lui reprocha, dans un accès de colère, d'avoir abusé de son ignorance et le menaça de le quitter. Le comte, exaspéré à son tour, l'en défia,

et alors Catherine voulut sortir de sa maison tout de suite.

— Et où iras-tu, ma belle enfant? dit-il railleusement en lui barrant le passage.

— Chez ma grand'mère, que vous avez trompée indignement, répondit Catherine; et elle se levait, en effet, pour s'en aller, lorsque le comte la saisit à bras-le-corps, et ils luttèrent quelque temps ensemble.

Catherine, à la suite de cette lutte où elle ne pouvait avoir l'avantage, eut une attaque de nerfs si atroce, qu'elle fit peur à son amant. Virginie, accourue au bruit, ne savait que faire pour la calmer. On alla chercher un médecin, et il parvint enfin à faire cesser les syncopes qui menaçaient de tuer la malade; mais il terrifia le comte en lui annonçant que Catherine était enceinte de quatre mois.

Quand le médecin fut parti, le comte, se jetant aux pieds de Catherine, lui demanda pardon de sa violence en lui promettant de ne plus jamais la contrarier. Puis il se désola tout le long du jour auprès de son lit. Catherine, à demi consolée, ne comprenait rien à sa douleur.

— Autrefois, lui disait-elle, ma grossesse, même supposée, pouvait seule empêcher notre séparation, selon vous. Pourquoi vous désespérez-vous, aujourd'hui qu'elle est réelle?

— Eh ! dit le comte en saisissant le prétexte au vol, ne vois-tu donc pas que notre mariage se trouve retardé de six ou sept mois? Je ne puis te conduire à l'autel avec une taille qui montrera à tout le monde que nous avons pris les devants sur les sacrements. C'est ce nouveau retard qui me chagrine. Au surplus, ajouta-t-il en faisant un brusque retour sur lui-même, tout est peut-être pour le mieux. Mes affaires seront certainement terminées à l'époque de tes couches...

— Eh bien, mon bon ami, répondit la candide Catherine, s'il en est ainsi, ne vous désolez donc pas.

XII

A partir du jour où le comte sut exploiter si habilement la grossesse de Catherine, il devint soudain rêveur, préoccupé, et le plus habituellement il répondait tout de travers aux interrogations de sa maîtresse. On eût dit qu'il souffrait de ne pouvoir épancher une vive contrariété. Ses emportements d'amour d'autrefois le reprenaient encore, mais par intervalles, capricieusement, et se terminaient habituellement en accès de misanthropie. Souvent aussi, irritable, il cherchait

tout à coup dispute à Catherine et prenait un plaisir farouche à la faire pleurer.

Le malheureux n'avait en effet que trop de sujets d'inquiétudes. Depuis quelque temps, les lettres qu'il recevait de sa femme lui donnaient de tristes nouvelles sur la santé de ses enfants. Sa fille surtout dépérissait, et la comtesse de Goyck, voyant qu'elle ne retirait aucun soulagement du climat de la Sicile, suppliait son mari de lui permettre de revenir auprès de lui. Le comte ne pouvait repousser cette prière. Malgré ses vices, il avait pour sa femme une certaine déférence. Il aimait aussi beaucoup sa petite Marguerite qui avait de fort beaux yeux. Mais leur retour subit, en ce moment, le gênait, à cause de Catherine.

— Je vais être obligé de rester bien souvent chez moi, se disait-il. Cette maladie peut devenir grave. Le diable soit des maladies!

La comtesse de Goyck revint donc à Bruxelles. Son mari était allé à Nice, à sa rencontre, disant à Catherine stupéfaite que ses affaires l'obligeaient à s'absenter pendant quinze jours. Quand il fut de retour et qu'il eut installé sa femme dans son hôtel, il espéra que la science aurait enfin raison du mal caché qui pâlissait les joues de son enfant. Il se trompait. Il se vit donc forcé de négliger un peu sa maîtresse, et d'inventer toutes sortes de

mensonges quand elle l'interrogeait sur l'emploi de son temps. S'il l'avait moins aimée, il l'aurait renvoyée dans son château, où la comtesse de Goyck ne mettait jamais les pieds. Mais il ne pouvait se priver de la voir. Et puis enfin son état exigeait des soins qu'on ne trouve qu'à la ville. « Je vais passer un hiver bien agréable ! » se disait le comte en supputant sur ses doigts le nombre de ses ennuis : — une enfant malade, une femme désolée, une maîtresse soupçonneuse, grosse d'ailleurs à pleine ceinture ! et pour perspective, un bambin dont je n'avais nul besoin, et qui va compliquer les choses d'une façon abominable. Ah ! tout n'est pas rose dans ma vie !

On conçoit maintenant les motifs du changement que Catherine observait, avec une terreur croissante, dans le caractère et les habitudes du comte de Goyck. Elle n'était déjà plus alors cette enfant que nous avons vue si soumise et si inexpérimentée. Secrètement attristée par une existence qui froissait ses goûts modestes, elle réfléchissait beaucoup, depuis quelque temps, et observait patiemment, avec l'idée d'en tirer profit, tout ce qui se passait autour d'elle. La fréquentation du comte, de ses amis, de Virginie surtout, avait rapidement mûri son esprit trop candide. En six mois, elle en apprit long avec eux sur les mystères de la vie sociale, et sa grossesse même ne contribua pas peu à lui faire envisager

le monde sous un point de vue très-nouveau pour elle et fort sérieux. Il ne fut donc pas possible au comte de Goyck de la tromper sur ses préoccupations, ses absences et ce je ne sais quoi de survenu qui modifie extérieurement l'homme le moins pénétrable. Mais, comme elle ne savait à quelles causes attribuer ce changement extraordinaire, elle en créait de chimériques, et triste, méfiante, le cœur ulcéré, d'autant plus attachée alors à son amant qu'il semblait se détacher d'elle, elle souffrait sans se plaindre, et, avec cette ténacité d'esprit toute flamande qu'elle tenait de sa mère, elle guettait une occasion pour découvrir la vérité.

Un jour, c'était un vendredi, — et l'observance religieuse de ce jour est très-rigoureusement suivie dans toute la Belgique, — le comte, que Catherine avait à peine vu depuis le commencement de la semaine, vint chez elle au moment où elle finissait de dîner. Dès son entrée dans la salle à manger, elle devina qu'il allait lui chercher querelle. En effet, dégageant de son cou les bras de sa maîtresse qui lui reprochait doucement de l'abandonner, il se mit à humer l'air, puis il lui dit d'une voix désagréable :

— Cela sent le gibier ici. As-tu donc mangé du gibier?

— Quelle question! fit Catherine. Elle eût pu lui répondre que son médecin le lui avait ordonné, parce

qu'elle était souvent prise de défaillances, mais elle aima mieux étouffer la dispute dans un baiser.

— On doit faire maigre aujourd'hui, dit le comte en reculant. Tu le sais bien.

Catherine haussa les épaules.

— On a de la religion, ou on n'en a pas, ajouta le comte.

A ces mots Catherine indignée lui lança un regard de mépris. Comme si elle eût voulu parler, elle tendit le bras devant elle, et elle resta là, les yeux cloués sur les yeux de cet homme qui l'avait séduite, et maintenant l'accusait de manquer de religion.

Le comte fit un soubresaut en rencontrant ce regard tranchant comme un glaive, et, sa conscience troublant sa pensée, il crut y voir un reproche de trahison. « Elle sait tout, » se dit-il. Et, tremblant, bégayant, affreusement pâle :

— Qu'as-tu? s'écria-t-il. Que penses-tu? que veux-tu dire?

Et il voulut suivre Catherine dans sa chambre pour l'interroger, mais elle s'enferma à double tour et refusa de lui répondre.

Quand il fut parti, Catherine se demanda longuement d'où pouvait provenir sa terreur. Elle réunit dans sa mémoire les prétextes qu'il avait inventés pour retarder indéfiniment leur mariage, ses absences répétées dont

il ne savait pas lui rendre compte, sa tristesse, sa mauvaise humeur, les querelles qu'il lui cherchait souvent, pour des motifs puérils, comme ce soir même, et le soupçon qui la tourmentait depuis longtemps s'accentua soudain dans son esprit. « Certainement, il me cache quelque chose, » se dit-elle. Alors elle appela Virginie qui avait su gagner sa confiance à force de flatteries, et elle lui fit part de ses doutes. Mais la Picarde prit ironiquement sa confidence et lui répondit des contes en l'air. « Cette fille doit me tromper, » se dit aussitôt Catherine, c'est lui qui la paye, elle est de connivence avec lui. Elle la renvoya donc et passa toute la nuit à réfléchir. « Il veut partir, se disait-elle. Il veut m'abandonner pour se marier sans doute avec une autre ? » A cette idée, elle sentit combien elle l'aimait encore, et malgré la rage qui lui dévorait le cœur, elle se mit à pleurer.

XIII

Catherine ne demanda conseil à personne et se détermina à agir sans perdre de temps. Dès que le jour parut, elle s'habilla seule, couvrit son visage d'un voile et sortit de sa maison sans être vue de Virginie. Son amant

lui avait dit qu'il demeurait rue d'Egmont, en face les jardins du palais du roi. Elle entra donc dans la ville par la porte de Schaerbeek, et, pendant qu'elle suivait les boulevards de l'Observatoire et du Régent, elle se demandait pour quelle raison il l'avait toujours dissuadée d'aller le voir. Arrivée à la porte des Palais, elle ressortit de la ville, et, dix pas plus loin, elle se trouva devant un grand hôtel peint en blanc dont tous les volets étaient fermés. « C'est là, » dit-elle, et elle sonna.

Au bout de quelques instants, le portier vint ouvrir en homme qui avait perdu l'habitude de se hâter, et Catherine passa devant lui en lui jetant le nom du comte Frédéric ; mais elle s'arrêta soudain en entendant ces mots :

— M. le comte est à Constantinople depuis deux ans.

— Ne vous trompez-vous pas ? dit-elle au portier. Je demande le comte Frédéric de Goyck.

— Oui, madame, j'entends fort bien. Et j'ai l'honneur de vous répondre qu'il est à Constantinople.

— Mais je l'ai vu chez moi hier soir, répondit-elle.

— Hier, madame ? ce n'est pas possible. Du moins... cela m'étonne beaucoup.

Catherine sortit de la maison sans ajouter une parole. « Il n'est donc pas Frédéric ? se disait-elle. Qui est-il donc ? » Et elle voulut sonner de nouveau pour de-

mander d'autres explications. La pensée qu'elle allait faire une imprudence la retint, et, comme si elle eût été stupide de terreur, elle se traîna vers le boulevard et se laissa tomber sur un banc.

La malheureuse enfant n'avait jamais éprouvé de sa vie une angoisse aussi cruelle. Elle se sentait seule au monde, sur le point de devenir mère, entourée d'embûches, et le seul être dont elle pouvait attendre du secours était précisément celui qui la trahissait. L'énigme qu'elle cherchait à deviner était absolument incompréhensible. « Il ne m'a cependant pas donné une fausse adresse, disait-elle, car ce portier connaît bien son nom ; mais pourquoi cache-t-il sa présence en Belgique à ses propres serviteurs? »

Tout à coup un trait de lumière traversa son esprit. « Ce portier s'est trompé. C'est son cousin Henri qui est à Constantinople; il me l'a dit plus de vingt fois. » Et elle se levait, et elle marchait à grands pas vers la maison, quand un nouveau soupçon l'arrêta : « Pourquoi m'a-t-il donné l'adresse de son cousin et non la sienne? se dit-elle. Mon Dieu ! que signifie tout cela ? » Et elle sentit des larmes brûlantes s'amonceler dans ses yeux.

Elle se trouvait alors de l'autre côté du fossé du boulevard, à l'angle de la rue du Luxembourg, et elle allait au hasard, à pas lents, lorsqu'un tilbury, qui venait bon

train à sa droite, lui frôla l'épaule de la roue, et elle poussa un grand cri.

— Gare ! fit la voix du maître qui tenait les brides.

Catherine s'était jetée sous une porte cochère.

— Mais gare donc ! fit la même voix ; et soudain le cheval se mit à piaffer, en avançant sur elle et levant les naseaux pour entrer sous la porte.

— Ah çà ! ma belle, voulez-vous que je vous écrase?

Catherine se sauva dans la cour à toutes jambes, et en se retournant, elle vit, dressé sur les coussins du tilbury, un grand jeune homme, le chapeau sur le nez, levant les mains sous son menton en tirant les brides de son cheval. Elle le reconnut aussitôt. C'était le baron Childebert-Théodule-Cyrille de Busterback, le même qui lui faisait les yeux doux et que son amant appelait un grand bêta.

En une minute il sauta à terre, et se courba affectueusement pour lui prendre les deux mains. On eût dit qu'il voulait se mettre à ses pieds, tant il s'inclinait devant elle.

— Quoi! belle dame, lui disait-il, vous faites à votre indigne serviteur la grâce de le venir voir, et il s'acharne à vous écraser? Je me serais battu de chagrin si j'avais eu le malheur de vous faire périr. Mais vous n'avez pas de mal, n'est-ce pas? Permettez donc

que je vous offre le bras pour monter. Nous ne pouvons causer devant ces faquins de domestiques.

Et tout en se dandinant sur ses longues jambes, il l'entraîna vers l'escalier.

« Celui-là me dira tout, si je sais m'y prendre, car il m'aime, pensa Catherine. » Et, bénissant le hasard qui l'avait si bien servie, elle suivit docilement le baron, qui lui débitait des fadeurs.

Quand il l'eut fait entrer dans une sorte de fumoir encombré de fouets, de cravaches, de mors et de fers de chevaux, de trompes de chasse, de colliers de chiens, de fusils, de bois de cerf, de caisses de cigares, le tout pittoresquement disposé le long des murs, autour d'un arbre généalogique démesuré, qui remontait à je ne sais quel duc de Lotharingie, elle le regarda en silence, ne sachant comment débuter. Le baron était très-grand et très-maigre, sans moustaches ni favoris, pâle et blond, avec un long nez mollasse, un menton en sabot, des yeux de poisson cuit, une raie au beau milieu de la tête, et deux touffes de cheveux ramenés sur les tempes en accroche-cœur. Toujours vêtu à la dernière mode de Londres, il portait ce jour-là un grand col à pointes, qui lui sciait les oreilles, un gilet court, un habit à manches longues, des pantalons collants à carreaux, d'où jaillissaient des pieds énormes, chaussés de lourds brodequins, et des gants de peau rouge, qui faisaient de gros plis

sur ses doigts. Comme il était assez embarrassé de sa taille, il se tenait habituellement un peu voûté, le cou dans les épaules, saluant tout d'une pièce et bégayant parfois dans ses moments d'expansion. Enfin il affectait de prononcer les *a* comme des *e*, — on n'avait jamais su pour quel motif, — et il disait nécessairement *médéme* pour *madame*, mon *éme* pour mon *âme*, ma *flème* pour ma *flamme*, ce qui faisait affirmer au comte de Goyck qu'il devait avoir un palais d'argent.

— Je sais bien pourquoi vous venez me voir, petit masque, dit-il à Catherine en la faisant asseoir sur un fauteuil couvert en peau de cheval. Ce n'est pas pour mes beaux yeux, malheureusement. Notre ami nous a fait des noirceurs. Il est coutumier du fait. Ah ! c'est un homme terrible ! Et vous voulez épancher votre petit cœur de poulet dans le cœur d'un être sensible. Soyez calme. Je ne le dirai pas, et je vous donnerai de bons conseils. Voyons, contez-moi tout ça.

Et il approcha son fauteuil de celui de Catherine pour lui prendre les deux mains.

Catherine dégagea ses mains, et levant vers le baron sa face pâle, bouleversée par la douleur :

— Comment s'appelle-t-il ? lui dit-elle.

— Ah ! fichtre ? dit le baron en se redressant sur ses jambes de cigogne. En sommes-nous donc déjà là ?

— Comment s'appelle-t-il? répéta Catherine. Je vous en supplie, dites-le-moi!

— Mais, sacré chien! si je parle, vous allez horriblement me compromettre.

— Non. Je ne vous trahirai pas.

Le baron Childebert hésita, toussa, tira ses manchettes, ramena ses cheveux en avant, se balança sur ses gros pieds, puis :

— Ma foi, non! tant pis. De Goyck est brutal en diable. Il m'a déjà menacé dix fois de me casser les reins.

Catherine, voyant qu'il hésitait, l'implora avec une bouche et des yeux si persuasifs qu'elle le fit trembler comme une grande perche, du haut en bas. Jamais elle ne lui avait paru si belle! Ses cheveux mal attachés descendaient le long de ses joues avec un laisser-aller adorable. Ses petites mains, si potelées et si blanches, se tendaient vers lui, en frémissant, pour l'implorer. Elle pleurait en même temps, et on voyait se gonfler sa poitrine sous son corsage. Comme elle était enveloppée jusqu'aux pieds dans son manteau de velours, on ne pouvait soupçonner sa grossesse. Cependant elle avait un certain air imposant qui acheva de fasciner le descendant des ducs de Lotharingie.

— Est-elle assez gentille! disait-il tout haut. Est-elle agréable! Mais regardez-vous donc au miroir, ma

sirène. Il devrait être défendu de charmer les gens comme ça.

Puis il revint à elle avec un petit air de mystère :

— Si vous vouliez vous montrer reconnaissante ! J'ai mon château de Busterback, dans le Limbourg ; c'est bien le diable, s'il viendrait jamais nous chercher jusque-là ! Vous devez être rancunière, hein ? reprit-il. Moi aussi. Et, au fait, nous avons raison. Cet animal-là abuse un peu trop de la permission de tromper les femmes et de se moquer de ses amis !

— Il m'a donc trompée ! s'écria Catherine avec un accent déchirant.

— Mais... un peu. Voyons, reprit-il, en s'asseyant, je ne vous fais pas de conditions ; puis-je compter cependant sur un soupçon de gratitude ?

— Oh ! je vous bénirai toute ma vie ! dit la pauvre Catherine qui ne voyait qu'une chose dans ses paroles : la vérité !

— Eh bien... votre infâme séducteur s'appelle Henri.

— Henri quoi ?

— Henri de Goyck, parbleu !

— Alors, qu'est-ce que c'est que Frédéric ?

— C'est son cousin. Il a changé de prénom avec lui.

— Pourquoi ?

— Oh ! comme vous allez vite en affaires, ma belle amie.

— Mon Dieu ! disait Catherine en se tordant les mains. Je ne saurai donc rien ! Où demeure-t-il ? reprit-elle.

— Qui ?

— Henri... celui que vous nommez un infâme.

Le baron fit la moue :

— Ne le savez-vous pas ? Il demeure rue Joseph II, n° 12, à vingt pas d'ici.

— Qui donc alors demeure rue d'Egmont ?

— Eh ! c'est Frédéric. Quel sacré imbroglio ! fit le baron.

Catherine baissait la tête. Ses tempes battaient avec force. Ses oreilles tintaient. Elle n'osait plus chercher à penser.

— Consolez-vous, consolez-vous, disait le bon Théodule en tapotant ses mains blanches. Il paraît que vous l'aimez beaucoup, ce diable d'homme ?

— Je ne sais plus.

— Ah ! c'est charmant, d'honneur ! elle ne sait plus ! Allons, si vous me promettez d'être bien sage, je vais tout vous dire. Mais vous me garderez le secret ?

— Oui.

— Eh bien, vous allez voir comme c'est ingénieusement arrangé. Il y a deux comtes de Goyck : Frédéric et Henri. Henri est votre amant, et Frédéric est un brave célibataire qui habite Constantinople, sous

prétexte qu'on ne sait faire l'amour que dans la ville des sultans. Maintenant, Henri, pour toucher votre cœur, s'est métamorphosé en Frédéric, parce qu'il est marié.

— Marié ! cria Catherine en se renversant sur son siége.

Et, se sentant devenir folle, elle saisit son front à deux mains.

— Et de plus, père de deux enfants.

Catherine se leva subitement, puis, comme si un coup violent l'eût abattue, elle se laissa tomber sur son fauteuil en disant :

— Marié !

— Ah ! mon Dieu, oui, tout simplement, continua le baron d'un air bonhomme. Sa femme vient d'arriver d'Italie avec sa petite fille qui est bien malade. Elle y était depuis un an.

Et, comme Catherine ne disait rien :

— C'est un peu embêtant pour vous, je le conçois, ajouta-t-il. Il vous avait promis de vous épouser, n'est-ce pas ? Il est si drôle ? Mais qu'avez-vous donc ?

Catherine ne l'entendait plus. Elle glissa sur son siége, et, les jambes repliées sous elle, elle s'évanouit aux pieds du baron.

Celui-ci cria, jura, sonna, et lorsque Catherine ouvrit les yeux, elle se trouva dans ses bras. Son corsage était

à moitié délacé, et un groom chaussé de grandes bottes lui faisait respirer des sels.

Pendant un quart d'heure, elle ne desserra pas les dents. Assise sur un fauteuil, devant la fenêtre ouverte, elle passait machinalement ses mains sur ses tempes baignées de sueur. Une seule idée, comme un marteau, lui battait la tête.

— Ah çà, ma belle amie, lui dit le baron d'un air un peu déconfit, quand il eut renvoyé son domestique, vous avez triché avec moi, car vous ne m'avez pas dit que vous êtes enceinte?

Catherine ne répondit rien. Elle se leva, rattacha ses cheveux, laça son corsage, serra son manteau sur ses épaules, et calme, froide, impassible, elle sortit de la chambre et descendit l'escalier.

— Pas de bêtises au moins, disait le baron en se jetant sur la rampe à plat ventre. Ne trahissez pas votre ami.

Catherine était déjà sur le boulevard, et tout le monde se retournait pour la regarder. Arrivée au coin de la rue Joseph II, elle s'arrêta et respira profondément. Puis, toujours du même pas tranquille, le voile baissé, les mains serrées sur sa ceinture, pâle, mais sans pleurer, elle entra dans la rue, et, quand elle fut devant le numéro 12, elle étendit la main et heurta rudement à la porte.

XIV

Lorsqu'elle eut été introduite dans un salon du premier étage, — pendant que le valet de pied allait prévenir son maître qu'une dame inconnue demandait à lui parler, — Catherine s'assit devant une table, le voile baissé et regardant la fenêtre. Le cœur lui battait, et un horrible frisson secouait ses membres. Enfin un bruit de pas retentit dans le couloir, puis la porte cria sur ses gonds, les pas foulèrent le tapis du salon, se rapprochant d'elle, et aussitôt cette voix railleuse qu'elle connaissait bien, s'éleva pour un compliment banal.

Tant que le comte parla, Catherine se tint immobile. Mais, lorsqu'elle ne l'entendit plus, elle se leva, puis se tournant tout d'une pièce, elle fit un pas en avant, et découvrit sa face pâle et ses yeux rouges en écartant brusquement son voile.

Le comte, à cette vue, ne put retenir un cri d'effroi. Mais, se dominant lui-même, il tendit les deux mains à Catherine en lui disant :

— Vous ici?

Elle repoussa ses mains d'un geste, et, s'enveloppant dans son manteau :

— Je sais tout, lui dit-elle.

— Quoi, tout ? fit le comte en pâlissant.

— Vous n'êtes pas Frédéric. Vous êtes Henri. Vous m'avez menti. Vous êtes marié. Vous avez deux enfants, et votre femme est ici, avec eux.

C'étaient autant de coups de massue qui tombaient sur la tête du comte. Les yeux, la pose, la voix de la petite Catherine révélaient une terrible fureur.

— De par le diable ! lui dit-il avec égarement, ne criez pas aussi fort !

— Que m'importe qu'on m'entende ! répondit-elle en secouant le bras en l'air et marchant sur lui.

— Laisse-moi te parler, au moins, bégayait-il. Je ne pouvais te posséder qu'en te trompant. Mais je ne te quitterai jamais : je suis un honnête homme...

Il fut interrompu par un éclat de rire.

— Un honnête homme, vraiment ! qui s'abaisse jusqu'au mensonge pour séduire une malheureuse orpheline ! Un honnête homme !...

— Mais ce sera toujours comme si j'étais ton mari, répétait-il. Ma femme est vieille, et d'ailleurs je ne l'ai jamais aimée.

— Misérable lâche ! Il renie tout, jusqu'à sa femme !

— Catherine ! dit soudain le comte en se jetant à ses pieds, je t'en supplie, calme-toi. Je ne suis pas seul dans ma maison ; que vont penser de tout ce bruit mes domestiques ?

Elle le repoussa avec dégoût :

— Et tu es aussi un gentilhomme, n'est-ce pas ? Du moins tu t'en vantais devant ma grand'mère. Et tu le prouves, car en ce moment tu ne penses même pas à mon supplice. Parce que tu ne triches pas au jeu, que tu ne voles pas les montres dans les poches, que tu ne guettes pas les passants, la nuit, sous les arbres des grandes routes, tout le monde te respecte en Belgique, et moi, je dois faire sans doute comme tout le monde ? Va ; il n'y a pas un honneur pour les choses d'argent et un honneur pour celles du cœur. Il y a L'HONNEUR ! et tu ne le connais pas, car tu as pris un faux nom pour escroquer le cœur d'une femme.

— Comment, escroquer ? s'écria le comte en se relevant et courant vers une large caisse à secret. Crois-tu donc que je veux te laisser dans la misère ?

Et, revenant à elle, il lui mit dans les mains des rouleaux d'or.

Il ne s'attendait pas à ce qu'allait faire Catherine. Choquant les rouleaux entre ses mains, elle les brisait, puis répandait au loin, perfidement, les pièces d'or sous les meubles ; et c'était par la chambre un grand bruit musical, presque joyeux, qui faisait un étrange contraste avec l'éclat des voix et le foulement des pas.

Le comte crut qu'il n'avait pas offert assez d'argent à Catherine. Alors il retourna à la caisse, prit une liasse

de billets de banque, et, s'approchant de la jeune fille irritée, il les lui donna en souriant d'un méchant sourire. Mais, en grinçant des dents, elle les déchira tous ensemble et les lui jeta à la face.

C'en était trop pour le comte de Goyck. Il leva le bras sur sa maîtresse qui le regardait avec défi, et alors ils restèrent un moment face à face : lui furieux, la dominant de sa grande taille et de son geste; elle, se dressant sur les pieds pour se hausser à son niveau. Enfin, le comte laissa retomber son bras sans même effleurer l'épaule de Catherine. Puis, parlant d'une voix concentrée :

— Pourquoi m'insultes-tu? lui dit-il. Pourquoi me traites-tu comme un laquais, lorsque je ne veux que ton bien, que je cherche à te faire oublier mes torts, que je veux les réparer tous?

Catherine allait s'écrier, mais le comte se jeta soudain sur elle et lui mit la main sur la bouche. On entendait en ce moment le frôlement d'une robe de soie dans le corridor, avec des voix d'enfants joyeuses, et tous les deux alors, les sourcils contractés, ils écoutèrent. Enfin, les bruits de la robe et des voix s'éloignant, le comte poussa un grand soupir. Presque aussitôt retentit le roulement d'une voiture qui sortait au pas de la cour.

Catherine, accablée, était allée tomber sur un divan,

sanglotant et vaincue par le sentiment profond de son impuissance. Quant au comte, il se traînait sur les genoux et sur les mains pour ramasser çà et là les pièces d'or, en surveillant toujours sa maîtresse du coin de l'œil.

— Vit-on jamais un si atroce caractère! grommelait-il. Et suis-je assez bête et ridicule!

— Hélas! disait Catherine en essuyant ses yeux, autrefois j'étais une jeune fille pure, et, quoique abandonnée par ma mère, je pouvais espérer trouver dans la vie quelque bonheur. Mes compagnes m'aimaient; on me citait comme un modèle de bonne conduite. A l'église, en me prosternant devant Dieu, je n'avais à m'accuser que d'une tristesse légitime, et l'avenir m'apparaissait comme un repos où la considération devait adoucir mes peines. Maintenant, pour avoir écouté les paroles dorées d'un fourbe, me voilà plus avilie que les courtisanes, car je suis tombée de plus haut. Pauvres créatures que le monde soufflète de ses mépris, quelle que soit la cause qui vous ai jeté la face dans la boue, dites-moi comment on désapprend à rougir, comment on se fait un visage souriant pendant que la conscience saigne, comment on peut enfin soutenir les regards de son enfant. Désormais, avec vous, on me montrera au doigt par la ville!...

— Eh! non, sotte! interrompit le comte en s'al-

longeant pour fourrer son bras sous un meuble. Tu vivras absolument comme par le passé. Tu retourneras au château. Toutes les semaines j'irai te voir...

— Me voir ! s'écria Catherine en bondissant sur ses pieds. Mais tu ne comprends donc pas que maintenant je te déteste ! Menteur, misérable menteur, homme à deux visages, plus hideux à mes yeux qu'un vampire, entends-moi bien. Si Dieu daigne exaucer ma prière, puisse-t-il t'accabler de tous les maux que tu m'as fait connaître ! Que ton honneur soit perdu, ta considération morte, ton repos à jamais détruit ! Que tes enfants, au lieu d'être la consolation de ta vieillesse, deviennent son tourment le plus cruel ! Alors, quand ta fortune sera dissipée, ta santé ruinée, que les rides flétriront ton visage, rappelle-toi l'orpheline que tu as fait tomber dans tes piéges, et apprends enfin, par expérience, ce qu'il en coûte de tout perdre en un jour. Folle que je suis de pleurer encore ! Je t'aimais cependant ! Tu ne me reverras jamais !

— Ah çà, mille tonnerres ! hurla le comte en s'asseyant sur ses talons, auriez-vous fait quelque héritage depuis hier ? Votre mère s'est-elle enfin montrée sur l'horizon comme une comète ? On ne subsiste pas de l'air du temps en Belgique.

Catherine releva la tête :

— Je mendierai, s'il le faut, en tenant mon enfant par la main.

— Oh ! ma petite amie, dit le comte en s'approchant de Catherine et s'arrêtant devant elle, les mains dans les poches, si vous le prenez sur ce ton, je vous préviens que vous ne viendrez pas à bout de votre serviteur. Je suis très-bon, moi, et très-généreux ; mais il ne faut pas qu'on m'échauffe les oreilles. Je vous ai trompée, cela est vrai, en vous promettant de vous épouser, et cela serait à recommencer, je l'avoue, je vous tromperais encore. Votre beauté était mon excuse, et d'ailleurs vous ne perdiez pas grand'chose à quitter, pour me suivre, le couvent où l'on vous élevait par charité. Maintenant, malgré vos méchancetés, je veux bien vous confesser que je vous aime toujours. J'aurai, comme autrefois, bien soin de vous. Nous vivrons ensemble absolument comme si nous étions mariés et je continuerai à vous donner de beaux bijoux et de belles toilettes. Mais, si vous parlez encore de rompre avec moi, j'en fais mon grand serment sur la grande bête de l'Apocalypse, je vous prends au mot, et je vous laisse croupir dans la misère, vous et votre enfant !

— L'argent ! toujours l'argent ! murmurait Catherine en tordant ses mains. Avec l'argent, il croit tout effacer, et il pense tout dompter, grâce à l'argent !

Et la face pâle, dans les plis de son voile noir, avec

ses lèvres frémissantes, ses yeux brûlants, et ses blonds cheveux qui traînaient sur ses joues, elle restait là à le regarder d'un air de défi, malheureuse de chercher en vain le moyen de lui faire du mal.

— Dieu ! que tu m'amuses quand tu es furieuse ! fit soudain le comte en s'approchant pour lui caresser le menton. Mais elle le repoussa violemment, et alors, il se mit à rire et à la railler, l'appelant mauvaise tête, petit démon, la froissant dans sa haine par sa familiarité et son insolite bonne humeur. Puis il l'engagea à rentrer chez elle et à se mettre au lit pour se calmer, lui disant qu'il irait la voir dans quelques jours, quand elle serait devenue raisonnable. Puis, continuant à la maîtriser, il ouvrit la porte, sonna et ordonna à son valet de chambre d'aller chercher une voiture, et, quand la voiture fut rangée devant le perron, prenant par la main la jeune fille indignée, il l'accompagna, toujours en riant et en pasquinant, la soutint malgré elle, sous les deux coudes, pour lui faire gravir le marchepied, et enfin, au moment où le cocher fouettait ses chevaux :

— Adieu, chère madame, lui dit-il devant ses domestiques, à bientôt !

Et il lui envoya sur le bout des doigts un long baiser.

XV

Le même soir, écrasée par tant d'émotions, Catherine s'était endormie auprès du feu. Une lampe coiffée de son abat-jour éclairait sa chambre, posée sur une table ronde où quelques pièces de la layette qu'elle faisait elle-même pour son enfant, débordaient d'une corbeille. Tenant un petit bonnet dans ses mains, avec des ciseaux, elle appuyait sa tête brûlante sur le dossier de son fauteuil, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et le comte de Goyck, entrant sans être annoncé, l'éveilla en sursaut par un grand éclat de rire.

— C'est moi, dit-il en posant son chapeau sur une table, mon Dieu, oui, c'est moi, en personne.

Puis il s'assit en face d'elle, et se renversant en arrière, les jambes croisées, il se mit à la regarder d'un air tranquille.

Catherine était stupéfaite. Jamais elle ne se serait attendue à rencontrer autant d'aplomb dans le vice, et elle se demandait à quelle extrémité cet homme voulait donc la pousser, puisqu'il venait de lui-même la braver en face. Pour lui, légèrement souriant, comme si rien de grave n'était survenu entre lui et sa maîtresse, il

semblait enchanté d'être sorti de sa fausse position, et sans doute il se disait : « Maintenant enfin, je n'aurai plus besoin de mentir. »

Cependant, prenant les pincettes, il se mit à tisonner le feu, sonna, demanda du bois à Virginie, puis, tisonnant toujours :

— Ah ! tu voulais être comtesse ! dit-il à Catherine. Ça n'est pas bête, pour une orpheline de couvent.

Catherine ne répondait rien, et, tourmentant ses ciseaux dans ses mains, le regardait toujours avec stupeur.

— Folle que tu es ! reprit-il. Tu t'imagines, comme toutes les petites filles, que le mariage est une grande boîte bien rembourrée de satin, au fond de laquelle est brodé en perles fines l'image de ce merle blanc qu'on appelle le bonheur. Tu ne te trompes que du tout au tout. Parce que les femmes mariées prennent le droit de se donner des airs de pimbêches, leur existence n'en est pas moins insipide. Songe donc à ce que c'est que de tenir les comptes d'un ménage, de surveiller les domestiques, de régler la dépense, de recevoir des êtres ennuyeux dans un grand salon bien froid et de leur rendre des visites. Sans compter les enfants à élever, dont on doit diriger l'éducation, qu'il faut soigner quand ils sont malades, et ils le sont toujours ! je le sais par expérience. Et lorsque le mari est un

volage, comme moi, lorsqu'il a horreur de son intérieur, qu'il n'aime que le fruit défendu, l'imprévu, l'indépendance, comme moi encore, que devient la malheureuse femme? Elle n'a plus que l'église pour distraction et une vieillesse pleine de regrets pour perspective. Va, tu ne connais pas ton bonheur. Tu es adorée par un homme riche, très-bon enfant et qui ne tient pas à l'argent. Tu es jeune, tu es belle, tu es libre. Tu peux, si tu le veux et quand tu le veux, m'envoyer paître aux cinq cent mille diables, et te consoler avec de jeunes idiots comme Busterback. Tu as le droit de voyager, d'aller, de venir et de faire les farces les plus salées, sans que personne t'en demande compte. Tu peux encore porter des toilettes excentriques, donner des fêtes transcendentales, te mettre du rouge sur les joues, avec des mouches. Que sais-je! montrer ta jambe quand tu passes les ruisseaux, te faire suivre dans la rue par une meute de king's-Charles. N'est-ce rien, tout cela? Et, si tu es seulement un peu raisonnable, si tu mets de côté, à trente ans, tu n'as plus besoin de personne, et alors, comme tu es toujours belle, ta maison devient le rendez-vous de la meilleure compagnie. Les étrangers de distinction se font mener chez toi, heureux de mettre à tes pieds leurs hommages. Ah! être fille! et une belle fille! et blonde! et avoir dix-huit ans! et rester libre! Mais c'est le rêve de

tous les êtres intelligents ! Et tu es tout cela ! et tu te plains !

Catherine n'entendait pas un seul mot de l'étrange tirade que lui débitait le comte de Goyck. Affaissée sur elle-même et les yeux fixes, elle demeurait immobile, absorbée par une pensée qui lui perçait le cerveau comme une vrille. Enfin, quand il ne parla plus, elle desserra les dents :

— Voleur de nom ! lui dit-elle.

— C'est drôle ! répondit le comte. Tu m'appelles toujours voleur, et cependant je t'aime bien.

— Va-t'en d'ici ! reprit-elle, ou demain j'irai tout dire à ta femme.

— Ah ! ma femme ! ma femme ! pour l'amour de Dieu, laisse-la tranquille ! M'assassineras-tu tous les jours avec ce mot-là !

— Mon enfant est un bâtard, va-t'en ! répéta Catherine.

Et elle lui montra la porte.

— J'aime mieux t'embrasser, vrai ! fit le comte.

— Va-t'en ! dit encore Catherine, et elle se leva.

Mais le comte ouvrit les bras pour la prendre. Alors elle fit en arrière un bond rapide, repoussa la table, et sautant sur ses ciseaux, elle le menaça de l'en frapper, s'il la touchait.

— C'est à mourir de rire! disait-il, et, toujours en badinant, il cherchait à la saisir.

Tout à coup Catherine exaspérée fondit sur lui.

— Va-t'en! mais va-t'en donc, bandit! lui criait-elle.

Elle ne se connaissait plus. Elle lui meurtrissait le visage avec ses deux poings. Enfin, elle parvint à le pousser contre la porte, et là, comme les lèvres de son amant effleuraient sa joue, elle lui perça le bras avec ses ciseaux, par deux fois.

Virginie était accourue au bruit. Elle fit sortir le comte de la chambre, et Catherine poussa le verrou.

— Je reviendrai demain! lui cria le comte, qui riait toujours, malgré sa blessure.

— Alors je te tuerai certainement demain! répondit Catherine.

XVI

Il revint, en effet, le lendemain, portant son bras en écharpe, toujours souriant; mais il trouva Catherine bien changée. Une nuit sans sommeil, passée debout, à méditer douloureusement sur le sombre avenir qu'elle entrevoyait, avait abattu sa colère, et, si un reste de cou-

rage ne l'eût soutenue, elle se serait abandonnée elle-même, demandant pitié à celui dont la vue lui faisait horreur.

Le comte fut effrayé, tant les traces de sa douleur étaient énergiquement imprimées sur son visage.

— Qu'as-tu? lui dit-il. Qu'as-tu fait?

Il pensait qu'elle s'était empoisonnée.

— Je n'ai rien de plus qu'hier, répondit-elle.

— Mais tu as l'air d'une morte.

— Je le suis, en effet... pour vous.

Et, comme il voulait l'interrompre :

— Écoutez, reprit-elle en se soulevant sur son fauteuil, ma résolution est prise. Vous ne me reverrez jamais. Dès demain, je quitterai Bruxelles. Vous m'avez fait tout le mal qu'on pouvait me faire. Vous m'avez pris mon repos, mon honneur. A cause de vous, ma vie sera, jusqu'à la fin, empoisonnée. Forcée de vous haïr, après vous avoir sacrifié l'estime des autres et surtout la mienne, après vous avoir... aimé. — Ici ses larmes coulèrent, mais elle continua. — Je vais, toute jeune encore, et seule, expier dans la retraite la faute irréparable d'avoir cru en vous. Pour vous autres, en effet, je le vois maintenant, l'amour n'est qu'un passe-temps, et pour nous, il est tout, ou du moins, il emporte tout avec lui, de sorte que, sans lui, nous sommes comme des corps sans âme. Mais je m'efforcerai de

l'oublier. La seule chose que je vous demande, c'est de ne pas abandonner votre enfant. Il ne doit pas souffrir de mon imprudence.

— Jamais ! s'écria le comte, plus ému qu'il n'aurait voulu le laisser voir. Je ne veux pas que tu me quittes. Tu n'as pas de motifs sérieux pour me quitter. Tu sais maintenant que je suis marié; cela ne me change ni en diable ni en singe. D'ailleurs, ma femme a cinquante ans, et elle est dévote ! Que deviendrais-tu, sans moi ? Moi, d'abord, je t'aime toujours, et je ne peux me passer de toi. Où est-ce que je trouverais une maîtresse aussi gentille? Tiens, vas habiter mon château. Dès demain j'irai t'y rejoindre.

— Non, dit Catherine. C'est plus fort que moi : je ne peux plus vous revoir.

— Alors, fit le comte, deviens ce que tu pourras. Je ne me soucie plus de toi ni de ton mioche.

— Prenez garde ! répondit Catherine, dont la colère se rallumait. Si vous m'y forcez, je vous obligerai à vous conduire avec honneur.

— Allons donc ! On ne m'oblige à rien du tout, moi. Tu ignores, ma chère amie, qu'en Belgique la recherche de la paternité est interdite.

— Et que me fait, à moi, la recherche de la paternité ! Nierez-vous que vous m'avez enlevée de mon couvent ? que vous avez juré de m'épouser devant ma

grand'mère? Et quand je vous ferai venir devant un tribunal, que direz-vous si on vous interroge au sujet de notre enfant?

— Tiens! s'écria le comte exaspéré, laisse-moi tranquille! Tu m'agaces avec ton tribunal. Est-ce que cela existe pour nous, le tribunal? Le tribunal! reprit-il en levant les épaules avec mépris, quelle bêtise! Voyons, finissons-en tous les deux. Tu m'en as assez dit depuis hier. Tu t'es assez vengée. Tu m'as insulté, bafoué, humilié; sans compter tes coups de ciseaux qui me brûlent encore. Maintenant je ne veux plus de tout cela. C'est oui ou non. Tu vas retourner au château avec moi, ou bien...

— Ou bien? fit Catherine menaçante.

— Est-ce que tu t'imagines, reprit le comte sur un ton plus haut, que tu me feras la loi? Mais a-t-on jamais vu cette péronnelle! Obéis sur-le-champ, ou, par les cornes du démon! je saurai bien te soumettre!

— Eh bien! essayez-le! dit Catherine.

Le comte enfonça son chapeau jusque sur ses yeux.

— Oui! reprit-il, un jour, et avant peu de temps, tu m'écriras pour me supplier de te pardonner tes extravagances.

Et il se dirigea vers la porte, puis il revint :

— Tu te traîneras à mes genoux, et je t'y laisserai.

— Oh ! les femmes ! les femmes ! dit-il encore, on les croit bonnes, lorsqu'elles sont belles ! mais elles n'ont pas plus de cœur que les pavés ! Ingrate ! ajouta-t-il en lui montrant le poing, toi pour qui j'ai fait des folies ! Adieu. Je ne suis plus rien pour toi maintenant.

TROISIÈME PARTIE

I

Catherine éprouva de grandes perplexités en se voyant abandonnée à elle-même. Elle eut l'idée de renvoyer Virginie, dont elle se méfiait, et de faire venir sa grand'mère auprès d'elle ; puis elle voulut aller à Bruges ; enfin elle songea à demander protection et conseil à la mère de Juliette, qui ne pouvait l'avoir oubliée. Mais l'adroite Picarde lui fit de si belles protestations de dévouement, elle répandit tant de larmes, elle chargea si bien le comte et affirma si effrontément qu'elle et tous les domestiques du château ignoraient son mariage, enfin elle prodigua tant de consolations à Catherine, qu'elle regagna sa confiance.

Prenant son air le plus cauteleux et choisissant dans son vocabulaire d'entremetteuse les paroles les plus caressantes, elle lui conseilla de ne pas déranger sa

grand'-mère qui était très-vieille et ne pouvait quitter ses habitudes sans danger. Elle l'engagea même à ne rien lui confier momentanément de la triste découverte qu'elle avait faite, parce que la pauvre bonne femme en éprouverait un trop grand chagrin. Elle la dissuada d'aller à Bruges, à cause de sa grossesse qui ferait jaser les petites gens de la ville, et surtout elle lui fit comprendre qu'il serait inutile de donner le moindre signe de vie à la mère de Juliette, qui la mépriserait peut-être.

— Votre maison est louée pour une année, lui dit-elle, et le bail est payé d'avance. Ne la quittez pas, si vous m'en croyez. M. le comte est sensible. Quand il apprendra votre délivrance, il viendra certainement vous voir, et vous obtiendrez de lui ce qu'il vous a refusé dans un premier moment de colère.

— Mais que deviendrai-je d'ici là? dit Catherine.

— Laissez-moi faire, Mademoiselle, répondit la femme de chambre. Je ne suis pas en peine de vous. Vous avez d'ailleurs vos bijoux...

— Non, fit Catherine, je les ai laissés au château, mais ils seraient ici que je les renverrais au comte.

— Bon! dit Virginie contrariée, voilà bien les idées des jeunes femmes! Enfin nous nous en passerons, puisque vous ne les avez plus. Je possède quelques économies; permettez-moi de les employer aux dépenses de votre ménage. Vous me les rendrez plus tard, car vous

serez riche un jour, c'est moi qui vous le prédis.

Catherine se sentait tellement isolée, que cette offre de service faite simplement par une domestique lui tira des larmes. Elle crut avoir une amie auprès d'elle, — elle était si simple encore ! — et, en rougissant de reconnaissance, elle se soumit à toutes les volontés de Virginie.

II

Cependant Catherine avait trop présumé de ses forces en admettant qu'elle pourrait attendre patiemment l'époque de ses couches. Pendant les longues journées qu'elle passait à réfléchir ; pendant les nuits, plus longues, où elle s'agitait dans son lit, le souvenir de la trahison de son amant lui causait des accès de désespoir que toutes les remontrances de Virginie ne parvenaient point à apaiser. La haine était entrée dans cette âme droite le jour même où l'amour en était sorti. Et ce n'était pas seulement la cruauté d'une première désillusion qui l'avait fait naître chez Catherine. Elle ressentait en même temps le remords d'avoir aimé un homme indigne, la colère de s'être vue obligée d'endurer ses mépris, la honte de son propre déshonneur,

et surtout la douleur de ne pouvoir songer sans frémir à la destinée de son enfant. Peut-être, si le comte repentant, au lieu de l'exaspérer par ses sarcasmes, s'était soumis à la réparation légitime qu'elle lui demandait, eût-elle fini par pardonner ! Mais elle avait rencontré en lui un homme irascible qui voulait la garder parce qu'elle était belle, se souciant fort peu de ce qu'elle pourrait devenir quand son caprice serait passé. Ne lui avait-il pas indiqué lui-même, avec une atroce prévoyance, comment, à l'occasion, elle devrait s'y prendre pour le remplacer ? Et que de mensonges pour tromper Catherine, depuis le premier jour où il lui jura de l'épouser !

Une profonde tristesse l'accablait. Soit que, posant ses coudes sur les deux bras de son fauteuil, elle s'affaissât sur elle-même ; soit qu'elle se promenât dans sa maison, de chambre en chambre, machinalement et pour occuper son corps pendant que se figeaient ses idées ; elle ne se plaignait pas, même quand, tout son sang refluant au cœur, elle sentait l'évanouissement lui glacer les membres. L'esprit tendu sur un fait, elle restait silencieuse des heures entières et les yeux fixes, comme un fou qui assiste aux évolutions étranges de sa pensée ; et, avec Virginie, elle était d'une douceur d'enfant, réagissant, quand elle lui parlait, contre sa haine qui lui suggérait mille projets de représailles.

Travaillée par la mobilité de son caractère, souvent elle voulait aller trouver la comtesse de Goyck pour se venger des humiliations que son mari lui avait fait subir. Mais elle réfléchissait que cette femme n'était pour rien dans son malheur, et qu'en lui révélant la conduite du comte, elle ferait du mal à elle et non à lui. Elle abandonnait alors ce dessein et songeait à demander la réparation qui lui était due au père du comte, vieux gentilhomme dont Virginie lui avait révélé l'existence, un jour où elle s'évertuait à la consoler. Mais, sans qu'elle s'en doutât, Catherine n'était déjà plus maîtresse de ses actions. La Picarde était toujours là pour les contrarier, sous un prétexte ou sous un autre.

Pendant un mois, Catherine vécut donc renfermée chez elle. Busterback cependant s'était présenté plusieurs fois à sa porte, le soir en cachette. Elle refusa toujours de le recevoir. Virginie se chargeait d'éconduire cet amoureux craintif qui voulait décidément remplacer le comte de Goyck. La perfide ne l'éconduisait qu'à demi, jouant double jeu, l'encourageant tout bas, et cachant les pièces de vingt francs qu'il lui donnait auprès de celles qu'elle recevait du comte, en secret, pour payer les dépenses de Catherine.

Elle en recevait encore, à l'insu de sa maîtresse, d'une autre personne. Un jour où elle se rendait au marché, elle fut accostée dans la rue par une femme qui

cachait son visage sous un voile. Après l'avoir écoutée, elle revint sur ses pas et l'introduisit sur la pointe des pieds dans le vestibule de la maison. Catherine dormait encore. Elles restèrent là, toutes deux, à parler bas, pendant une heure. Enfin l'inconnue partit, et, depuis, elle revint souvent, le matin, s'entretenir avec la femme de chambre, qu'elle payait généreusement, sans doute, car la Picarde la traitait avec la déférence la plus humble.

Deux ou trois fois, Catherine pâle et souffrante, s'en alla, au bras de Virginie, errer à la brune sur le boulevard et sous les vieux tilleuls de l'*Allée-Verte*. Mais la vue des gens heureux lui serrait le cœur. Elle ne sortit donc plus que pour se rendre à l'église, la solitude, peu à peu, la poussant vers la religion. Bientôt elle passa, chaque jour, une heure au moins en prière devant l'autel. Là, concentrée dans le souvenir, elle pleurait de se sentir tombée si bas dans sa propre estime. Elle ne se doutait pas que l'événement le plus grave de sa vie devait naître de sa piété, et que le mystère de sa destinée allait enfin s'éclaircir pour elle, en lui apportant de nouvelles tortures.

III

Un matin où elle était assise contre un pilier, en face de la chaire, à Sainte-Gudule, elle vit peu à peu la vieille église gothique se remplir de monde, et bientôt la foule devint si compacte autour d'elle, qu'elle ne pouvait plus faire un mouvement. Le temps, ce jour-là, était sombre, et, par les hauts vitraux à figures du maître-autel, passaient tristement les lueurs blafardes d'un ciel d'hiver chargé de brouillards. A chaque instant battaient les portes, et l'on entendait le traînement des pas sur les dalles, puis un grand remuement de chaises, et le bourdonnement confus de tant de paroles échangées à voix basse, avec de sourdes disputes et des gémissements étouffés. Enfin, depuis la balustrade du chœur jusqu'au seuil de l'église, l'immense vaisseau se remplit d'hommes et de femmes qui refluaient vers les murs, et l'on voyait, plaqués sur eux, comme des flots qui rampent le long des falaises, des groupes exhaussés sur des bancs de bois, dominant la foule et regardant. C'était surtout au fond, vers la grande porte ouverte, où soufflait un vent âpre, que ces groupes s'entassaient, et, dans leurs oscillations menaçantes, ils semblaient prêts

à s'écrouler au milieu de l'église, sur les têtes qui se pressaient au-dessous d'eux.

Une cloche tinta lentement, à plusieurs reprises, puis on ferma toutes les portes, et chacun, tant bien que mal, chercha à se caser. Le jour, alors, s'assombrit encore, et parmi les grands effets d'ombre et de lumière, le temple de la patronne de Bruxelles, avec ses voûtes hardies, son jubé gothique et ses statues colossales des douze apôtres dressées contre les piliers, apparut comme une gigantesque catacombe vaguement éclairée par de fauves lueurs. Au loin, dans le grand chœur du XIII^e^ siècle, saillissaient les tombeaux de Jean II, duc de Brabant, et de l'archiduc Ernest d'Autriche, dont l'effigie en costume de guerre semble rêver, appuyé sur le coude. Puis, dans la nef, la chaire en bois sculpté, exhaussée sur le groupe d'Adam et Ève chassés du paradis par un ange, s'élevait comme un petit monument agreste, avec ses haies de branchages contournées tout autour de l'escalier. Enfin, çà et là, pendaient des lampes d'or où luisaient, comme des flèches de feu, de petites flammes rouges.

Catherine, qui n'avait jamais vu un tel rassemblement de monde, se demandait à quelle solennité elle allait assister. C'était un sermon que devait prononcer un dominicain, et il se débitait autour d'elle de merveilleuses choses sur le compte du prédicateur. Quelques hommes

qui l'entouraient, parlant à demi voix, se racontaient l'histoire de ce moine extraordinaire, et les femmes penchaient la tête pour les écouter. « Je l'ai connu dans sa jeunesse, disait un vieillard, » et alors il était bien loin d'annoncer les heureuses dispositions qu'il avait reçues du ciel pour l'apostolat. Il vivait dans le désordre. Beau, doué de sensibilité, il dépensait son ardeur avec de folles créatures, et ses égarements lui valurent un détestable renom près des impies dont il était toujours accompagné. Un jour, à la suite de je ne sais quel horrible événement qui manqua lui coûter la vie, ses scandales se dressèrent devant ses yeux et il résolut de les expier. Il quitta la Flandre, son pays, traversa la France et la Sardaigne, et après une année de noviciat, il prit la robe au couvent des dominicains de Rome ; puis, toujours absolu et ne pouvant se contenter d'avoir fait vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, il s'embarqua pour le Tonkin central, dont la mission est dirigée par les Frères-Prêcheurs de son ordre. Il faut croire que son séjour au couvent laissa dans son souvenir une vive trace d'austérité, car nul, après avoir subi le joug des passions humaines, ne parla d'elles avec plus de mépris. Il tire, semble-t-il, toutes ses comparaisons de lui-même, et les leçons qu'il fait aux fidèles, il en cherche les motifs dans son passé. Quoi qu'on puisse alléguer contre lui, car tout le monde ne l'aime pas, ce n'est point un

prédicateur vulgaire. Il a jugé, dès le début, que la société doit être sauvée par l'exemple, et il soutient qu'aujourd'hui nul n'a le droit de blâmer les autres, s'il ne s'élève d'abord au-dessus des autres par ses vertus. Aussi, conséquent avec ses principes, ne fut-il pas quatre mois au Tonkin, qu'on se vit obligé de modérer l'audace de son zèle. Il défiait en face les persécuteurs. Bientôt, comme son patron saint Dominique, on le nomma l'*athlète de Dieu*.

« Enfin il obtint ce qu'il voulait. Enfermé pendant quinze jours dans une cage de fer, il en sortit pour avoir les seins déchirés avec des tenailles ardentes. On ne sait à quelle cause il dut son salut. Depuis un an, il a parcouru l'Italie, la France, l'Allemagne, prêchant partout la parole divine, emplissant la chrétienté du bruit de sa hardiesse, qui n'est pas toujours approuvée. En se faisant dominicain, il s'est nettement séparé des jésuites; aussi n'admet-il pas de concessions dans la doctrine, ni de demi-mesures pour combattre l'impiété. La forme de ses sermons est toute nouvelle. Il ne discute guère, il peint. C'est une chose étrange, après tout, que d'avoir introduit le pittoresque des images dans le discours religieux! Son ordre est très-fier de lui. Que vous dirai-je encore? Ceux qui l'aiment le comparent volontiers aux dominicains Savonarole, Las Casas et Albert le Grand; ceux qui le craignent l'appellent

tous bas Torquemada. Le fait est qu'à travers des accents d'une mansuétude infinie, il y a souvent quelque chose de terrible dans sa parole. On y sent flamboyer l'inquisition. »

Le vieillard parlait encore lorsqu'un vif mouvement de curiosité se manifesta dans la foule et l'interrompit. Toutes les têtes se levèrent. A la porte de la sacristie, un homme jeune encore, vêtu d'une robe de laine blanche, d'un scapulaire et d'une chape noire à capuce, se tenait debout. Sa stature était médiocre et son visage très-pâle, avec de grandes lignes d'une fermeté de pierre. Du fond de ses yeux cernés jaillissait une lumière étincelante, et l'étroite couronne de cheveux roux qui enserrait sa tête rase lui donnait l'air d'un apôtre dont le nimbe aurait été un peu abaissé.

Il s'avança lentement à travers les groupes, et se dirigea vers la chaire en tenant ses yeux fixés devant lui. Pendant qu'il gravissait l'escalier, un immense remuement de chaises s'éleva dans l'église. Enfin, quand il eut prononcé à genoux une courte prière, il se leva, laissa tomber son manteau noir, fit le signe de la croix, promena dans la nef immense un long regard sur les têtes pressées sous ses pieds, et, se tenant tout droit, les mains unies sous les manches de sa robe, l'œil perdu dans une concentration de pensée extraordinaire, au

milieu d'un profond silence, avec une grande voix noble et sonore, il parla ainsi :

> « *Malheur à vous, scribes et pharisiens* » *hypocrites, qui purifiez le dehors de la* » *coupe et du vase, pendant qu'au dedans* » *vous êtes pleins de rapines et de souil-* » *lures...* »
>
> (*Évangile selon saint Mathieu.*)

« — Dieu connaît nos pensées, mes frères. Rien de » ce que nous faisons n'est caché pour Dieu.

» Depuis quelques années, nous nous vantons volon- » tiers des tendances religieuses de notre siècle, et nous » parlons bien haut d'un retour sincère vers les prin- » cipes éternels du catholicisme.

» Ce retour, affirme-t-on, se manifeste dans le réta- » blissement des congrégations monastiques, dans la » restauration des églises, dans le respect du culte, » dans la publication de nombreux écrits inspirés par » l'amour de la Foi, dans les œuvres de la charité » enfin, qui jamais n'ont été plus généreuses.

» Si ces indices, pour qui sait pénétrer le sens pro- » fond des actions humaines, étaient aussi rassurants » qu'on le dit, nous, indigne serviteur du Christ, nous » ne serions point revenu des terres éloignées où nous » catéchisions les idolâtre . Le devoir des prédicateurs,

» comme celui des chefs d'armée, est de se porter en » tous lieux où le danger est terrible. Notre présence au » milieu de vous dit assez que nous ne croyons pas au » progrès religieux.

» Oui, les ministres du Très-Haut obtiennent aujourd'hui le respect qui leur est dû, mais ce respect est » tout dans la forme. Oui, on restaure les églises, » mais bien plus comme des monuments de l'art que » comme des édifices sacrés. Oui, reviennent enfin » habiter nos villes ces moines pieux, gardiens de » l'orthodoxie; mais ce n'est pas l'effet d'une réparation accordée au droit après des persécutions sanguinaires; c'est grâce à l'esprit conciliateur de notre » gouvernement. Oui, on écrit beaucoup sur la religion, mais autant pour l'attaquer que pour la défendre; et la charité même qui profite aux pauvres est » faite ostensiblement; on en demande acte, on semble » craindre qu'elle ne rapporte point un intérêt de sécurité.

» Pénétrez avec nous dans l'intérieur des familles, » qu'y voyez-vous? A la faveur d'un christianisme complaisant, travesti par la doctrine abjecte des philosophes, les passions s'excitant avec une émulation détestable brisent leurs freins. La cupidité, l'égoïsme, » l'amour des jouissances matérielles, y sont impudemment offerts en exemple par des incrédules polis et de

» cyniques baladins. De Dieu, de l'âme et de ses desti-
» nées immortelles, ces gens-là ont peu de souci. Évi-
» demment, le but important de la vie pour eux, c'est
» de s'enrichir. Mais attendons-les à leur lit de mort.
» Jésus disait à ses disciples : *Il est difficile à un riche*
» *d'entrer dans le royaume des cieux.*

» Le monde excelle, mes frères, à trouver des formes
» de langage pour pallier toutes les fautes. L'avarice, il
» la nomme économie; l'adultère, faiblesse; la lâcheté,
» prudence; et de quels noms admirables ne décore-t-il
» pas l'envie? De même, il affecte de servir Dieu quand
» il ne sert que lui-même. Aussi rien n'est-il plus com-
» mun que de trouver des gens qui honorent la Provi-
» dence par leurs paroles, et rien n'est-il plus rare que
» d'en rencontrer qui lui rendent hommage par leurs
» actions. On croit à la Providence, peut-être, mais on
» se conduit comme si elle n'avait rien à examiner dans
» nos affaires. Dieu est au ciel pour nous regarder nous
» débattre, comme un géant paterne qui, dans ses mo-
» ments de loisirs, s'amuse à considérer une légion de
» fourmis. — Il ne lèvera pas le pied pour nous écraser,
» — disent entre eux les optimistes, — car il n'est pas
» méchant, et d'ailleurs, à quoi bon?

» Cet optimisme a conduit la société à exiler Dieu des
» lois, des arts, des sciences, des lettres, à le reléguer
» comme une sorte de fétiche inutile, dans l'ombre de

» sa propre maison. On se dit qu'elle est toujours là, » cette maison, qu'on est habitué à la voir, qu'il vaut » autant la garder, car que mettrait-on en sa place? Et » comme le retour vers Dieu n'est pas sincère, la dévo- » tion extérieure s'arrête à l'épiderme des âmes. Aussi » la foule des indifférents se rend-elle à l'église comme » ces enfants de bonne famille qui, à certaines époques » de l'année, vont en visite chez leur aïeul. Ils n'y vont » pas par affection, mais par respect humain, parce que » cela doit se faire et qu'ils sont d'ailleurs bien élevés. » Eh bien, je ne sais si je n'aimerais mieux l'hérésie que » ce christianisme de bienséance. On peut combattre la » haine qui lutte, mais que faire devant l'hypocrisie qui » se dérobe? L'hypocrisie, née du calcul et du maté- » rialisme, c'est là, mes frères, qu'est la plaie toute » vive de notre temps.

» Partout je la retrouve, s'étalant au grand soleil, » dans tous les rangs de la société, n'agissant absolu- » ment qu'en vue de l'estime publique, voulant jouir » sans qu'on le sache, et mal faire à l'occasion, sans » être prise sur le fait. Aussi, conséquente avec elle- » même, elle n'a jamais aimé la religion; mais elle » s'est servie d'elle; elle l'a mise à la mode, comme » une parure; elle en fait la parure de la conduite, » pour donner à la mauvaise conduite un laisser-pas- » ser. Ces femmes intelligentes, *folles de leur corps,*

» comme dit le prophète, elles font de leur boudoir
» une sorte de chapelle, en le décorant d'images de
» sainteté agréables et de prie-Dieu à deux fins. Cela
» fait bien pour qui vient là avec les yeux allumés et la
» luxure sur les lèvres, car alors la prêtresse de ce
» temple n'a plus l'air de s'offrir, mais de succomber. Ces
» hommes qui ont mille turpitudes à cacher, ils con-
» fessent Dieu publiquement, parce que c'est profitable,
» que Dieu, d'ailleurs, est un maître commode, à leur
» sens, et qu'à la faveur de son nom, on étouffe les
» scandales les plus honteux. Tel s'avoue chrétien par
» calcul, tel autre parce que c'est *comme il faut*. N'ai-je
» pas vu des juifs abjurer, pour se débarrasser du re-
» nom détestable attaché à leur condition? Ceux-là ont
» soin de placer le crucifix à l'endroit le plus apparent
» de leur chambre; ils ne regrettent rien, sinon que
» les catholiques ne portent pas une livrée. Mais comme,
» en se disant chrétiens, tous ces fourbes redoutent la
» sévérité chrétienne, on les entend discuter le dogme, et
» ils ont établi une distinction pernicieuse entre la religion
» et la superstition. L'un repousse la confession comme
» dangereuse, l'autre blâme la communion comme inu-
» tile, un autre encore ne veut pas du jeûne, parce que
» le jeûne est nuisible à son estomac. Il en est, parmi
» eux, qui s'attaquent à la sacristie, à défaut de l'Église,
» tonnent contre les quêtes qu'on fait pour l'entretien

» de nos temples, et disent dans les salons de leurs » hôtels, au milieu des objets du luxe le plus scan- » daleux, que Dieu n'a pas besoin d'être si bien logé. » Celui-ci ne veut pas des moines; ce sont tous des » mendiants. Celui-là n'enverra pas ses enfants aux col- » léges ecclésiastiques; on en ferait des cagots. Les » sœurs de charité trouvent grâce à ses yeux, parce » qu'elles sont utiles; mais quant à ces fainéants qui ne » savent que prier, qu'on ne lui en parle pas ! O vous, » émules des anachorètes du désert, dont j'ai longtemps » partagé le pain ; vous qui, sous les arceaux des cloîtres » italiens, à l'ombre du pâle olivier, au bord de la mer » joyeuse, passez vos jours dans la solitude et le silence, » les yeux tournés vers le Seigneur, à méditer sur les » profonds mystères de l'autre vie; vous qui êtes chastes » et purs; vous qui mortifiez votre chair, levez-vous » devant ces impies et dites-leur les supplices de votre » sainte fainéantise, alors que, sous les voiles gonflées » d'une barque de Tarente ou de Messine, les jeunes » femmes, le soir chantent aux étoiles, et que, comme » votre divin Maître, sur la dure croix de ce monde, » vous vous sentez crucifiés!.....

» Et quand je dis que le retour vers Dieu n'est pas » sincère, je m'appuie sur des preuves qui nous percent » les yeux. Comment concilier, en effet, la Foi et ce » sauvage appétit qui nous pousse vers tout ce qui

» brille? — *Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses,* » — dit l'Évangile. Mais nous nous soucions bien de » l'Évangile! Nous n'avons de pensées que pour ces » biens grossiers dont le corps se sustente, et, pendant » que le ciel resplendit sur nos têtes, comme des bœufs » à l'engrais, nous marchons les narines ouvertes, flai- » rant la terre et le front baissé.

» Le mal, le mal profond, est donc bien réel. Main- » tenant, d'où vient-il? Je m'en vais vous le dire, mes » frères, si vous ne craignez pas la vérité.

» Depuis bientôt cent ans que l'Europe est boule- » versée par des révoltes intestines, il s'est rencontré » des gens habiles qui, — franchement impies en d'au- » tres temps, — les uns par ambition, les autres sim- » plement pour se distinguer de la foule, ont entrepris » de relever la religion de ses ruines; mais comment » s'y sont-ils pris? Comme ils n'avaient pas une foi sin- » cère dans le cœur et qu'ils agissaient, d'ailleurs, en » vue d'un intérêt particulier, l'Esprit-Saint ne les souf- » flait pas à l'oreille, et alors ils n'ont pas représenté la » religion comme la seule chose nécessaire dans ce » monde, mais comme une institution très-poétique, » servant en même temps de frein aux peuples et d'oc- » cupation aux bonnes femmes; agréable par la pompe » de ses cérémonies, favorable aux beaux arts et supé- » rieure, comme doctrine, au Paganisme qui l'a pré-

» cédée. De Dieu, de ce grand Dieu *formidable et ef-*
» *frayant*, — comme le nomment les prophètes, — *de*
» *ce Dieu jaloux et vengeur, patient, grand dans sa*
» *force, qui parle au milieu des buissons ardents,*
» *change les fleuves en sables et dissout les rochers au*
» *feu de sa colère*, — ils ont fait je ne sais quel *Dieu*
» *des bonnes gens*, le rabaissant au niveau d'un profes-
» seur de morale, et la légion infinie des saints et des
» anges, ils l'ont passée sous silence avec les miracles,
» ou, du moins, ils ont glissé sur eux légèrement, trou-
» vant un danger, ces catholiques! à s'expliquer nette-
» ment sur les vérités fondamentales du catholicisme,
» faisant des concessions à l'esprit du siècle, comme si
» la religion, cette clef de voûte qui, toute seule, sou-
» tient l'édifice du monde, avait à s'appuyer sur l'esprit
» du siècle, ou sur quoi que ce soit!

» Se peut-il voir un abusement pareil? Aux pieds de
» ces misérables reconstructeurs étaient couchés dans
» les ronces les débris du monument le plus colossal,
» si colossal que, debout, il couvrait toute la terre de
» son ombre, et que, sous ses éboulements, les royaumes
» les plus vastes avaient disparu! Il s'agissait de le réé-
» difier pierre par pierre, dans sa forme primitive, avec
» ses annexes démesurées, poussant son faîte si haut
» que jamais ne le quittât la lumière, et que les clameurs
» d'en bas ne pussent y monter. Il fallait donc des

» mains de Titans pour remuer ces blocs superbes; » mais ces maçons n'avaient au bout des bras que des » mains de pygmées. Aussi, choisissant avec soin les » dalles les plus modestes dans les décombres, ils en » formèrent une base étroite, l'assirent sur le sable, et » le monument qu'ils élevèrent, malgré ses proportions » mesquines et son défaut d'altitude, oscille-t-il comme » un navire dans la tempête, à chaque rafale du vent.

» Voilà, » — s'écria le prédicateur en se dressant sous le dais de la chaire, — « voilà la cause de tout le » mal! de l'abaissement de la religion et de son impuis- » sance pour combattre le matérialisme du siècle. Il veut » concilier, ce siècle insensé, des choses inconciliables : » la Foi, pour se défendre contre l'invasion des doc- » trines révolutionnaires, et la tolérance du culte, pour » se livrer en paix à ses infâmes appétits. Il faut opter » cependant entre ces principes de rénovation et d'abais- » sement. Il faut devenir pauvre, travailler exclusive- » ment à son salut, ou bien il faut s'attendre à perdre » les secours de l'Église, car l'Église ne peut lutter sans » soldats fidèles, et ses ennemis sont nombreux. »

Ici le dominicain s'interrompit pour promener de longs regards dans l'étendue du sombre édifice. Puis, accentuant sa diction, pâle de hardiesse, il reprit avec un emportement de geste et de voix qui fit lever toutes les têtes :

« — Pourquoi m'arrêter maintenant? pourquoi choisir » des syllabes et des expressions quand il s'agit de » flétrir ces ennemis? Les plus à craindre ne sont pas » les seuls athées et les hérétiques. Ce sont aussi ces » âmes viles qui, tout en honorant Dieu des lèvres, se » conduisent comme si, là-haut, elles ne sentaient pas » de Dieu. A ces fourbes, je dis avec le fondateur de » mon ordre : *Là où la bénédiction ne peut rien, le* » *bâton peut quelque chose.* Et à vous, mes frères, je » dis : Informez-vous de ces hommes, faites-vous-les » montrer sur la place publique, et, quand vous les » connaîtrez, fussent-ils vos amis, fussent-ils vos pa- » rents, fussent-ils vos enfants même! puisque, dans ce » siècle de progrès, il n'y a plus de pénalité pour les » sacriléges, eh bien! réunissez-vous, armez-vous de » fouets comme Jésus dans le temple, et, acharnés » après eux, comme après tous ceux qui nient et qui » doutent, terribles, impitoyables, les confondant dans » une commune réprobation, arrachez-les de leurs » foyers, et, les poursuivant sans relâche, à travers les » rues, et jusqu'aux portes de nos villes, chassez-les! »

Aussitôt toute l'assistance se leva par un mouvement involontaire pendant que, l'œil flamboyant et le bras tendu, faisant le geste de frapper, le prédicateur criait :

« — Chassez-les! »

Un désordre inexprimable suivit ces paroles. Tandis que

le dominicain, la main tournée vers le seuil de l'église, avec ses vêtements blancs à grands plis, son air inspiré et ses prunelles ardentes, demeurait immobile et menaçant comme l'archange qui veille à la porte de l'Éden, chacun s'agitait à sa place, et un immense bourdonnement résonnait sous les voûtes sonores de Sainte-Gudule. Enfin, abaissant le bras, le moine se laissa tomber, comme épuisé, sur le banc de la chaire, et quelque temps, il resta là, la tête basse.

IV

Catherine était émue. Peu à peu, aux accents passionnés de cette parole incisive, son âme se détachait de ses préoccupations présentes pour s'élever jusqu'à la région où elle entrevoyait enfin l'image éternelle de la force et de la sincérité. Mais, en portant ses yeux sur la foule tumultueuse, elle reçut un choc soudain qui la fit tressaillir. A trente pas devant elle, au pied de la chaire, Busterback, la bouche ouverte, et les yeux écarquillés, regardait le prédicateur d'un air stupide, et le comte de Goyck, se démenant à sa place comme le diable dans l'eau bénite, manifestait impudemment la plus vive admiration. Catherine, à cette vue, ne put

retenir le mépris qui tordit ses lèvres. C'était la première fois qu'elle rencontrait son amant depuis le jour de leur séparation, et il lui semblait alors que jamais elle n'avait aimé cet homme indigne. Le comte l'aperçut, et il fit un mouvement vers Busterback pour lui parler à l'oreille. Mais, en ce moment, le silence se rétablit dans toute l'église; le dominicain s'était levé.

« — *Qui n'est point avec moi est contre moi,* — di-
» sait Notre-Seigneur aux pharisiens en sortant de la
» synagogue. — J'ai parlé de ceux qui sont contre lui;
» je parlerai maintenant de ceux qui sont avec lui.

« Regardez, » — reprit-il en abaissant la main vers un groupe de sœurs de charité pelotonnées au centre de la nef, — « regardez ces vierges austères dont l'ar-
» dente abnégation trouve grâce même aux yeux des
» impies. Le moins qu'on puisse faire pour leur rendre
» justice, c'est de les appeler par leur nom; et ce nom
» seul suffit pour que, soudain, tous les cœurs approu-
» vent, tous les esprits admirent, toutes les contradic-
» tions se taisent. Pendant que d'autres, opprobre de
» leur sexe! ont des regards avides pour toutes les con-
» voitises, celles-ci passent leur vie au chevet des ma-
» lades, supportant paisiblement la vue atroce de l'hu-
» maine nature aux prises avec la mort, son ennemie.
» Pour celui qui pleure, elles trouvent de bonnes pa-
» roles; pour celui qui blasphème, elles inventent d'ar-

» dentes prières, n'oubliant qu'elles-mêmes dans tout le » monde, véritablement animées de l'esprit de Jésus- » Christ; et elles voient passer ainsi devant elles leur » jeunesse avec sa fleur, leur âge mûr avec sa force, » leur vieillesse avec son profond abandon. Nul » époux ne les fortifie, elles, contre les troubles » de leur cœur en révolte; nul enfant ne les con- » sole, et quand on les couche à leur tour sur le » lit de misère où elles ont vu se débattre tant de dou- » leurs, elles rassemblent tout leur courage, elles cher- » chent avidement les mots consacrés dans leur mé- » moire défaillante, elles soulèvent leurs mains glacées » vers le ciel, car, après une telle vie, souvent bien » longue, dernier signe d'effacement! ces pieuses » femmes ne se croient pas certaines encore de gagner » le ciel!

» Regardez maintenant, » — reprit le prédicateur, en désignant un groupe de prêtres adossés à la grille du chœur, — « regardez ces jeunes lévites qui se pressent » au pied de l'autel comme des soldats autour du dra- » peau. Savez-vous ce qu'ils vont faire? Demain, ces » disciples de François-Xavier s'embarqueront pour la » Chine, pour le Tonkin, pour le Japon, pour les îles de » l'Océanie, repaires d'anthropophages. Le monde igno- » rera leurs noms, ils auront la solitude et la pauvreté » pour compagnes, et, hardis aventuriers, pionniers de

» la Foi, il ne sera point de rivage perdu dans les glaces
» du pôle ou les sables de l'équateur, qu'ils ne foulent.
» *Prudents comme les serpents, simples comme les co-*
» *lombes,* ici, ils consoleront le nègre, esclave d'un
» peuple libre; là, dans les profondeurs des forêts
» vierges, ils se mettront à la recherche du paria qui
» vit isolé. Dans les steppes de la Tartarie, ils campe-
» ront sous les tentes ouvertes des nomades; sur les
» bords du fleuve Jaune, ils apprendront la langue diffi-
» cile des mandarins; à Java, ils affronteront le tigre,
» et l'homme, pire que le tigre! Partout on les rencon-
» trera, convertissant les infidèles, jusqu'à ce que,
» l'heure venue, ils s'offrent volontairement au martyre,
» pendant que vous, chrétiens, vous songerez à aug-
» menter vos fortunes, assis en cercle au foyer de vos
» maisons. Et qu'on ne dise pas que j'invente, car je
» parle ici de ce que j'ai vu! Et il est bon que l'on
» m'entende! Oui, de tous ceux qui sont là, pleins de
» vie, nul peut-être ne reverra le sol natal. Les uns,
» enfermés dans des cages de fer, seront exposés
» aux regards d'une foule furieuse, la cangue sur les
» épaules et les mains liées sur le dos. D'autres seront
» frappés de coups de rotin, tenaillés avec des pinces
» ardentes; on leur coupera les doigts, on leur déchirera
» tout le corps par morceaux. D'autres, enfin, exas-
» pérant les bourreaux par leur douceur, seront con-

» damnés à mourir de faim dans la fange; ou bien on » les pendra par les cheveux, par les orteils, on les » clouera sur la croix. Celui-ci doit être étranglé, celui-là » étouffé sous les pieds des éléphants, scié en deux au » milieu du corps comme un tronc d'arbre... Imprudent » que je suis, dites-vous, de mettre sous les yeux de » ces enfants de telles images! Non, car ils sont chré- » tiens, et je vous le dis : en présentant leur tête au » glaive, j'en réponds! on les entendra prier encore, » car eux aussi ils ne croiront pas avoir assez fait, ils » ne seront pas certains de gagner le ciel!

» Et vous pensez, » — reprit alors le moine en tournant sa face irritée vers la foule, — « vous pensez, » vous, heureux du monde, vous, plongés jusqu'aux » lèvres dans une mer de débauches, vous, adorateurs » du veau d'or, vous qui calculez tout, même ce que » rapporte la fourberie des apparences, que vous aurez » vécu doucement, en médisant les uns des autres, en » faisant de lâches concessions à vos consciences, en » caressant vos chères passions comme des enfants à la » mamelle; et qu'il vous suffira de quelques patenôtres, » le dimanche, et d'une seconde de terreur à votre lit » de mort pour entrer dans le paradis? Je vous le dé- » fends!

» Saint Dominique, l'auguste fondateur de mon ordre, » porta toute sa vie sur la peau un cilice de crin. Il

» voyageait seul, à pied, un bâton à la main, déchaussé,
» sans souci des pierres coupantes. Les racines des
» champs servaient à sa nourriture, et quand il avait
» soif, il se jetait à genoux, pour s'abreuver à l'eau des
» fontaines. La moitié de ses nuits se passait en prières,
» et comme il entendait que sa prière fût une mortifi-
» cation, il se tenait dressé sur les orteils, les bras ten-
» dus, puis il se flagellait avec des nœuds. Quand il
» mourut, il était couché dans ses habits sur un sac de
» laine, et on lui trouva une chaîne de fer autour des
» reins. Eh bien ! pendant son agonie, cet homme s'ac-
» cusait encore! Mais c'est assez vanter les exemples
» des martyrs et des saints! A eux les concerts infinis
» des anges ! à eux le rayonnement de la gloire éter-
» nelle! à eux l'éternité de la béatitude ! A vous, mau-
» vais, qui êtes faux, complaisants, pourris de mensonges
» jusqu'aux entrailles, à vous l'éternité du châtiment! »

A ces mots, une émotion nouvelle souleva tous les auditeurs. Pendant que le dominicain exaltait la vertu des religieuses, on les avait vues s'incliner en rougissant, et, lorsqu'il avait tracé le tableau des supplices qui attendaient les missionnaires, les fronts de ces courageux néophytes s'étaient levés, et, de leurs yeux étincelants, ils semblaient à l'avance défier le martyre. Mais la menace qui termina sa péroraison fut accueillie, pour la seconde fois, par des murmures presque universels,

et cette foule d'hommes et de femmes, entassée entre les murs de l'église, s'agita comme un troupeau de bétail harcelé par un essaim de moucherons.

Cependant, tandis que le prédicateur opposait la sainteté véritable à l'impiété, le temps changeait au dehors, et le jour s'éclaircissait de plus en plus. Sous les galeries de la nef les ombres enveloppaient encore les fidèles, mais de longues bandes pâles se coulant à travers les roses du portail et du transept, traçaient une immense croix lumineuse au milieu de l'édifice, sur les fronts nus, amoncelés.

Catherine, qui depuis quelques instants détournait les yeux pour éviter les regards persistants du comte de Goyck, fut alors singulièrement frappée par le visage du prédicateur. De sa place, elle le voyait très-distinctement, et, comme il recevait en plein le jour franc d'un large vitrail, il lui sembla qu'il ne lui était point inconnu. Elle cherchait à étudier sa figure, et elle se penchait sur sa chaise, quand, de l'autre côté du pilier où elle s'appuyait, une femme aux cheveux blonds grisonnants, aux sourcils noirs, aux traits hautains, se penchant comme elle pour regarder le dominicain, lui causa une terreur soudaine. Cette femme, elle l'avait vue déjà dans son enfance ; elle en était sûre ; mais il lui fut impossible de se rappeler à quelle occasion. Elle se rejeta donc en arrière, et demeura immobile, interrogeant ses plus loin-

tains souvenirs, et n'accordant qu'une attention distraite au sermon.

V

« C'est un fait digne de remarque, » — disait alors le prédicateur comme pour répondre aux murmures qui l'avaient interrompu, — « et c'est un fait particulier à » ce siècle que son enthousiasme pour lui-même. Il se » sent l'âme gangrenée ; mais, comme ces lâches malades » qui redoutent la présence du médecin, il ne veut pas » absolument qu'on lui parle de ses vices. Ce siècle s'a- » dore... Tout est bien, se dit-il, si on ne me débite pas » aux oreilles la litanie de mes turpitudes. A quoi bon les » signaler ? Cela ne les supprimera pas. Et il ajoute, » d'un air faux : La publicité peut aider au mauvais » exemple.

» C'est commode ! C'est ingénieux ! Mais Dieu n'entend » point cela. Dans sa sagesse, il veut que les impies » soient constamment avertis de leurs crimes, car il a » préparé des châtiments pour chacun d'eux. Aussi » ceux qui croient en lui, et vivent mal, me semblent- » ils bien insensés ! Que l'athée vive mal, cela se conçoit » encore : le malheureux, abruti par la cécité, ne sent

» que le néant au delà de la tombe. Mais le chrétien! » Que dirons-nous de l'aveuglement du chrétien qui fait » précisément ce qu'il faut pour aller en enfer?

» Ici, mes frères, ne m'arrêtez pas, car si l'Église » n'est pas infaillible, il ne faut rien croire de ce qu'elle » enseigne; mais si elle est infaillible, il faut tout croire. » On a rejeté les supplices de l'enfer parmi les légendes » superstitieuses du Moyen Age; on a eu tort. Il est » temps de rendre justice à cette époque calomniée par » les historiens. Le Moyen Age valait mieux, à quelques » égards, que l'âge moderne. Il était orthodoxe, et, quoi » qu'on puisse dire de ses fantaisies lugubres, dernier » reste naïf des fables du paganisme, somme toute, il » avait plus de religion que de superstition. Il châtiait » l'hérésie, sévèrement peut-être, mais l'hérésie, aux » yeux de Dieu, étant le crime le plus grand, ne doit- » elle pas être punie de la peine la plus forte ? Lorsque » je vois ce que la tolérance moderne a fait de mal au » Christianisme, j'hésite, je me trouble, et, dans le fond » de ma conscience de chrétien, je me demande si nous » ne devons pas absoudre le Moyen Age du reproche de » cruauté? »

Et aussitôt, il se mit à tracer une peinture terrible de l'enfer.

« — Étangs de feu, » disait-il, — « gouffres embrâ- » sés, spectres lamentables, grincements de dents, c'est

» là ce qui attend les impies dans l'autre monde. »

Et, revenant immédiatement à ses auditeurs qui le regardaient avec inquiétude :

« — Oh! ne vous hâtez pas de sourire, hommes de » calcul! Dès ici-bas les supplices de l'enfer com- » mencent. Dieu punit vos endurcissements dans cette » vie. Tout se paye. Par un effet de l'intelligence di- » vine, à laquelle vous ne pouvez vous soustraire, ce » sont vos passions elles-mêmes qui vous châtient. »

Mais Catherine n'entendait rien de ce que disait le moine. Pendant qu'il retraçait, à grands traits, la figure du débauché flétri par ses vices, elle voyait, avec une terreur croissante, cette femme à l'air impérieux et menaçant qu'elle voulait fuir, promener maintenant ses yeux d'acier de son visage à celui du prédicateur, comme pour les comparer, et une expression de colère éclatait sur toute sa face. Éviter cette femme était impossible à Catherine; car des groupes compactes se serraient à ses côtés, et sa grossesse, d'ailleurs, ne lui permettait pas de s'exposer à la pression de la foule pour quitter l'église. Un moment, rougissant d'impatience, elle leva sur l'indiscrète des yeux indignés; mais le terrible regard qui croisa le sien lui fit soudain tourner la tête. Le supplice que Catherine éprouvait alors ne saurait se dire. En face d'elle, le prédicateur se dressait comme une énigme vivante, et elle s'irritait à chercher de loin

sur sa figure une figure qu'elle connaissait, sans pouvoir encore la nommer; au-dessous de la chaire, le comte de Goyck, debout, dominant ses voisins de sa grande taille, la regardait avec une insolente fixité; et tout près d'elle, enfin, elle sentait une créature qui voulait lui faire du mal, et elle interrogeait vainement ses souvenirs pour se rappeler quand elle lui en avait fait déjà. Une seule ressource restait à Catherine pour échapper à ces obsessions diverses; c'était de fermer les yeux et d'attendre patiemment la fin du sermon. Elle s'appuya donc de nouveau sur le dossier de sa chaise, croisa ses mains sur ses genoux, et, la tête inclinée, les paupières baissées, elle resta là, affaissée comme une personne qui dort.

Mais alors, elle ne put s'empêcher d'entendre la voix du dominicain qui tonnait au-dessus des têtes. Il avait passé en revue les châtiments qui frappent les impies pendant le cours de leur existence; maintenant, élargissant son sujet au moment de le clore, après avoir fait la leçon aux particuliers, voilà qu'il la faisait aux peuples. — « Il y a des peuples qui vivent mal, » — s'écriait-il, « — Dieu les châtie comme les individus! »

Et soudain, employant un artifice bien connu des orateurs, il abandonna les apostrophes qui, jusqu'ici, s'étaient pressées sur ses lèvres; plus soucieux de peindre alors que de discuter, il apaisa ses yeux et son

geste, changea le ton de son discours, et, parlant d'une voix cadencée, avec une attitude de prophète, il raconta cette légende merveilleuse, à travers le silence absolu qui, maintenant, planait partout autour de lui sous les voûtes de l'église.

VI

« — Jadis régnait sur un peuple puissant un souve-
» rain grand parmi les rois et toutes les nations de la
» terre. Tyr, Sidon, Jérusalem, villes fortes, il les con-
» quit, et il emmena la moitié de leurs habitants dans
» sa capitale, les mains liées, avec des anneaux de fer
» aux dents comme des bêtes de somme. Sa capitale
» avait dix-huit lieues de tour; des champs de blé l'em-
» plissaient; ses murs, montagnes factices, s'élevaient à
» deux cents pieds de hauteur ; cent portes d'airain les
» perçaient à de réguliers intervalles; et l'Euphrate, dé-
» tourné de son lit, les escaladait deux fois, retombant
» deux fois en cascades. Cependant des jardins en ter-
» rasses, forêt aérienne, balançaient leurs arbres géants
» au milieu de cette ville merveilleuse ; plus loin, dans
» un bocage, un temple avec des chambres de basalte
» où siégeaient des statues d'argent, élevait jusqu'à la

» base du ciel l'émail bleu de sa pyramide, et, tout en
» haut de ce temple, sous des portes d'or, il y avait une
» dernière chambre où les prêtres, la nuit, regardaient
» les étoiles.

» Le palais de ce souverain, bâti en briques, avec
» des lions accouplés aux portes, comptait douze cents
» pas de longueur. Des cours spacieuses, des écuries
» pour seize mille cavales, de hautes salles peuplées
» de colonnes de cèdre l'encombraient; et des soldats
» qui ne dormaient pas le gardaient comme un trésor.
» Les images des faux dieux, en formes de poissons
» debout, de griffons, d'hommes à tête d'oiseaux, de
» taureaux ailés à face humaine, s'y miraient dans le
» pavé noir du portique où jaillissait l'eau des fontaines.
» Pour plafond, ce portique avait le ciel, avec de grands
» tapis tendus sur des câbles de pourpre; et des chiens
» de l'Inde au mufle carré, les reins sanglés comme des
» coureurs, y dormaient, le flanc collé sur les dalles.
» Quand le roi prenait son repas dans le jardin, mille
» convives l'assistaient, avec les mille femmes de son
» harem. Alors, des trépieds de bronze éclairaient la
» fête, lançant en l'air la flamme verte du pétrole; des
» captives, portant des torches, se tenaient debout
» près du trône, et, pendant que des mimes dansaient,
» stimulés à coups de fouet, de longues files d'hommes,
» les pieds nus, jouaient de la harpe, du cor et de la

» flûte, soutenant le chant des vierges, avec les batte-
» ments de mains des enfants qui marquaient la me-
» sure.

» Le roi était grand, fort et bien musclé. Une tiare
» conique étoilée d'émeraudes chargeait sa tête, avec
» de longs fanons qui flottaient. Il avait les cheveux
» frisés, la barbe annelée, les bras tout nus, et portait
» à son cou un collier de sauterelles. Sa robe blanche,
» d'une étoffe épaisse, lamée d'or, pendait sans pli, et,
» quand il marchait par la ville, le poing posé majes-
» tueusement sur la poignée de son glaive, tout le peu-
» ple, sur son passage, se jetait à plat ventre.

» Or, cet homme, ce roi tenta Dieu. Comme il avait
» des millions de soldats, des flottes, de grands trou-
» peaux, beaucoup d'or, et que toute la terre tremblait
» devant sa face, il se crut Dieu lui-même. Ses débau-
» ches et celles de ses sujets dépassaient même celles
» de Tyr et de Carthage. Il fit de la prostitution un culte
» public. A la Vénus qu'il adorait, cent vierges étaient
» sacrifiées chaque jour.

» Enfin, l'orgueil de cet homme était devenu si grand,
» que se promenant sur la terrasse de son palais, suivi
» de ses sages, il dit, en regardant sa ville, avec un feint
» étonnement, comme s'il sortait d'un songe : — *N'est-*
» *ce pas là Babylone la Grande que j'ai bâtie pour en*
» *former le siége de mon empire, comme le signe de*

» *ma force et de l'éclat de ma gloire* ? Une voix du ciel » lui répondit : — *Roi Nabuchodonosor, ton empire* » *passera loin de toi.*

» Alors, ce roi qui avait tenté Dieu, frappé de folie, » voilà qu'il se mit à brouter l'herbe. Et, contemplant » à son tour cette Babylone prodigieuse qui dressait » dans les airs à perte de vue, ses arcs, ses murs, ses » terrasses, ses temples, ses pyramides, Isaïe, prophé- » tisant, dit : — *Babylone sera détruite comme Sodome.* » *Elle sera déserte jusqu'à la fin des siècles. Elle de-* » *viendra le repaire des bêtes féroces. Ses palais se-* » *ront remplis de serpents et les boucs y sauteront.*

» Mes frères, écoutez ceci. Il y a deux ans, chassé du » Tonkin par une persécution cruelle, je me réfugiai » dans les montagnes du Thibet. Là, ne pouvant par- » venir à me frayer une route vers l'Inde anglaise, je » résolus de gagner à pied mon pays, en traversant la » Perse et les immenses déserts qui l'entourent. Je pris » donc le bâton du pèlerin, et, chemin faisant, je me » disais : — Pourquoi n'irais-je pas, moi aussi, visiter » Babylone, cette preuve de Dieu et de sa puissance?

» Un soir, après avoir longtemps marché, je me trou- » vai dans une grande plaine. C'était une plaine triste » et aride, coupée de ruisseaux de boue et de lacs sul- » fureux. Des plantes salines y poussaient sur le gypse » brûlant, et l'absinthe, touffue comme la bruyère de

» nos champs, s'étalait partout, lèpre de la terre.

» Cependant trois montagnes de ruines surgissaient » à l'horizon, et les nuages silencieux se jouaient au- » tour de leurs faîtes. Je gravis la plus haute. En me » retournant, une fois, je vis des lions qui regardaient » le désert, arrêtés devant la bouche de leurs cavernes.

» Quand je fus arrivé sur le sommet, je m'appuyai » sur mon bâton. A l'est, l'Euphrate roulait ses eaux » limoneuses ; à l'ouest, la plaine toute plate fuyait au » loin. Pas de ville, pas de bourgade, pas une seule » maison dans ce vaste espace. Une nuée de saute- » relles, en ce moment, passa près de moi, sifflant » comme la grêle.

» Je frappai la montagne de mon bâton, et elle ré- » sonna comme si elle eût été creuse. Une brique roula » à mes pieds. Je me baissai. Ce n'étaient, autour de » moi, que des briques amoncelées, et, par places, je » distinguais des restes de gradins démesurés, s'ébou- » lant profondément les uns sur les autres.

» Cette montagne, mes frères, c'était, avec ses deux » sœurs sourcilleuses, tout ce qui reste de Babylone. Je » la redescendis en pleurant. A sa base, j'aperçus dans » un renfoncement quelques tentes de peaux de chè- » vres. Elles étaient habitées par une trentaine » d'hommes, de femmes et d'enfants. J'étais seul, et » pourtant devant moi ils baissaient la tête. Je les inter-

» rogeai. O puissance de l'Éternel ! Ces hommes étaient » les uniques descendants de ces fiers conquérants, an- » ciens maîtres du territoire. Ils n'ont qu'un moyen » d'existence. C'est de creuser les ruines des temples » bâtis par leurs ancêtres, pour en extraire les briques » qu'ils vendent, comme curiosité, aux marchands qui » passent. »

VII

Le dominicain descendit de la chaire. L'orgue modulait déjà ses accords, mais chacun, oubliant le service divin et tournant le dos à l'autel, se dressait sur les pieds pour mieux le voir. Il fut obligé de traverser la nef dans toute sa largeur, et nécessairement, en se dirigeant vers la sacristie, il passa près de Catherine. En le voyant venir de loin, Catherine frissonna, car alors ce visage qu'elle croyait connaître, à mesure qu'il se rapprochait, lui apparaissait comme le sien même. C'était elle, plus grande et pâlie, qui marchait vers elle, en habits de prêtre !

Le dominicain s'arrêta. Lui aussi, en portant ses yeux sur Catherine, il parut frappé de leur ressemblance, et, quelque temps, il resta là, plus troublé

qu'un criminel devant son remords. La foule, cependant regardait, ne comprenant rien, et, çà et là, on entendait des exclamations admiratives.

En ce moment, Catherine se sentit serrer le bras. Elle se retourna, et vit debout à son côté cette femme au front de marbre, aux traits flétris qu'elle croyait connaître également, et qui, depuis le commencement du sermon, la poursuivait de ses investigations menaçantes. Le moine frémit de la tête aux pieds en l'apercevant. Il est vrai qu'elle le regardait avec un atroce sourire. Soudain, secouant la tête, il s'éloigna à grands pas, entraînant avec lui la foule. Alors Catherine étant demeurée seule auprès du pilier avec la femme silencieuse, reporta ses yeux sur elle, et elle reconnut sa mère.

Elle la serrait toujours par le bras, avec un terrible ricanement.

— Je te retrouve donc, fille maudite? lui dit-elle à l'oreille.

Et, regardant la taille de la malheureuse enfant qui se mourait de honte :

— Fille séduite !

Puis, désignant le dominicain dont la robe blanche disparaissait dans les groupes, elle reprit, avec un accent coupant et amer, en scandant ses paroles, comme pour les lui enfoncer dans l'esprit :

— Tiens ! regarde cet homme, regarde-le bien. Sais-tu ce qu'il est, ce prêtre si peu indulgent pour les autres, ce moine qui parle avec tant de fracas de l'enfer? Sais-tu ce qu'il est? réponds. Tu ne le sais pas? Eh bien ! écoute : Ce moine est ton père !

Catherine, effarée, dégagea son bras et voulut fuir. Mais elle n'avait pas fait trois pas qu'elle se trouva en présence du comte de Goyck. Alors, entre ces deux ennemis, elle hésita un instant, chancela, puis, s'affaissant sur les genoux, elle tomba évanouie sur le pavé de l'église.

Quand elle rouvrit les yeux, elle était chez elle, dans son lit. Le comte, le moine et sa mère avaient disparu. Virginie la regardait avec inquiétude, et son médecin lui tâtait le pouls.

— Cela ne sera rien, dit-il à la femme de chambre, mais ne la laissez plus sortir.

Huit jours plus tard, Catherine mit au monde un enfant mâle.

VIII

Trois semaines environ après ses couches, un soir, à huit heures, Catherine était levée, et, assise dans un

fauteuil auprès du feu, elle allaitait son enfant. Il faisait nuit. Virginie travaillait à la lueur d'une lampe, et, de temps à autre, elle échangeait quelques mots avec sa maîtresse. Au dehors, on n'entendait, dans la rue solitaire, que les pas de rares passants résonnant sur le pavé durci par la gelée.

Catherine méditait. Elle songeait à sa mère. Elle ne l'avait pas vue depuis ce jour funeste où le hasard les mit en présence, mais elle sentait bien qu'entre elles deux tout n'était pas fini. Elle repassait dans sa mémoire les paroles terribles qu'elle lui avait dites, et, les interprétant jusque dans leurs dernières conséquences, elle entrevoyait dans le passé de cette femme mystérieuse quelque chose qui ressemblait étrangement au drame de sa propre destinée. « Qui donc lui a révélé mon secret ? » se disait-elle. Virginie aurait pu lui répondre, mais elle ne paraissait même pas se douter de sa préoccupation.

Catherine reportait alors sa pensée dans ses plus lointains souvenirs. Elle évoquait l'image triste et douce de cet homme à l'air maladif que, pendant si longtemps, elle avait nommé son père, qui semblait compâtir à l'abandon de sa jeunesse, dont elle avait pleuré la mort... et elle se sentait frissonner. Soudain elle secouait la tête, et l'image de son amant apparaissait dans son esprit Contrairement à la prédiction de Virginie,

il n'était pas venu la voir depuis le jour de sa délivrance, et Catherine se demandait si, maintenant, elle n'allait pas réclamer enfin le secours de sa grand'mère, pour obtenir de la justice la réparation qu'il lui devait. Enfin l'image du dominicain se dressait à son tour devant elle. Elle songeait à leur ressemblance extraordinaire, à son austérité. « Sera-t-il un ennemi pour moi, lui aussi? » se disait-elle.

Elle méditait donc en berçant son enfant sur son genou, quand on sonna à la porte.

Virginie alla ouvrir. Un homme vêtu du costume des gens de la campagne, coiffé d'un large feutre rabattu sur ses yeux, se présenta devant elle et demanda à parler à mademoiselle d'Overmeire. La femme de chambre répondit que sa maîtresse ne recevait pas; l'homme insista. Il avait l'air inquiet et mécontent. Virginie cependant lui barrait le passage. Alors il l'écarta d'un geste et entra tout droit dans le salon où se tenait Catherine. A sa vue, Catherine poussa un grand cri et renvoya sa femme de chambre. Elle avait reconnu le dominicain.

Il s'assit en face d'elle et la regarda. Catherine était toujours belle. Le buste dressé sur son siége, dans ses vêtements flottants, un pied posé sur son tabouret, l'autre par terre, soutenant des deux bras son enfant collé à son sein, elle avait l'air, avec ses grands yeux bleus, ses joues pleines et ses cheveux blonds dénoués, de

— Votre mère.

Catherine trembla :

— Mais ma mère me déteste !

Le moine allait défaillir :

— Elle me déteste aussi.

X

Il releva les yeux.

— Depuis deux ans elle me suit partout, dit-il ; comme une ombre railleuse, elle s'attache à mes pas. Chaque fois que je monte en chaire, je la trouve en face de moi, remords vivant qui glace ma parole, et par son attitude, par ses regards chargés de mépris, elle semble protester contre tout ce qui sort de mes lèvres. Oh ! les souffrances du corps sont cruelles ! mais celles de la conscience ne laissent pas de repos.

» D'abord, je m'indignai, — reprit-il, — contre cette obsession. Elle me semblait injuste, car, plus indulgent pour moi que pour les autres, j'avais oublié cette femme qui n'oublie pas. Maintenant, je suis résigné à ma honte, à mon supplice. Comme ces assassins qu'on ramène devant leur victime, je marche avec mon crime devant mes yeux. Il est toujours là, présent, qui m'ac-

cuse et me désespère, se complaisant dans son droit, jouissant de mon châtiment, cherchant quelque moyen nouveau pour aviver mes tortures. Hier cette femme en a trouvé un qui passe tout! Elle m'a révélé en même temps le secret de votre naissance et votre séduction. J'ai courbé la tête, ma fille; ce dernier malheur me manquait.

XI

Catherine ne disait rien. Alors le moine se leva et se mit à marcher à travers la chambre. Il parlait à voix haute, comme s'il avait résolu de surmonter son émotion.

— J'étais riche autrefois, disait-il, mais je dus obéir à la règle de mon ordre qui veut qu'un dominicain dispose de sa fortune en prononçant ses vœux. Je donnai mes biens aux pauvres.

Et s'arrêtant pour regarder douloureusement Catherine :

— Je ne puis rien faire pour vous.

— Si, mon père, dit Catherine.

— Quoi donc?

— Vous pouvez m'aimer.

Le moine se méprit à cette parole touchante. Il crut que Catherine lui demandait le sacrifice de son apostolat.

— J'appartiens à Dieu, ma fille...

Catherine répondit tristement :

— Dieu ne vous défend pas de m'aimer.

Le moine fit un mouvement pour ouvrir les bras, mais il se contint et reprit sa promenade soucieuse à travers la chambre.

XII

— Je sais, dit-il enfin, que vous avez l'intention de vous adresser à la justice pour obtenir la réparation qui vous est due. Hélas ! ma fille, vous n'obtiendrez rien. La justice des hommes est toute pleine de réticences. Il n'y a de parfait au monde que la justice de Dieu. Croyez-moi, ajouta-t-il en souriant, rapportez-vous-en toujours à Dieu. Il fait payer toutes les dettes. Quand je pensais, à mille lieues de mon pays, qu'il me poussait à revenir pour faire entendre des paroles de vérité aux ennemis de son Église, il voulait simplement me châtier de mon péché. Maintenant, mon enfant, écoutez les paroles de votre père. Et s'as-

seyant devant Catherine, il lui prit gravement la main.

— Dans trois jours, à cette même heure, je viendrai vous chercher ici et je vous conduirai en Italie, dans un couvent de femmes pieuses, où ni votre séducteur ni votre mère ne vous découvriront jamais. Là, purifiée de votre faute par le repentir, vous rentrerez dans la voie droite...

— Et mon enfant ? dit Catherine.

Le moine se leva, terrifié, et recula jusqu'au fond de la chambre.

XIII

Comme il passait devant le berceau, en marchant, la tête basse, le dominicain s'arrêta et regarda l'enfant. Couché sur le dos, ses petits poings fermés, l'enfant dormait, et l'on entendait passer dans ses narines roses son souffle égal. C'était une image douce. Il y avait comme une expansion de force et de vie dans son visage bouffi de sommeil.

— Ma fille, quels sont vos moyens d'existence ? dit le moine.

Catherine éluda la question.

— Ma grand'mère ne me repoussera pas, répondit-elle.

— Est-elle riche ?

— Hélas ! non, et elle est bien vieille.

Le moine se tordit les mains, mais il n'accusa pas Dieu.

— J'avais trop d'orgueil ! murmura-t-il.

Puis il jeta encore un sombre regard sur l'enfant.

XIV

Enfin il se disposa à partir.

— Je ne sais si je vous reverrai jamais, ma fille, mais chaque jour je prierai pour vous.

Puis il ajouta :

— Méfiez-vous de votre mère; elle sait tout ce que vous faites.

Et encore, d'une voix suppliante :

— Je vous demande de ne pas me mépriser.

Catherine était émue. Cet homme si superbe qui, du haut de la chaire, violentait les foules, maintenant il s'anéantissait devant elle. Il lui prit les mains, doucement, et, la regardant à travers les yeux jusqu'au fond de l'âme :

— Si le monde savait que je suis votre père, dit-il à voix basse, quel triomphe pour les ennemis de la religion !

Catherine sourit tendrement. Elle comprenait enfin ce prêtre.

— Ne craignez rien, répondit-elle en portant le doigt à ses lèvres, je ne le dirai pas.

Le moine se sentit vaincu. Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues pâles. Puis, prenant la tête de sa fille à deux mains, il la serra convulsivement sur sa poitrine, et les yeux tournés vers le ciel, il resta là, quelque temps, le cœur plongé dans un abîme d'amour et de gratitude.

XV

Le lendemain Catherine résolut de faire une dernière tentative conciliatrice auprès du comte de Goyck, et comme alors elle subissait une sorte de réaction, elle mit dans sa lettre, que devait porter Virginie, tout ce que son cœur lui inspira de plus touchant au sujet de son fils. Elle ne réclamait rien pour elle que l'oubli, — et elle l'exigeait même ! — mais, pour lui, elle voulait une existence assurée qui l'affranchît à jamais du droit

de se présenter devant son père. Virginie avait l'air un peu contrarié en rapportant la réponse du comte à Catherine, et cette réponse ne contenait que ce mot : *Non !*

Catherine, que les paroles de son père avaient disposée à l'indulgence, ressentit une telle rage en se voyant ainsi outragée, qu'elle fit immédiatement chercher une voiture, et sans écouter sa femme de chambre qui lui adressait toutes sortes de charitables observations, elle s'en alla tout droit au château de La Gleize qu'habitait le père du comte de Goyck.

Le père du comte ressemblait fort à son fils, si ce n'est qu'il avait soixante-cinq ans. Catherine fut grandement intimidée quand elle se vit en sa présence. Allongé sur une chaise basse et la jambe appuyée sur un tabouret, il souffrait cruellement de la goutte, et, fronçant les sourcils, serrant les lèvres, il poussait de longs soupirs. Sa taille était colossale, ses épaules puissantes, son buste large, et, avec ses cheveux ras et tout blancs, sa face pourpre et ses yeux noirs, il avait l'air d'un vieux loup, mécontent de se sentir les reins faibles et les dents usées.

Il regarda d'abord Catherine de travers, comme s'il eût voulu se jeter sur elle. Elle ne lui déplaisait pas, avec ses yeux de brebis. Mais la goutte le clouait en place ; alors il lui fit signe de s'asseoir, et, sans lui dire

un mot, dardant sur elle ses prunelles de feu, il respira bruyamment.

Catherine commença, en tremblant, le récit de sa longue histoire. Elle dit comment elle avait été abandonnée de sa famille, comment elle avait connu le comte. Elle mentionna son enlèvement, son arrivée au château de Goyck, la visite de sa grand'mère et les promesses qui lui furent faites. Puis elle raconta la triste découverte du mariage de son amant, et enfin elle termina par la naissance de son fils.

Dès le début de son récit, le vieillard la prit pour une aventurière cherchant fortune, et il gonfla ses narines avec une expression de colère et de mépris. Mais lorsqu'elle se fut nommée et que, avec un accent de sincérité pathétique, elle montra tout à nu son cœur ulcéré par la trahison, il parut se calmer un peu et l'écouta sans l'interrompre. Enfin, quand elle eut tout dit :

— J'ai connu votre grand-père autrefois, fit-il d'une voix sombre, c'était un bon vivant !

Et il n'ajouta rien de plus.

Catherine demeura quelque temps silencieuse, regardant le vieillard qui semblait sommeiller. Puis, s'armant encore de courage, elle lui demanda s'il n'obligerait pas son fils à réparer le mal qu'il lui avait fait. Elle s'embarrassait dans ses phrases en parlant ainsi,

car l'attitude de celui qui l'écoutait lui laissait peu d'espoir de réussir. Cependant, elle sut trouver des paroles dignes et touchantes, et, à plusieurs reprises, les larmes coulèrent de ses yeux.

Mais l'autre songeait à sa goutte qui lui brûlait l'orteil comme un fer rouge, et c'est à peine si, haussant les épaules, il lui donna la marque la plus banale de sympathie.

— Cela ne me regarde ni directement ni indirectement, dit-il enfin de sa voix sourde.

— Comment, répliqua Catherine atterrée, l'honneur de votre fils n'est donc rien pour vous, Monsieur?

Le vieillard souleva ses paupières, et Catherine vit bien qu'il comprenait l'honneur d'une façon accommodante.

— Je ne me mêle pas des affaires de mon fils, répondit-il.

Et il ajouta comme un refrain :

— Ni directement ni indirectement.

Catherine était indignée.

— Vous avez connu mon grand-père, dites-vous? S'il était là, vous parleriez d'une autre manière.

Le goutteux resta impassible :

— Nous échangerions peut-être une balle ensemble, s'il y tenait beaucoup. Mais il n'est pas là.

— Quoi donc, monsieur, vous aimeriez mieux expo-

ser votre vie que sacrifier une somme insignifiante pour donner un morceau de pain à votre petit-enfant?

A ce mot, le vieillard ouvrit tout grands ses yeux noirs. En homme parfaitement civilisé, il n'avait d'entrailles que pour ses descendants légitimes; les autres n'existaient pas pour lui. Enfin il se mit à rire, mais d'un rire caverneux qui grondait dans sa poitrine comme un rugissement.

— Eh bien! dit Catherine menaçante, puisque je n'obtiens de vous ni pitié ni justice, je perdrai votre fils. Le roi connaîtra sa conduite, et l'opinion publique me vengera.

— Quel âge avez-vous, ma belle? fit l'infirme.

— Dix-sept ans.

— Bon. Vous pouvez vous retirer. Je suis tranquille.

Et, prenant sa jambe malade à deux mains, il se mit à la caresser.

XVI

Catherine était exaspérée. Malgré les remontrances de Virginie, elle écrivit aussitôt à sa grand'mère, et, cette fois, elle raconta son histoire depuis le jour de son enlèvement, sans rien déguiser, et sans omettre sur-

out aucune des fourberies du comte. Elle supplia la comtesse de venir la trouver à Bruxelles, immédiatement ; puis comme elle se méfiait un peu de sa femme de chambre, elle mit elle-même sa lettre à la poste.

Cependant, tout en comptant sur l'arrivée de sa grand'mère, elle ne l'attendit pas pour agir. Maintenant qu'elle était décidée à demander justice à la loi, chaque minute de retard lui semblait un siècle d'angoisse. Elle n'avait que trop attendu déjà ! Aussi, sans prendre conseil de personne, alla-t-elle droit à son but en s'adressant au procureur du Roi.

Le procureur du Roi est chargé en Belgique de la police judiciaire. C'est donc à lui que vont naturellement toutes les plaintes contre les personnes, et, selon qu'il le juge convenable, il prend administrativement les mesures nécessaires pour terminer à l'amiable les différends ou renvoie les causes, après examen, aux juges d'instruction qui leur font suivre alors les phases diverses prévues par le Code.

Ce fut un matin, de bonne heure, que ce magistrat entendit Catherine. Comme il avait du temps devant lui, il la reçut poliment, malgré sa froideur proverbiale, l'écouta avec la plus grande attention, hochant la tête lorsqu'elle relatait un fait grave, puis, quand elle eut tout dit, sauf cependant le retour de sa mère, — réfléchissant aux conséquences que pouvait avoir pour une

famille si haut placée que celle du comte de Goyck, la plainte de la jeune fille, — il fit la moue, leva les épaules, lança sur son bureau, avec dépit, le couteau à papier qu'il tenait à la main, et enfin, un peu ému lui-même, il lui parla ainsi :

— Ma chère enfant, je vous plains de tout mon cœur. Je suis père de famille, et mieux qu'un autre, je sens ce qu'il y a d'atroce dans le malheur qui vous amène ici. Je ferai tout ce que je pourrai pour vous servir ; la candeur de vos paroles est pour moi un sûr garant de votre sincérité. Mais je ne dois pas vous cacher qu'un procès régulier ne peut être intenté par vous au comte de Goyck, et que, quand même il pourrait l'être, il aurait de très-graves inconvénients. Vous n'êtes pas majeure, votre mère, qui est tutrice légale, vous a abandonnée, dites-vous. Il faudrait donc qu'un conseil de famille désignât votre grand'mère comme tutrice, et ce serait elle alors qui aurait le droit de porter plainte en votre nom. Mais laissons cela. J'admets que vous ayez le droit de poursuivre le comte, qu'obtiendrez-vous ? Rien. La loi ne reconnaît pas les enfant adultérins. En matière civile votre enfant, en tant que fils de M. de Goyck, n'existe pas pour elle, et tout au plus pouvez-vous, en matière criminelle, faire condamner M. de Goyck à une peine grave ; car vous aviez plus de seize ans lorsque vous avez quitté votre couvent pour le sui-

vre, et, de sa part, il n'y a pas eu violence, rapt ; il n'y a eu que détournement de mineure et tromperie. Encore n'est-il pas certain que vous puissiez le faire condamner, car, — vous l'ignorez sans doute, — les jurisconsultes ont toujours été divisés sur la question de savoir si le fait de cacher son mariage constitue une fraude. Cependant, si vous parvenez à prouver, — ce qui est douteux, — que le comte s'était engagé à vous épouser, vous pourrez être admise à lui réclamer une somme insignifiante à titre de dommages. Mais ne serait-ce point vous créer de grands embarras pour obtenir un bien mince résultat ?

Ici Catherine voulut l'interrompre, mais, levant doucement la main, il reprit la parole en souriant :

— Oh ! je sais ce que vous allez me répondre, Flamande que vous êtes ! Si vous n'obtenez rien, du moins vous vous vengerez. Mais, mon enfant, permettez-moi de vous le dire, si, comme magistrat conciliateur, je veux bien vous aider de tout mon pouvoir pour vous faire rendre justice, je ne veux pas vous aider à vous venger. Le comte de Goyck, malgré sa haute position et son grand crédit, serait tout seul devant vous, que vous me trouveriez avec vous pour le démasquer et le flétrir dans l'estime publique. Il a mal fait, en morale comme en droit, il mérite un châtiment. Mais je dois me rappeler que le comte est marié, qu'il est père, et

que, en le frappant, je frapperais sa femme et ses enfants innocents. Que désirez-vous, au surplus? assurer l'avenir de votre fils? Eh bien! confiez-vous à moi. Je vais écrire au comte pour l'inviter à venir s'expliquer dans mon cabinet. Je lui dirai tout ce que je pense de son action, et si, comme je l'espère, je parviens à obtenir de lui une pension suffisante pour l'éducation de votre enfant, ne serez-vous pas satisfaite? Croyez-moi, le scandale n'est jamais profitable à personne, à une jeune femme surtout. D'ailleurs, votre conduite, en refusant de demeurer la concubine du comte dès que vous avez appris son mariage, a été trop honorable pour que vous en perdiez volontairement le bénéfice, en ébruitant un fait qui doit, autant que possible, rester toujours ignoré. Voilà quels sont les conseils que vous offre mon expérience. Si vous consentez à les suivre, rentrez chez vous, calmez-vous, et revenez me voir après-demain.

Catherine remercia le magistrat avec une effusion de cœur qui toucha cet homme plus sensible qu'il ne voulait le paraître. Il la reconduisit jusqu'à la porte en la tenant par la main. Il prit congé d'elle gravement, mais avec une nuance imperceptible d'aimable déférence. L'influence d'une jolie femme est très-grande. Il y a longtemps qu'on l'a dit pour la première fois.

XVII

Le surlendemain, Catherine trouva le procureur du Roi soucieux.

— Le comte de Goyck nie tout ce que vous m'avez dit, Mademoiselle.

— Comment! il nie?

Et Catherine, écartant son voile, montra ses yeux bleus enflammés de colère.

— Veuillez m'écouter, fit le magistrat.

— Non, monsieur. Car maintenant, c'est la supérieure de mon couvent que je ferai venir ici, pour qu'elle dépose de ma bonne conduite pendant sept ans que je suis restée sous sa garde; c'est ma grand'mère, pour qu'elle répète les serments que le comte m'a faits devant elle; c'est ma femme de chambre Virginie, pour qu'elle témoigne de mon séjour au château; ce sont les deux domestiques qui ont aidé à mon enlèvement, pour qu'ils disent si, oui ou non, le comte le peut nier; c'est le baron de Busterback enfin, pour qu'il répète devant vous tout ce qu'il m'a dit, à moi, le jour où il m'apprit le mariage de son indigne ami...

— Eh! bon Dieu, mon enfant, je ne doute pas de

vous, dit le procureur du Roi, mais le comte est bien habile ! Dites-moi, avez-vous conservé ces lettres qu'il vous adressait au couvent ?

— Hélas ! non, Monsieur. J'en avais gardé quelques-unes, mais, ainsi que vous le dites, le comte de Goyck est très-habile, et un jour, en affectant de badiner, il les a mises au feu devant moi.

Le magistrat fit la grimace.

— Diable d'homme ! nous n'en viendrons jamais à bout. Écoutez. Votre grand'mère est-elle à Bruxelles ?

— Elle arrivera demain, monsieur. Elle me l'a écrit hier.

— Eh bien ! dans huit jours, à cette même heure, trouvez-vous ici avec votre grand'mère et votre femme de chambre. Je prierai le baron de Busterback de se joindre à elles. Ces trois témoins nous suffiront. J'espère que le comte de Goyck pourra venir, quoiqu'il ait un enfant malade. Je vous confronterai avec lui, officieusement.

— Je ferai ce que vous voudrez, monsieur, dit Catherine.

— Bien, dans huit jours donc.

XVIII

Il y avait déjà près d'un an que la jeune Flamande n'avait vu sa grand'mère ; aussi ne put-elle s'empêcher de sangloter en la serrant sur son cœur. La bonne femme, — si ce n'est qu'elle était un peu plus voûtée, — paraissait toujours la même, avec son costume traditionnel et ses yeux vifs pétillants sous ses paupières flétries. Elle n'eut que des paroles de consolation pour sa petite-fille, tout en lui reprochant d'avoir tant tardé à lui apprendre la vérité, et elle fit serment sur la sainte Église de la venger du comte.

— J'apporte avec moi mon argenterie, dit-elle à Catherine, c'est tout ce qui me reste du temps où j'étais riche ; elle vaut quatre mille francs ; nous la vendrons pour payer les frais du procès.

Et, repoussant Virginie qui s'en venait officieusement l'aider à se débarrasser de son collet de fourrures, voilà qu'elle enleva l'enfant de son berceau, puis, encore essoufflée de son voyage, elle se mit à le bercer doucement, jouant une fois de plus par habitude, et tout à la fin de sa vie, ce pénible rôle de mère pour lequel elle semblait avoir été créée.

Les épanchements des deux femmes furent infinis pendant les jours qu'elles passèrent en tête à tête. Néanmoins Catherine, fidèle à sa parole, ne dit pas un mot de sa mère, par crainte d'être entraînée à parler du dominicain. Il est vrai que la comtesse ne lui laissa guère le temps de parler. A entendre les projets qu'elle formait pour le bonheur de sa petite-fille, on eût cru qu'elle avait encore devant elle trente ans de vie.

— Gertrude a déjà préparé ta chambre, disait-elle à Catherine, et j'ai fait garnir ton berceau d'osier d'une couchette neuve pour ton pauvre petit enfant.

Après cela, elle déplorait longuement la triste aventure qui ruinait l'avenir de Catherine.

— Si j'avais su la vérité il y a un an, reprenait-elle, j'aurais pu réparer tout le mal, car j'avais alors trouvé un mari pour toi. Mais il ne faut plus penser à ces rêves!

Et, allant de la jeune mère à l'enfant, furetant dans toute la maison en se traînant sur sa canne, la bonne femme se multipliait pour vaquer aux soins du ménage, comme si elle eût été chez elle, et, de temps à autre, elle remettait vertement Virginie à sa place, car elle trouvait cette fille trop bavarde, et elle n'aimait pas, d'ailleurs, les gens qui n'entendaient point le flamand.

Le baron de Busterback arriva pour interrompre ces boutades qui menaçaient de dégénérer en dispute. La

présence de la comtesse de Meetkerke l'embarrassait et il avait l'air piteux. Il venait, au nom de son ami le comte de Goyck, adresser de grands reproches à Catherine, qui profitait pour le tourmenter du moment où sa fille était si malade! Ce pauvre homme, parlant en faveur d'un autre, quand il aurait si bien voulu parler pour lui, fit peine à Catherine, mais il ne put rien obtenir d'elle ni de sa grand'mère. En vain il les menaça de la colère du comte; en vain il offrit à Catherine de retourner au château de Goyck, où elle retrouverait toutes les douceurs de sa vie passée; en vain, poussant son rôle de conciliateur jusqu'à l'héroïsme, il jura que le comte adorait toujours Catherine, et que c'était uniquement par amour pour elle qu'il se refuserait toujours à lui accorder la satisfaction qu'elle lui demandait. Les deux femmes restèrent inébranlables, et la comtesse même maltraita fortement ce gentilhomme qui transmettait à sa petite-fille de scandaleuses propositions. Enfin, ayant accompli son devoir d'ambassadeur, le baron, heureux peut-être d'avoir échoué dans sa mission, glissa quelques mots pour lui-même dans l'oreille de Catherine pendant qu'elle le reconduisait jusqu'à la porte de la rue. Mais Catherine se contenta de secouer la tête. Busterback, alors, comme consolation, lui baisa galamment la main, puis il la supplia de ne jamais révéler au comte la confidence qu'il lui avait faite.

— Il ne me le pardonnerait pas, disait-il, et vous savez comme il est méchant !

XIX

Le cabinet du procureur du Roi était une grande pièce meublée de siéges nombreux, avec un large bureau à cylindre placé en retour contre une fenêtre, un crucifix monumental collé sur le mur et des cartons entassés dans les coins. Catherine se rappelait parfaitement la disposition de cette pièce; aussi, en y entrant, accompagnée de sa grand'mère et de Virginie qui portait son enfant, conduisit-elle sa femme de chambre derrière le bureau et la fit-elle asseoir contre la boiserie, la plaçant de telle sorte que les personnes qui entraient ne pouvaient l'apercevoir.

Le procureur du Roi se trouvait seul. En voyant entrer les deux femmes, il se leva et, disposant deux siéges au milieu de la chambre, il les invita à se reposer.

Un silence absolu suivit pendant quelques minutes. Catherine était pâle et méditait, la comtesse de Meetkerke abaissait ses paupières pour préserver ses yeux de l'é-

clat du jour, le procureur du Roi signait des actes, Virginie berçait l'enfant, et l'enfant dormait.

Enfin, la porte s'ouvrit et trois hommes entrèrent. Le premier était le comte de Goyck, et il avait l'air parfaitement à son aise, comme s'il eût été chez lui; le second était le baron de Busterback, et il semblait un peu gêné; Catherine n'avait jamais vu le troisième, gros bonhomme aux lèvres madrées. Le procureur du Roi le reconnut pour l'un des avocats du barreau de Bruxelles, mais il fit observer que mademoiselle d'Overmeire ne s'étant pas pourvue d'un défenseur, le comte serait obligé de se priver du sien.

Madame de Meetkerke leva la tête.

— Monsieur peut rester, dit-elle.

L'avocat et Busterback s'assirent alors contre le mur. Quant au comte, après s'être incliné légèrement, il alla vers la cheminée, tendit au feu successivement le bout de chacune de ses bottes, puis, s'accoudant sur le marbre, il resta là, le front baissé, suivant de l'œil les dessins du tapis.

Le procureur du Roi s'était assis dans son fauteuil. Prenant la parole, il exposa la plainte de Catherine.

Pendant qu'il parlait, l'observateur le plus habile n'eût pu surprendre la moindre trace d'émotion sur le visage du comte de Goyck. On eût dit que l'accusation qu'il entendait ne le concernait d'aucune façon.

Cependant, à une interpellation directe du magistrat il leva lentement la tête. Puis, maître de lui, comme toujours, les regards légèrement railleurs et flottants dans le vide, avec une voix claire et froide, il commença à parler.

— Je ne nie pas, dit-il, avoir connu quelque temps mademoiselle d'Overmeire, et j'avoue même que des relations intimes ont existé entre elle et moi; mais ces relations n'ont jamais eu le caractère sérieux qu'on leur prête. Un homme peut éprouver et satisfaire un caprice passager pour une femme ou pour une autre ; cela ne prouve pas qu'il se soit engagé à l'épouser.

Il s'arrêta pendant quelques secondes. Tous les assistants écoutaient; Catherine surtout, et sa grand'mère! Toutes deux baissaient la tête. Le comte de Goyck reprit :

— Je n'ai jamais pris un faux nom ou un faux prénom, comme on le dit. Jamais je n'ai caché mon mariage à personnne, et mademoiselle d'Overmeire ne pouvait l'ignorer. Je ne l'ai point enlevée de son couvent. J'ignorais qu'elle eût été au couvent. Un jour, elle est venue frapper à la porte de ma maison de campagne, demandant l'hospitalité. De là nos relations intimes. Mais il n'y a pas eu séduction de ma part ni même tromperie, car, je le répète, je ne lui ai jamais promis de la prendre pour femme, et, m'étant toujours

conduit avec elle comme un homme bien élevé se conduit avec sa maîtresse, elle n'a rien à me réclamer.

La comtesse de Meetkerke se leva dès que le comte eut fini. Les deux mains appuyées sur sa canne ; les coiffes pendantes, son manteau de soie noire traînant derrière elle et le chef branlant, elle parla ainsi :

— Moi, Johannah de Waterstraet, épouse légitime et veuve du comte Rodolphe de Meetkerke, ex-colonel des dragons de l'empire, chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre militaire de Guillaume, je dis : Sur ma réputation d'honnête femme et ma foi de chrétienne, devant l'image de notre Sauveur qui m'entend, assis à la droite du Père, au haut des cieux, cet homme, parlant à moi, dans son château de Goyck, près Roeulx, a prétendu que des motifs de famille, seuls, l'empêchaient momentanément d'épouser ma petite-fille Catherine, mais il s'est engagé sur son honneur de gentilhomme à lui donner son nom dans un bref délai. J'ajoute que ma petite-fille alors était pure, et que, voulant la garder dans sa maison, il la menaça de ne jamais la revoir si elle en franchissait le seuil, affirmant faussement, avec une astuce méprisable, qu'elle était enceinte. Voilà ce que je dis, et je dois être crue de mon juge, car je n'ai jamais menti.

La vieille femme se rassit. Catherine ne bougeait pas. Le procureur du Roi prenait rapidement quelques notes,

et on entendait courir sa plume sur le papier. Le comte cependant releva les yeux et reprit :

— Madame est venue, en effet, chez moi, pour voir sa petite-fille, mais je ne lui ai point parlé, je ne l'ai pas même aperçue. Mademoiselle d'Overmeire lui avait écrit pour l'engager à cette visite. Que ne montre-t-elle sa lettre ! Elle prouverait que je ne suis pour rien dans l'enlèvement supposé.

Deux interruptions partirent en même temps, lui coupant la parole.

— C'est vous qui m'avez dicté cette lettre ! dit Catherine.

— Vos domestiques diront que vous m'avez accompagnée jusqu'à ma voiture ! dit la comtesse.

L'avocat aussitôt décocha un coup d'œil expressif à son client, et celui-ci confirma simplement son dire.

— Laissons cette question d'enlèvement, dit le procureur du Roi. L'objet important du débat est celui-ci : Mademoiselle d'Overmeire a mis au monde un enfant dont vous êtes le père.

Le comte répondit en faisant de la tête un mouvement négatif.

— Cependant, reprit le magistrat, vous avouez que des relations intimes ont existé entre elle et vous ?

Ici l'avocat fit observer que la recherche de la paternité n'était pas permise en Belgique ; mais, fronçant

les sourcils, le procureur du Roi lui dit sèchement :

— Monsieur, je sais ce que j'ai à faire.

Puis, se tournant vers le comte, il lui demanda s'il désavouait son enfant.

Alors le comte reprit la parole du même air glacé, les yeux fixés cette fois sur Catherine, qui se tenait droite sur son siége, le front haut.

— Rien ne me prouve que je sois le père de cet enfant.

Tout le monde attendait avec une anxiété pénible, mais le comte ne parlait plus.

— Que voulez-vous dire, monsieur? fit le juge.

— Je veux dire, reprit le comte lentement, que mademoiselle recevait beaucoup de monde, à Bruxelles, des hommes...

— Soyez plus explicite.

— Eh bien! Mademoiselle avait d'autres amants.

— Misérable! cria Catherine en se dressant sur ses pieds; puis, ne trouvant plus rien à répondre, elle frappa du talon en tendant vers lui ses mains frémissantes, et, comme si elle eût été saisie à la gorge par des doigts de er, elle bégaya des mots sans suite, et s'abattit enfin sur sa grand'mère en pleurant.

On s'empressa autour d'elle, mais le comte élevait la voix.

— Oh! permettez, je ne m'en laisse pas imposer par

des larmes de femme. Je prouverai ce que j'ai dit.

Catherine écarta subitement des deux bras le magistrat et sa grand'mère, puis, se levant :

— Je vous en défie!

On l'entoura encore, on la calma. Elle pleurait toujours. A son émotion s'ajoutait l'indignation maintenant. Se voir calomniée ainsi par celui qui l'avait si perfidement attirée dans son piége, cela lui était insupportable, et elle sentait dans tout son être une protestation terrible qui l'agitait à la tuer.

— Monsieur, reprit enfin le procureur du Roi en s'adressant au comte, je dois vous rappeler que mademoiselle est venue à Bruxelles, il y a cinq mois, pour la première fois.

Le comte ne répondit rien. Alors le magistrat reprit :

— Ce que vous avez dit est très-grave ; comment le prouverez-vous?

— En faisant assigner deux voisins de mademoiselle qui m'ont révélé son inconduite.

Catherine fit un soubresaut pendant que le magistrat prenait les noms des témoins.

— Je voudrais connaître les motifs de votre rupture, monsieur le comte, dit-il enfin.

— Mais... cette rupture n'eut d'autres motifs que la trahison de mademoiselle. Je rompis avec elle le jour même où j'en fus instruit.

Madame de Meetkerke se leva.

— Monsieur le baron de Busterback, dit-elle d'une voix claire, n'êtes-vous pas venu chez ma petite-fille avant-hier? Là, devant moi, ne lui avez-vous pas dit que le comte de Goyck l'aimait trop pour lui accorder, au prix d'une éternelle séparation, la satisfaction qu'elle lui demandait? N'avez-vous pas ajouté que le comte lui offrait de retourner à son château?

— Moi, madame, fit le baron en se levant, très-rouge et se dandinant sur les pieds? Certainement, je ne puis nier avoir transmis à mademoiselle certaines propositions conciliatrices. D'abord il est dans mon caractère de rendre service à mes amis. Mais, vous savez, on dit parfois tout ce qui vous passe par la tête pour arranger une affaire. Cela n'a pas de conséquence. C'est-à-dire... pardon, madame, laissez-moi parler. Votre petite-fille m'avait promis le secret. Vous voulez me trahir, ça n'est pas gentil.

— Asseyez-vous, Monsieur, dit le procureur du Roi qui voyait le baron étrangler dans sa cravate, pendant que le comte le foudroyait de ses regards. Assseyez-vous ; je suis édifié.

Alors le magistrat fit quelques pas dans la chambre en méditant profondément. Puis, s'arrêtant devant le comte de Goyck qui commençait à froncer les sourcils, car la prolongation de cet interrogatoire le mettait au supplice :

— Monsieur, je ne veux pas m'expliquer sur la conviction que ce débat fait naître dans mon esprit. Cette conviction est pleine, entière, mais je la réserve pour un débat public et plus solennel auquel vous ferez bien de ne pas vous exposer. Oublions maintenant tout ce qui a été dit ici de part et d'autre, et veuillez bien réfléchir aux conséquences de vos paroles avant de répondre à la question que je vais vous adresser. Mademoiselle est mère : oui ou non, niez-vous être le père de son enfant?

Le comte de Goyck serra les lèvres, et pendant qu'il respirait fortement, on voyait deux grandes veines se tendre au milieu de son front. Puis il leva la tête ; mais Catherine ne lui laissa pas le temps de parler.

— Attendez ! s'écria-t-elle, et, tournant autour du bureau, elle alla trouver Virginie que le comte n'avait point vue encore, prit l'enfant dans ses bras, et revenant à trois pas de son amant, elle découvrit le visage paisible de la douce créature, et là, les yeux étincelants, le sein gonflé, superbe de simplicité, elle dit :

— Regardez-le, monsieur, et maintenant reniez-le encore, si vous l'osez !

Le comte devint affreusement pâle. Tous les yeux étaient dirigés sur lui. Mais, se dominant soudain, il redressa sa taille, laissa tomber un froid regard sur l'enfant, et dit :

— Cet enfant n'est pas de moi.

— Scélérat ! cria la comtesse de Meetkerke.

Mais Catherine, lui jetant l'enfant sur les bras, retourna vers Virginie et la traîna jusqu'aux pieds du comte.

— Virginie, lui dit-elle, vous ne m'avez pas quittée, vous, depuis le jour où ce misérable me conduisit dans sa demeure; parlez maintenant. Dites s'il ne m'a pas constamment caché son mariage; s'il n'avait pas juré de m'épouser; dites si jamais un autre homme que lui franchit le seuil de ma porte; dites si je ne l'ai point aimé, si je n'étais pas soumise; ou plutôt, non, ne dites rien de tout cela, oh ! Virginie, dites seulement s'il est le père de mon fils.

— Mais, mademoiselle, fit la Picarde embarrassée, je n'étais pas la confidente de monsieur le comte.

— Quoi ! vous aussi, Virginie ! s'écria Catherine.

Et, ne trouvant plus rien pour se défendre, elle resta là, stupide de douleur, debout, les yeux ouverts et fixés devant elle, pendant que sa grand'mère l'étreignait en sanglotant.

Le procureur du Roi tremblait comme une femme.

— Monsieur, dit-il au comte de Goyck, je vous adresserai maintenant une prière. Ne voulez-vous rien faire pour cet enfant ?

— Cela créerait un précédent contre nous, dit l'avocat.

— Je ne dois rien faire, dit le comte.

— C'est bien, monsieur, fit le magistrat avec un regard de mépris. Maintenant, vous pouvez vous retirer.

Le comte salua et sortit. L'avocat le suivit avec le baron de Busterback. Virginie quitta la place derrière eux, et, après Virginie, Catherine et sa grand'mère.

XX

Ce ne fut pas une chose facile pour la comtesse que de renvoyer Virginie. La Picarde d'abord poussa les hauts cris en protestant de son dévouement pour sa chère maîtresse ; puis elle se mit à geindre et à pleurer, disant qu'elle était une bien honnête fille, et qu'on devait lui accorder huit jours au moins pour lui donner le temps de trouver une place ; enfin, voyant que la vieille femme restait impassible, elle présenta son compte, qui se développait tout le long de trente pages, et atteignait un chiffre énorme, et l'argenterie de madame de Meetkerke suffit à peine à le solder.

Il faisait déjà nuit lorsqu'elle quitta la maison, et la comtesse était couchée, accablée par les émotions que lui causait la situation de sa petite-fille. La femme de

chambre fit d'abord quelque pas dans la rue, en chantonnant, puis elle revint vers la porte, puis elle fit quelques pas encore. La rue était déserte.

Enfin, une femme sortit de l'ombre du côté de la ville et s'approcha de Virginie. C'était la même femme qui déjà, plusieurs fois, s'entretint mystérieusement avec elle. Quelque temps, elles parlèrent à voix basse. Mais un homme s'avançait de leur côté, sur le trottoir, et elles lui laissèrent la place. Ce ne fut pas cependant sans l'avoir attentivement regardé. Il s'arrêta au seuil de la demeure de Catherine. Bientôt on entendit le bruit de la sonnette dont il venait de tirer le cordon, puis la porte s'ouvrit, l'homme entra, referma brusquement la porte, et de grands éclats de voix retentirent alors dans le vestibule de la maison.

— C'est le comte de Goyck, dit Virginie.

Et les deux femmes écoutèrent; mais on n'entendait plus rien déjà. On eût dit que tout sommeillait derrière les murs. Alors elles s'éloignèrent ensemble.

La stupéfaction de Catherine fut grande lorsque, dans l'homme qui, ce jour-là, sonnait si tard à sa porte, elle reconnut son ancien amant. D'abord, elle voulut le chasser, mais il la saisit par le bras et l'entraîna dans le salon, puis, la poussant sur un fauteuil, il lui dit :

— Laisse-moi te parler, car c'est la dernière fois que tu m'entendras peut-être.

Et, fermant toutes les portes, il revint auprès d'elle, en proie à une terrible agitation :

— Vois à quelles choses abominables tu me condamnes. T'accuser de trahison ! renier mon enfant! Tu n'as donc pas de conscience, que tu me forces à me servir de moyens si lâches? Voyons, réponds, où veux-tu en venir? Ne faut-il pas que tu aies perdu le sens pour agir ainsi? Tu sais bien que je t'aime, cependant! Tu sais bien que je me ferais hacher en morceaux plutôt que de consentir à te perdre. Vois, j'ai voulu te prouver que tu ne pourrais pas me soumettre ; mais, pendant que je t'accusais, sais-tu quel était le désir qui me dévorait le cœur? Je voulais t'emporter dans mes bras pour te cacher n'importe où, loin de ce juge inepte, loin de ta grand'mère qui m'agace, loin de tout le monde enfin, pour vivre encore avec toi comme autrefois : tu es si belle !

Il s'arrêta. Il marchait à grands pas dans la chambre en gesticulant comme un fou.

— Belle affaire que le mariage ! s'écriait-il. Est-ce qu'on a besoin de cela quand on s'aime ! De quoi s'agit-il dans ce monde? d'être heureux. Eh bien! puisque nous ne pouvons l'être à visage découvert, soyons-le en nous cachant. La vie n'est pas assez longue pour qu'on la dépense en privations de toutes sortes. C'est stupide, cela !

Puis il saisit un siége par le dossier, le poussa près de Catherine, et s'asseyant, il reprit :

— La preuve que je n'ai jamais cessé de t'aimer, c'est que, depuis notre séparation, j'ai payé toutes tes dépenses. Virginie venait me voir ; elle me disait tout ce que tu faisais, et je lui remettais de l'argent. Eh bien ! voyons, est-ce là le fait d'un homme qui n'aime pas sa maîtresse ?

Malgré le dégoût que causait à Catherine la découverte du vol de Virginie, elle ne souleva même pas les paupières. Le comte se leva.

— Vois-tu, ma chère, tu n'as pas de cœur, non, tu n'as pas un bon cœur, car c'est indigne de m'avoir fait venir devant ce juge pour me forcer à commettre des infamies. De quoi ai-je l'air maintenant ? Cette affaire va défrayer pendant un mois toutes les bonnes langues de la ville. Je vais passer pour un faquin qui renie son enfant, pour un drôle qui ne paye pas sa maîtresse ; c'est joli ! Et puis, n'es-tu pas allée trouver mon père ? Il ne te manque plus que d'apprendre tout à ma femme. Ce serait complet !

— Et quand je pense, reprit-il, que tu n'es pas encore satisfaite, que tu veux me faire un procès, me déshonorer en public, et tout cela, pourquoi ? parce que je t'aime. C'est trop fort ! Mais tu ne me réduiras pas à merci, comme tu le penses. J'irai jusqu'au bout, vois-tu

bien, et tu ne peux pas te douter des terribles moyens que j'emploierai pour me défendre. Oh ! non, tu ne peux pas t'en douter, Catherine !

Il se promena encore. Il s'épongeait le front avec son mouchoir. Il avait des tremblements dans les mains, il étranglait. Mais son émotion laissait Catherine insensible. Pendant qu'avec une éloquente grossièreté, il cherchait à se disculper et à toucher le cœur de la jeune fille, elle pensait à son enfant renié, et, avec une férocité de mère, elle se disait : « Comment pourrai-je le venger? »

Enfin, reprenant son chapeau, il s'écria :

— Sais-tu ce que je fais pour toi dans ce moment? Écoute, ma petite fille, ma pauvre petite Marguerite n'a peut-être pas quinze jours à vivre, et je suis ici. Mais tu ne m'entends donc pas, cruelle ! que tu restes là comme un marbre, pendant que je me déchire le cœur ?

Catherine souleva le front quand elle entendit le comte parler de sa fille, et un rapide éclair traversa ses yeux ; mais ce ne fut qu'un éclair. Elle se leva aussitôt, et, pendant que le comte lui tendait ses mains suppliantes, elle sortit lentement du salon, et, gravissant l'escalier de sa chambre, elle le laissa là, tout seul, stupéfait de son impassibilité.

XXI

Cependant madame de Meetkerke, se voyant obligée de prolonger son séjour à Bruxelles, écrivit à Gertrude, et la pria de venir la trouver immédiatement.

Le soir même de son arrivée, pendant que la comtesse reposait dans sa chambre, Gertrude ouvrit subitement la porte et introduisit un homme dans le salon. Catherine tressaillit en reconnaissant son père. Elle se jeta dans ses bras.

— Je viens vous apporter des consolations, lui dit-il.

Comme il prononçait ces mots, la porte s'ouvrit de nouveau, et une femme voilée, vêtue de noir, s'avança. C'était madame d'Overmeire. Elle avait suivi de si près le dominicain, qu'on eût pu croire qu'ils étaient arrivés ensemble. Mais il recula à sa vue, et tous les deux ils restèrent immobiles, croisant leurs regards. Catherine, comme si elle eût été foudroyée, alla tomber sur un siége.

Soudain Clara leva son voile :

— C'est bien à vous, dit-elle à sa fille, à embrasser ce prêtre! vous qui, abusée comme votre mère de-

mandez en ce moment à la justice le châtiment de votre séducteur !

Catherine baissa les yeux.

— Mon père n'abandonne pas son enfant, murmura-t-elle.

La mère plia sous ce reproche qui l'atteignit au cœur ; mais ripostant aussitôt :

— Renonce-t-il donc à l'Église pour cette enfant ?

— Vous savez bien qu'il ne peut rompre ses vœux ! dit Catherine soucieuse.

Et alors elles gardèrent quelque temps le silence.

Enfin, se rappelant le motif qui l'avait amenée là, Clara toucha sa fille à l'épaule :

— Écoutez, lui dit-elle d'un air glacé en accentuant ses paroles, je ne veux pas que vous étaliez votre scandale en public ; je ne veux pas que votre nom soit prononcé devant un tribunal, même pour demander la réparation qui vous est due. Et, comme je suis votre mère, que vous êtes mineure, que je n'ai rien perdu de mes droits sur vous, je vous défends d'intenter un procès au comte de Goyck.

Le moine ne bougea pas. Adossé à la boiserie, les bras croisés, il semblait ne rien entendre. Mais Catherine se jeta aux pieds de sa mère.

— Par pitié ! s'écria-t-elle en tendant les mains, ne me défendez pas cela ! Que voulez-vous que je de-

vienne? J'ai été avilie, calomniée, laissez-moi me réhabiliter. Songez à mon enfant. Je ne possède rien; ma grand'mère est pauvre. Voulez-vous donc que mon enfant mendie par les rues?

— Je veux être obéie ! dit Clara.

Catherine était accablée. Elle se releva, s'assit, puis se déterminant enfin à soulever le mystère qui pesait sur elle depuis son enfance :

— Pourquoi donc me haïssez-vous? dit-elle à sa mère.

— Pourquoi je vous hais? fit Clara avec un éclat de voix sinistre. Et alors, comme si, étonnée de cette question, elle se fût interrogée elle-même, elle resta pensive pendant quelques secondes, promenant ses doigts sur son front pour rappeler ses plus lointains souvenirs, et enfin, d'uue voix apaisée, mais amère encore, elle parla ainsi :

— Écoutez. C'était une famille étrange que la mienne. Ma mère n'osait lever les yeux devant mon père, et mon père ruinait ses enfants. Entre nous, il n'y avait aucun lien. Nous nous sentions destinés à vivre isolés les uns des autres : les filles suivant des maris choisis au hasard, les garçons occupés sans relâche à cette chose terrible : *faire fortune*, et dès qu'une occasion se présentait pour se débarrasser de l'un de nous, mon père se jetait dessus, malgré les larmes de ma mère. Il nous eût

donné tous ensemble à qui nous eût voulu prendre. Nous ne représentions que des bouches à nourrir pour lui.

Ici elle s'arrêta, et, toujours debout, sans regarder le moine, elle poussa un profond soupir. Le moine baissait la tête sur sa poitrine. Catherine, le buste dressé, écoutait par les oreilles, par les yeux, par tout son être. Clara, assombrissant sa voix, reprit :

— Je crois que j'aurais pu devenir une épouse héroïque. Le chien qui meurt pour son maître donnerait à peine une idée de ce que je me sentais capable de faire pour le mien. Un jour, je crus le trouver. Je le connus à son regard et, me présentant à lui, je lui dis : « Prends-moi. » C'est ainsi que je me donnai.

Elle s'arrêta encore. Elle interrogeait sa mémoire. On eût dit une statue, tant il y avait d'immobilité sur son visage et de fixité dans ses yeux.

— J'étais belle, murmurait-elle, je pensais qu'il me suffirait d'aimer pour être aimée. Pendant trois mois, je ressentis tout ce qu'un cœur humain peut porter de bonheur sans se rompre. Comme l'enfant dans le sein maternel, j'existais par un autre, et, dans l'abandon de toute ma personne, je puisais des plaisirs sans nom. Oh! la confiance est sainte !... Voici ce qui m'arriva :

» Mon père avait décidé de me marier. J'étais l'aînée de ses filles. Il aurait pu choisir un homme, parmi tant de jeunes gens qui me regardaient à la promenade et à

l'église. Il choisit une sorte de pygmée maladif qui se troublait en me parlant. Mais à quoi bon accuser mon père ? C'était assez pour moi qu'il ne choisît pas mon amant !

» Moi, reprit-elle en levant le front, je ne voulais pas me soumettre, et je résolus de fuir pour me soustraire à l'oppression. Mais j'attendis en vain, toute une nuit, celui qui, la veille encore, à mes pieds, parlait d'amour et de constance éternelle. Il était parti seul, sans me prévenir, m'abandonnant à moi-même, peu soucieux de ce qu'allait être ma vie sans lui qui l'avait prise et l'emportait je ne sais où.

» Croyez-vous, maintenant, que j'aie souffert ? Je souffrais tellement, que j'abdiquai ma volonté. Que m'importait alors un époux ou un autre ? Je me laissai emmener par celui qui se trouvait là.

Il y eut ici un nouveau silence. Le moine, toujours adossé au mur, s'abîmait en lui-même, et Clara laissait tomber sur lui ce regard pesant de l'oiseau de proie qui, du haut d'un mont, tend le cou vers le levraut de la plaine. Enfin elle secoua la tête.

— Comment je vécus après cela, c'est ce que je ne saurais dire. Mon mari avait la simplicité de la femme et sa lâche soumission. Je le prenais en pitié en mesurant l'intervalle qui nous séparait l'un de l'autre. Il m'aimait cependant ! Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit.

» C'est de celui-ci, s'écria-t-elle en désignant le moine d'un geste, de celui-ci qui revivait en moi, car j'allais devenir mère. Et maintenant, écoutez, vous qui demandez pourquoi je vous hais. Quand je vous portais dans mes flancs, j'éprouvais déjà contre vous une répulsion terrible. Je devinais qu'en moi, repoussant tout ce qui était moi, vous ne preniez rien que de *lui*. Son image abhorrée était si bien gravée dans mon souvenir qu'elle s'imprimait sur vos traits, et j'avais la conscience de cela. Et cependant, mon Dieu ! vous le savez, en détestant mon enfant, je me faisais horreur à moi-même. Oh ! que de nuits je passai à explorer mon âme avec épouvante ! Je comprenais que si je vous gardais près de moi, j'allais me mettre à vous aimer, et je ne le voulais pas ! Tenez, je crois qu'il y a de l'amour encore dans la haine, car j'éprouve un abominable plaisir à vous revoir, et il me semble maintenant qu'il me serait doux de vous étouffer sur mon cœur, en vous embrassant !

Clara, en ce moment, était hors d'elle-même. Ses mains frémissantes, ses regards enflammés, sa bouche tordue par les sanglots, accusaient une lutte affreuse. Son visage, si glacé d'ordinaire, resplendissait, traversé par les éclairs qui partaient de ses yeux. Sa poitrine haletait. Enfin :

— Je vous éloignai. Je ne voulais pas plus subir la

tentation de vous aimer que celle de vous faire du mal. Mon mari, cependant, ne cessait de me tourmenter à cause de vous. Un jour, je vous revis. Quel supplice! Il y avait des séductions infinies dans votre air de souffrance; mais je sus y échapper. Je sentais que, si je vous serrais dans mes bras une seule fois, je ne pourrais jamais vous laisser partir.

» A dater de ce jour, une souffrance nouvelle entra dans ma vie. Vous vous croyez malheureuse! Hélas! ma fille, mieux que vous je connais le malheur! Savez-vous ce qu'il y avait désormais entre ma haine et moi? une image d'enfant blonde et rose, gracieuse, qui chaque nuit s'envolait à travers l'espace pour se poser comme un oiseau sur mon rêve. Et cette image si douce, elle me représentait celui que je haïssais! et mon cœur se déchirait entre le besoin de la voir et l'horreur que sa vue m'inspire encore.

» Ne pouvant l'éloigner, la retrouvant chaque nuit avec son air triste et paisible, je me résignai, m'entêtant dans mon désespoir comme un fou dans sa manie; mais tout à coup mon mari mourut et je devins libre. Alors, j'endurai un autre supplice!

» Il n'y avait plus personne entre nous. Vous aviez seize ans déjà; j'allais être obligée de vous rappeler près de moi; et chaque jour, en tête à tête, — je pressentais tout cela, — j'allais être condamnée à vous

regarder, vous qui êtes le portrait vivant de l'homme que j'exècre. Je luttai pendant quatre mois, plus mal à l'aise devant ma conscience que ne l'est un criminel devant le juge qui l'interroge. Enfin, ma résolution fut prise. Je me déterminai à ne jamais jouer aucun rôle dans votre vie, je cessai de payer votre pension, je ne voulus même pas vous confier à votre grand'mère, et ce fut par excès d'impartialité que je vous abandonnai au hasard.

A ces mots, Catherine regarda sa mère en face. Mais elle ne la voyait pas.

— Rien ne me retenait plus en Belgique, continua-t-elle d'une voix rauque. Ma mère ne pouvait me comprendre. Mes frères et mes sœurs étaient pour moi des étrangers. L'opinion publique allait me flétrir. Je ne vivais que par ma haine, je me mis instinctivement à la recherche de celui qui l'avait causée. J'avais appris son étrange conversion, son départ et son retour. J'allai au-devant de lui. Pendant deux ans je le suivis partout, ne pouvant croire que ce fût lui que je retrouvais sous l'habit de moine, mais me repaissant de sa vue, accablant son austérité de ma présence. Et c'est en le suivant que je revins dans mon pays.

Elle se tut de nouveau. Comme si chacun des souvenirs qu'elle évoquait lui eût apporté une fatigue, elle ne pouvait plus parler. L'asthmatique qui vient de

courir est moins anéanti, moins brisé. Cependant le dominicain demeurait toujours immobile, enfoncé dans son rêve, et Catherine, ployée en deux, la tête basse, commençait à sentir une immense pitié lui gagner le cœur. Mais elle n'eut même pas le temps de la montrer.

— Je vous avais abandonnée, reprit sa mère d'une voix sourde, mais, hélas ! quoi que je fasse, vous ne pouvez être pour moi une étrangère, et, en arrivant à Bruxelles, ma première pensée fut pour vous. J'appris votre enlèvement; je découvris votre demeure. Souvent, poussée par une sorte d'instinct douloureux, j'y venais le matin, pendant que vous dormiez encore. Cela me causait des sensations inouïes de me trouver sous votre toit. Mais je ne pouvais me décider à vous voir. Et cependant, ma fille, la ressemblance de nos destinées était un charme de plus qui m'attirait vers vous.

» Mais quand le hasard vous mit sous mes yeux, dans cette église, en face de cet homme qui me fascine, car maintenant, par une horrible confusion, si votre vue me fait mal en me rappelant sa vue, la sienne, hélas ! me ravit en me rappelant la vôtre, je sentis les avidités de la haine m'exciter encore. Le besoin de vous faire souffrir me prit. J'étais folle ! C'est alors que je vous maudis en vous révélant votre naissance.

» Plus tard, je fus épouvantée de ce que j'avais fait. L'hésitation était revenue dans mon esprit avec ses angoisses ; je n'osais vous revoir, mais je n'osais quitter cette ville, non plus. Que de déchirements, mon Dieu, je devais subir ! Enfin on me dit que vous vouliez vous adresser à la justice pour châtier le misérable qui vous a séduite. Ce scandale me terrifia. Je sentais bien assez de honte sur moi. Alors je me décidai à voir votre père. J'allai à son couvent et lui appris votre existence. J'espérais qu'il vous dissuaderait de ce procès. Il n'en fit rien, car je sais que vous avez affronté une humiliation nouvelle, et qu'aujourd'hui vous songez à divulguer en public le secret de votre malheur. Je suis venue ici pour vous en empêcher. Puisque votre grand'mère est pauvre, que votre père ne possède rien, que moi je n'ai pour vivre qu'une pension modique, prenez, s'il le faut, ma pension, je vous l'abandonne; mais ne vous exposez jamais à la pitié banale de la foule. Mourez plutôt ! Si vous avez perdu la pureté, gardez au moins la pudeur. D'ailleurs, l'homme qui vous a séduite est riche, puissant ; il se servira de sa fortune et de son crédit pour vous écraser. Je le connais. Il ne reculera devant rien. Une fois de plus, il vous avilira, il vous calomniera, il vous traînera dans la fange, et vous n'obtiendrez de lui que des insultes. Les femmes, sachez-le, sont faites pour

souffrir sans se plaindre ; elles n'ont, dans ce monde si ingénieusement arrangé, ni le droit de représailles, ni même celui de justice. Qu'on se joue d'elles, qu'on les bafoue, qu'on en fasse des instruments de plaisir, et puis qu'on les foule sous les deux pieds, c'est bien, elles n'ont rien à dire. Et maintenant, Catherine, vous connaissez toute ma vie. Obéissez à mon ordre et ne me demandez plus pourquoi je vous hais, en cet instant suprême où, pour la première fois, depuis seize ans, je consens à parler devant vous et à pleurer devant cet homme !

Catherine était anéantie. Cet indomptable caractère qui venait de se démasquer tout à coup lui faisait peur. Pourquoi fallait-il qu'elle eût rencontré cette monstrueuse exception parmi les mères ? Elle dont toutes les aspirations se tournaient naturellement vers la vie paisible, voilà que sa vie se dramatisait de toutes parts, et elle ne savait plus comment sortir de l'effroyable dédale où la fatalité l'enfermait. Sa mère, affaissée sur un siége, en face d'elle, semblait terrassée, et Catherine n'osait lui adresser une parole. Mais, en tournant les yeux du côté de son père, elle comprit ce qu'il éprouvait, et les larmes lui vinrent subitement au bord des paupières. Elle se laissa glisser sur les genoux et lui prit tendrement la main :

— Bénissez-moi, mon père, lui dit-elle.

Puis, se tournant et levant ses regards humides sur sa mère, elle ajouta en soupirant :

— Pardonnez-moi de lui ressembler ; ce n'est pas ma faute.

Le dominicain ouvrit les bras, et quelque temps le père et la fille, se tenant embrassés, confondirent leurs larmes. Ce qu'ils enduraient ne peut se dire. Pendant que l'un, assis, levait le front comme pour implorer le ciel, l'autre, toujours à genoux, courbait la tête sous le poids d'une émotion terrible. Enfin une voix grave s'éleva dans le silence :

— Ma fille, que votre mère vous serve d'exemple, disait le moine. Dieu, qui ne fait rien sans motif, lui a, tout exprès pour votre enseignement, délié les lèvres. Voyez où nous conduisent les passions ! Votre mère, trahie comme vous, pouvait encore être heureuse. Un misérable, qui traînera jusqu'à sa mort, comme un boulet, le remords de son crime, l'avait abandonnée lâchement. Elle, cependant, au lieu de le mépriser, de l'oublier, de l'abandonner lui-même à sa honte, ne voulut écouter que sa rancune, et, poussée par l'insatiable besoin de la vengeance, voilà qu'elle ruine toute sa vie.

Et se tournant soudain vers Clara qui voulait s'écrier :

— Ne m'interrompez pas, lui dit-il. Il m'en coûte de ne pouvoir accumuler sur moi tous les torts ; mais

l'intérêt de notre enfant m'oblige, en parlant des miens, à m'appesantir sur les vôtres !

Et continuant avec autorité :

— Que de mauvaises actions cette femme a commises ! Son époux, qu'elle aurait pu rendre heureux, elle le désespère par son indifférence ; sa vieille mère, dont elle était l'appui naturel, elle s'en éloigne ; sa fille enfin, qui était bien innocente de son malheur, elle refuse de la voir, elle l'abandonne au hasard pour ne pas succomber au désir de lui faire du mal. Et qui nous dit à nous que, si elle s'en était moins rapportée au hasard qu'à son devoir, sa fille aurait été séduite comme elle, abandonnée comme elle, et réduite à baisser la tête quand on lui parle de son enfant !

Ici, il s'arrêta un instant pour se recueillir. Puis, lui qu'on avait entendu prononcer des paroles si sévères sous les voûtes de Sainte-Gudule, attendri maintenant par la destinée de sa fille, il se mit à parler de miséricorde.

— Croyez-moi, croyez-moi, car, depuis plus de seize ans que, détaché du monde, je regarde de haut comme il va, chaque jour me fortifie dans ma croyance ; Dieu ne nous a pas créés pour nous haïr. Ce n'est point à nous à punir ; nous n'avons pas les poings assez pesants pour cela. C'est à celui qui sonde les cœurs, connaît les motifs des actes, sépare la vérité du men-

songe, et seul peut proportionner à la gravité des crimes la sévérité des châtiments. Voulez-vous imiter celle qui vient de développer devant vous les lugubres secrets de sa conduite ? Je serai dur pour elle, je serai impitoyable ; il le faut ! Elle avait, comme vous, le bon droit ; voyez ce qu'elle est devenue. Seule sur la terre, sans espoir d'avenir, fille sans mère, elle est mère, mais elle n'a pas d'enfant. Quelle existence que la sienne ! Quels affreux déchirements ! Elle vous aime et vous déteste ; elle me poursuit et ne m'atteint plus. Forcée de me respecter, car elle sent que j'ai encore plus de repentir qu'elle n'a de haine, elle m'oblige, moi qui lui ai fait tant de mal, à lui parler sévèrement devant vous. Oh ! les desseins de Dieu sont effrayants dans leur logique ! Et ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois combien est sage celui qui agit bien pour quelque cause que ce soit.

Catherine était toujours à genoux devant lui, sanglotant et la face appuyée sur sa poitrine ; et lui, en lui parlant, il appuyait une main sur son épaule, et, de l'autre, il lui essuyait les yeux. Soudain, reportant sa pensée sur lui-même, il jugea sans doute que son langage avait été trop austère ; alors, adoucissant sa voix, et couchant la tête renversée de sa fille entre ses mains, il reprit, comme pour la gronder, avec un reste de gravité plein de bienveillance :

— Ne pleurez plus, mon enfant. Votre père vous aime. Votre mère elle-même ne vous hait pas. Elle le dit, il est vrai, elle le croit peut-être, mais laissez-la dire. Il y a un germe au fond de son cœur qui lève lentement, comme une plante dans l'ombre, et cette plante portera des fruits quelque jour, quand sera descendue sur elle la lumière du repentir. Ne pleurez plus, mon enfant; vous avez été avilie, abaissée, humiliée : tant mieux! vous ne vous relèverez que mieux et que plus vite. Fiez-vous à Dieu qui est bon. Il ne vous abandonnera pas, lui, et il vous vengera comme vous devez l'être, mais ne pleurez plus. Je sais bien qu'il est douloureux de courber le front dans la poussière, de demeurer dans la honte quand elle est imméritée, de s'en aller au loin, laissant derrière soi le méchant qui triomphe; mais, sans vouloir vous affliger, ce châtiment n'est-il pas légitime? Vous avez péché, ma fille, en abandonnant votre couvent, en vous livrant à un homme qui n'était point uni à vous par les liens du mariage, en demeurant avec lui volontairement. Ne me dites pas qu'il avait juré de vous épouser; ce fait, accablant pour lui, vous fournit à peine une excuse. Vous ne deviez point le croire; vous deviez attendre, au moins, pour vous donner, qu'il réalisât ses promesses. Que deviendrait la sainteté des sacrements, je vous le demande, si chacun se croyait en droit, comme

vous, de faire des compromis avec eux? Allons, ne pleurez plus, mon enfant. Moi qui vous parle, j'ai été puni aussi de ma faute. Sans compter l'humiliation que je ressens à rougir devant vous, on m'a jeté en prison, on m'a battu de verges, on a torturé cruellement cette chair dont j'avais fait jadis un foyer de volupté; et, pendant qu'on me torturait ainsi, ma conscience se soulevait, et je disais que c'était injuste. Mais j'avais tort de me plaindre, car ces traitements n'étaient que la rémunération de mes crimes; et puis, si je ne les avais pas subis, est-ce que j'aurais jamais eu l'idée de revenir en Belgique? Et voyez donc! alors je ne vous aurais point connue! Allez, Dieu est bien habile, adorez-le. Quand même il ne vous vengerait pas, adorez-le encore. Vous ne devez même pas compter sur sa vengeance. Vous devez le supplier d'épargner le coupable; oui, ma fille, vous le devez. Au surplus, abandonnez toutes ces idées de poursuites et de procès, et laissez-le agir. Tout ce qu'il fait est bien fait, et ce n'est point à nous à examiner les mystères de sa sagesse.

Tout le temps que le moine parla, la mère resta immobile, regardant en silence ces deux êtres qui puisaient de suprêmes consolations dans une affection commune fortifiée par la religion; et peu à peu, — était-ce la fatigue de la haine? — elle s'affaissa sur son siége, pâle d'abord, puis rêveuse, remontant une fois

de plus et péniblement tout le cours de sa vie passée, perdue, flétrie, saccagée sans résultat pour elle ni contre les autres. Maintenant, enfin, elle en comprenait le néant, et, comparant en secret ce qu'aurait pu être son existence consolée par sa fille, à ce qu'elle avait été dans l'isolement, sa poitrine se soulevait et des larmes coulaient silencieusement de ses yeux de pierre.

Quand Catherine, les yeux gonflés et cédant un peu à contre-cœur, se détacha des bras du dominicain, sa mère avait quitté la chambre.

Trois jours plus tard, elle rentrait à Bruges, après huit ans d'absence, avec la comtesse de Meetkerke et Gertrude portant son enfant.

QUATRIÈME PARTIE

I

Catherine devait rencontrer quelques changements dans la maison de sa grand'mère. Elle était un peu plus penchée sur la rue, un peu moins blanche, et ses meubles avaient pris une teinte encore plus décolorée. L'horloge à musique jouait toujours ses petits airs, mais son timbre semblait s'érailler, comme si les rouages du vénérable instrument eussent été rongés par la poussière. Enfin un objet nouveau occupait une place importante dans la décoration du salon, et ce n'était autre que la dépouille du chat, rembourrée de foin, qui trônait sur une table, sous un large globe de verre, auprès de la dernière poupée que madame de Meetkerke avait ramassée, huit ans auparavant, dans la chambre de sa petite-fille.

Sauf le matou qui, maintenant, restait parfaitement

immobile, avec ses faux yeux, comme il convient à tout animal convenablement empaillé, les autres commensaux du logis ne se portaient pas trop mal. Ils avaient été cependant plus ou moins détériorés par le temps. Gertrude s'était notablement épaissie; son nez se bourgeonnait et des rides commençaient à sillonner sa face plate; le meunier, devenu énorme, ne marchait plus qu'en se balançant sur ses reins comme un éléphant apoplectique; le perroquet lui-même, toujours enchaîné par la patte à la traverse de son bâton, dormait tout le long du jour, la tête sous l'aile, ne parlant plus que de loin en loin. De tous les habitants de la maison, le chat était certainement le mieux conservé. Il est vrai qu'il ne courait plus après sa maîtresse pour se frotter contre ses jambes. Mais comme il avait bon air sous son globe !

Quant à la ville de Bruges, elle était toujours silencieuse, avec ses pignons gothiques, ses canaux déserts, ses dentellières groupées sous les portes, ses corbeaux planant dans la brume et son carillon chantant. Il y avait peut-être un peu plus d'herbe dans certaines rues, voilà tout.

Catherine reconnaissait les moindres objets avec un attendrissement plein de douceur, quoiqu'il fût mêlé d'amertume. Le lendemain de son arrivée, elle allait chez sa grand'mère, de fenêtre en fenêtre et de cham-

bre en chambre, regardant toutes choses avec un pieux étonnement. Mais quand elle descendit dans le jardin et que ses yeux rencontrèrent la maison qui faisait suite à celle de madame de Meetkerke, elle demeura immobile de surprise, car elle ne se rappelait pas l'avoir jamais vue.

Cette maison, autrefois, ressemblait tellement à sa voisine, qu'on eût pu les prendre l'une pour l'autre; mais depuis le départ de Catherine, elle avait été rebâtie, exhaussée, agrandie, et elle présentait maintenant une longue façade de briques rouges, avec des volets de chêne et des mansardes pointues surmontées de girouettes. Son jardin, un peu négligé et séparé de celui de la comtesse par une haie de bouleaux, s'en allait jusqu'aux bords du canal entre deux allées couvertes qui ressemblaient à de longs berceaux. Des poules, des pigeons et des dindons s'y promenaient gravement à travers les fleurs et les herbes, et, dans un angle, il y avait une vacherie avec un toit à porcs construit en petites bûchettes. Enfin tout le premier étage de la maison qui faisait face au jardin était occupé par un immense vitrail.

Catherine retourna sur ses pas pour demander à sa grand'mère la raison de ce changement, mais elle ne la trouva pas, non plus que Gertude, car elles étaient toutes deux à la messe. Alors, elle alla chercher son

enfant, descendit dans la cuisine et se mit à l'allaiter auprès de la fenêtre. Au bout d'une demi-heure, elle entendit des voix s'élever confusément dans le jardin. Elle écarta le rideau du bout du doigt, et elle vit sa grand'mère, appuyée sur sa canne, causant, par-dessus la haie, avec un jeune homme dont elle n'apercevait que la tête fine et spirituelle. Leur conversation paraissait un peu familière, et Catherine remarqua que le jeune homme était de bonne humeur et riait assez volontiers. On eût dit qu'il faisait des compliments à madame de Meetkerke, tant la bonne femme se confondait en révérences pour lui répondre. Enfin, et non sans surprise, Catherine vit sa grand'mère ouvrir une petite porte située au milieu de la haie, puis, s'appuyant sur le bras de son voisin, franchir la limite de son domaine et s'asseoir avec lui sur un banc de bois qui décrivait un grand demi-cercle sous une treille.

Pendant que la comtesse, courbée sur le bras de son cavalier, s'avançait lentement vers le banc, Catherine eut tout le temps nécessaire pour examiner ce voisin complaisant qui faisait les honneurs de chez lui avec tant de bonne grâce. Il portait un costume assez étrange, tout en velours noir, rappelant de loin celui des portraits de Van Dyck. Sa chemise découvrait son cou par en haut, et, plus bas, elle bouffait négligemment sur ses hanches. Sa veste lâche se soulevait au-dessus, et une

ceinture de soie rouge entourait sa taille nerveuse. Enfin, il était chaussé de souliers à talons hauts, et un petit toquet de velours campé carrément sur sa tête lui donnait un air crâne qui faisait plaisir à voir.

Lorsqu'il fut assis, Catherine regarda sa figure. Il avait le front élevé, renflé au-dessus des sourcils, quoique très-lisse, et de longs cheveux blonds crêpelés descendaient jusqu'au bas de ses joues imberbes. Ses yeux bleus à fleur de tête, observateurs et patients, arrêtaient sur tous les objets qu'il examinait des regards tranquilles. Son nez était celui des railleurs, un peu gros du bout, avec des ailes mobiles et relevées. Sa bouche, grande et bien meublée, disparaissait à demi sous une longue moustache agréablement tirebouchonnée qui s'en allait follement rejoindre la base de ses oreilles. Mais, ce qui ne se peut exprimer, c'était la bonne humeur et la franchise répandues sur tout son visage. La santé du corps et celle de l'esprit y brillaient avec calme, comme un rayon de soleil sur une nappe d'eau pure.

Gertrude étant entrée dans la cuisine, Catherine lui demanda quel était ce voisin si prévenant pour sa grand'mère.

— C'est un peintre français, dit Gertrude. Il est venu s'installer ici, il y a trois ans, avec son domestique, et, depuis, il a passé toutes ses journées à travailler à

ses toiles qui, dit-on, lui rapportent beaucoup d'argent. Quelquefois il monte à cheval et s'en va se promener jusqu'à Blankenberghe. Il ne reçoit personne. C'est un drôle d'homme, bien plaisant et bien poli. Le meunier prétend qu'il est amoureux de madame la comtesse, mais c'est des bêtises, comme vous pensez. La vérité, c'est qu'il cause volontiers avec elle, et même avec moi, à l'occasion, car il n'est pas fier.

— Comment se nomme-t-il ? dit Catherine.

— M. Marcel.

II

En peu de temps, Catherine fit connaissance avec le peintre. Le matin, quand elle se promenait dans le jardin, portant son nourrisson dans ses bras, elle le voyait habituellement jeter des mies de pain à ses poules, ou regarder mélancoliquement ses pourceaux qui dormaient au grand soleil. Il s'approchait de la haie, lui demandait de ses nouvelles, faisait toutes sortes de risettes à son enfant, et parvenait parfois à dérider le front de la jeune mère avec les histoires plaisantes qu'il avait sans cesse à la bouche. Catherine se tint d'abord, avec lui, sur la réserve, car elle se méfiait maintenant

de tous les hommes. Mais quand elle vit que son voisin ne lui adressait jamais de questions sur son passé, ne lui faisait pas de compliments, et même se montrait peut-être moins prévenant pour elle que pour sa grand'mère, elle devint un peu plus familière. Lui, cependant, tout en respectant son secret et lui parlant gaiement, la traitait avec la plus cordiale déférence, comme s'il eût voulu lui prouver constamment sa fraternelle sympathie. Alors, elle lui sut d'autant plus gré de sa réserve que, dans sa pensée, chacun pouvait se croire en droit de la mépriser maintenant.

Un matin, elle alla avec sa grand'mère visiter l'atelier du peintre. Cette grande pièce, d'une hauteur énorme, franchement éclairée par le jour du nord, était complétement nue. Le long des murs il y avait quelques modèles en plâtre et des toiles sans cadre, inachevées. Au fond s'élevait un grand poêle dont le tuyau se coudait au plafond, puis quelques siéges, des chevalets, un meuble plein de vessies de couleurs, le tout assez commun de forme. Catherine, qui avait encore dans les yeux le souvenir des magnificences du château de Goyck, fut étonnée de voir qu'un artiste aimât moins à s'entourer de belles choses qu'un bourgeois. Elle ne savait pas que celui-là, au rebours du plus grand nombre de ses confrères, portait dans son cerveau des splendeurs auprès desquelles n'existent pas les splendeurs réelles, et que,

s'il bannissait avec tant de soin les objets de luxe de son atelier, c'était afin que rien n'attirât son œil quand il reproduisait sur la toile les merveilles qu'il portait en lui.

Bientôt, quittant un sujet d'étonnement pour un autre, Catherine se demanda pourquoi cet étranger était venu enfouir son talent dans la petite ville de Bruges, où il ne pouvait prendre aucune des distractions que recherchent avidement les jeunes hommes ; et elle se le demandait avec d'autant plus de persistance qu'il n'épargnait guère les Belges dans ses lazzi. « Ne me parlez pas des Belges, disait-il souvent, leurs femmes portent toutes des pantalons, et ils ont la cruauté d'atteler des chiens à leurs charrettes ! »

Un jour, comme Catherine était retournée à l'atelier avec sa grand'mère, et comme elles tricotaient toutes deux près du vitrage pendant que le peintre travaillait, elle ne put s'empêcher de lui faire remarquer la contradiction qui existait entre ses paroles et sa conduite.

— Oh ! vous ne m'avez pas compris, répondit-il, je plaisante les Belges, mais je fais le plus grand cas des Flamands. Songez donc ! c'est le seul peuple artiste qui nous reste. Ici, à Bruges, dans ce trou, comme on dirait à Paris, tous les hommes sont poëtes, et les femmes font de la dentelle ; c'est fort joli ! D'ailleurs, ma mère était une Flamande de Gand. Dans tout le pays qui longe la

mer et l'Escaut, depuis Furnes jusqu'au nord de la Hollande, depuis les frontières du Hainaut et du Brabant jusqu'à celles de la Confédération germanique, chacun se connaît en peinture, honore la peinture, et je trouve cela on ne peut plus réjouissant. A Anvers, il n'y a que deux statues sur les places, et ce ne sont pas, comme ailleurs, des statues de conquérants, mais des statues de peintres. Anvers, cette ville de marchands, a décerné des honneurs souverains à Rubens et à Van Dyck. Tandis que le reste de l'Europe vend, achète, fabrique, laboure, spécule, empile des gros sous, extravague, fait des révolutions et se fusille, là on conserve les tableaux des maîtres, on les accapare dans les familles, on les sent, on les goûte, on les aime. Et quels tableaux! Jusqu'aux femmes, tout le monde apprécie leur valeur. Le dernier des mareyeurs d'Anvers sait ce que sont les Téniers et Quintin Metzis. La plus abrutie des béguines de Bruges lève le nez dès qu'on prononce devant elle le nom de Memling. Allez donc prononcer le nom du Poussin devant la moitié des marchands de Paris qui payent patente et possèdent des rentes sur le grand-livre. Ils le prendront pour un nom de basse-cour. Et puis ici, enfin, on rencontre des monuments vraiment respectables, et, bien mieux encore, des villes complètes qui sont de petits univers. Voyez Bruges, la dernière des cités gothiques; c'est un diamant! Pourvu

qu'on ne me l'abîme pas! Moi, d'abord, je ne vis que par les yeux!

Catherine n'avait jamais rien entendu de pareil, et cette verve l'émerveillait.

— Je croyais, lui dit-elle, que les Français étaient un peuple d'artistes.

— Ah bien ouiche! fit le peintre en la regardant par-dessus l'épaule, pendant qu'il brossait rageusement le fond de son tableau. Dans mon pays, ma chère enfant, quand vous avez beaucoup d'argent, on vous considère; mais si vous n'avez que du talent, tout le monde vous tombe dessus. Le plus grand peintre de notre siècle, qui vit encore : Eugène Delacroix, fut traîné dans la boue, pendant trente ans, par des crétins dont je ne voudrais pas pour nettoyer ma palette. D'autres sont morts à la peine, écrasés par la sottise des gens de goût. Je parle ici de Géricault et de Marilhat. C'est que, voyez-vous bien, dans mon pays, il y a un très-grand nombre d'envieuses petites bêtes qui, toutes les fois qu'un artiste cherche à se faire adopter par le public, s'empressent de japper après lui et de le mordre aux talons. Un tas de vieux farceurs qui se sont faits ermites à l'âge où les désirs ne sont plus servis par les forces, plus jaloux de l'argent que de la réputation gagnée par les autres, *éreintent,* — pardon du mot, mais il est consacré, — tous ceux qui ont leur franc-

parler dans l'art et ne s'abaissent pas à des hypocrisies d'expression faites pour des Tartufes qui veulent cacher leur jeu. Aimables gens ! parce qu'ils sont *fruits secs* de l'école, qu'ils n'ont jamais pu s'arracher du ventre ni un tableau, ni un livre, s'imaginent-ils pas de faire ce qu'il y a de plus difficile au monde : juger! Ils ont renversé le proverbe et disent : *Qui peut le moins, peut le plus.* Aussi, comment jugent-ils ? Figurez-vous que mon premier tableau représentait une scène d'intérieur, à deux personnages, que j'avais tout naïvement exécutée en me préoccupant beaucoup et exclusivement de la distribution des lumières et des ombres, de l'harmonie et de l'unité de l'ensemble, de l'agencement des détails, du style enfin, sans lequel il n'est pas de réelle œuvre d'art, m'estimant assez heureux de donner un peu de vie, de vraisemblance et de couleur à ce sujet assez bourgeois en lui-même et qui ne me ravissait pas extraordinairement. Eh bien ! cette pauvre petite scène d'intérieur qui, comme liberté d'expression, est de l'eau claire auprès de cent tableaux de maîtres que je pourrais vous citer, et particulièrement de la *Kermesse* de Rubens exposée au Louvre, m'a valu une véritable pluie d'injures de la part des critiques pudibonds. Le public faisait cercle autour de mon œuvre, à l'exposition ; ils ont invectivé le public, ils ont dit que j'étais un peintre d'une immoralité révoltante. Enfin, ils m'ont appelé

réaliste. Réaliste, grand Dieu ! je vous avouerai que je voudrais bien l'être ! mais il me manque tant de qualités pour cela ! Je n'en ai jamais connu qu'un seul : c'est celui qui, tenez, vous pouvez le voir par ce vitrail, répand avec une égale indifférence les torrents de lumière de son soleil sur les fleurs de mon jardin et le fumier de mes pourceaux !

Le peintre resta, après cela, quelques instants sans rien dire. Il avait enlevé son toquet de velours et sa veste ; et, la palette accrochée au pouce, le pied posé sur la barre de son chevalet, debout, il promenait lentement son pinceau sur sa toile. Catherine l'écoutait avec stupeur. Elle s'échauffait à cette passion.

— Tenez, reprit-il plus doucement, allez là-bas regarder la gravure de mon tableau dont je vous parlais tout à l'heure : je l'ai placée à côté d'une bonne copie de la *Kermesse* de Rubens. Vous jugerez de la différence du *rendu*. Ah ! voilà que vous rougissez ! mais c'est Rubens qui vous fait rougir, je le constate.

» L'année d'après, dit-il en riant, j'envoie à l'exposition un autre tableau représentant un homme qui se brûle la cervelle. Je trouvais dans cet acte un certain agencement de lignes fort régalant : la tête extravasée dans la fumée, les pieds rejetés en avant, le buste ployé sur les reins, la main tendue, toute frémissante, une pose originale, enfin. Eh bien ! il s'est ren-

contré un bon bourgeois pour écrire, en langage peu métaphorique, que je cherchais à démoraliser les populations. Faut-il avoir besoin de mettre de l'encre sur du papier pour se moquer du public de cette manière! Il est vrai que ce bourgeois, très-bourgeois malgré ses allures excentriques, a bien quelques tableaux rentrés. Un autre, mais celui-là pas méchant, quoiqu'un peu bêta, emboîtant immédiatement le pas derrière le premier, s'est avisé d'écrire que mon tableau était *le dernier mot d'un art qui tombe en pourriture.* Celui-ci en a considérablement de tableaux rentrés! Aussi je ne lui en veux pas. Notez que l'un ne m'extermine que parce qu'il suppose que je ne suis pas un ultramontain bien sincère, et l'autre, parce que je me nomme Marcel tout court, et non M. le comte ou M. le marquis de n'importe quoi. Que font la politique et la religion, me direz-vous, dans cette affaire? Ma chère, en matière d'art aujourd'hui, cela fait tout à Paris.

» Voilà pourquoi, reprit-il lentement, après un instant de silence, je suis devenu votre voisin. Musicien, je serais allé vivre en Italie; peintre, je vis en Flandre. Là-bas, voyez-vous, tout fait mal à l'œil, tout est commun, tout est mesquin. Ma foi! j'ai pensé que le bon Dieu ne donnait à chacun de nous qu'une jeunesse, et j'ai planté ma tente là où je n'entends pas dire de bêtises sur mon art, car tout le monde parle

une langue étrangère autour de moi. Et puis je ne lis pas les journaux. Je n'envoie plus de tableaux aux expositions, parce qu'on m'en a refusé un et j'ai trouvé ce procédé malhonnête. Maintenant, on dit que je boude et que j'ai tort de bouder. Ça m'est bien égal! Cependant les marchands accourent de Paris, à la file, et je leur fais payer cher les toiles dont ils ont envie. Je n'ai pas besoin d'eux. Je suis riche. C'est à prendre ou à laisser. Je venge, en limitant les bénéfices de ces usuriers, cent artistes de génie et morts de faim dont les œuvres, éternel honneur de la France! se vendent au poids de l'or dix ans après qu'ils ont vécu. Voilà. J'ai mangé de la vache enragée dans ma jeunesse, et ça m'a donné de l'esprit. Ici, je rencontre à profusion des modèles admirables. Moi qu'on a appelé le peintre des étoffes, le peintre tapissier, — notez que ne peint pas des étoffes qui veut, c'est très-difficile! — je n'ai guère besoin que des têtes, des cous et des bras, et toutes les filles de votre pays ont ces morceaux-là superbes. Enfin, ici, je choisis librement les sujets de mes tableaux, sans que des gens profonds qui ont fait leur éducation dans les tripots et les tavernes se croient en droit de m'insulter. Je vis à ma façon, je travaille à ma manière, et tout le monde me respecte, parce que les Flamands, gens sensés, pensent qu'un artiste mérite autant de considération qu'un meunier ou un marchand de vin;

et je n'en dirais pas autant des Français. Quand je suis triste, je vais au petit musée de Saint-Jean regarder les prodigieuses peintures de Memling, qui est mort à l'hôpital. Nul n'est prophète en son pays !

Plus le peintre parlait, plus Catherine se sentait curieuse de lui. C'était comme un monde nouveau qui se levait devant elle. Les bizarreries mêmes qui traversaient, comme des éclairs, ce langage d'un artiste fou de son art, la ravissaient autant que les préceptes les plus hardis. Pendant que sa grand'mère, endormie dans son fauteuil, retenait de ses deux mains son tricot sur ses genoux, elle resta quelque temps silencieuse, cherchant dans son esprit comment elle s'y prendrait pour exciter encore celui dont les paroles plaisaient si fort à son oreille. Enfin :

— Je ne comprends pas comment le gouvernement de votre pays vous a laissé partir, lui dit-elle.

Le peintre à ces mots posa sa palette et ses brosses sur sa boîte à couleurs, et, se promenant à travers l'atelier, les mains dans ses poches, il répondit lentement, sans regarder Catherine, comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Je ne suis pas de ceux qui font remonter les moindres ennuis de leur existence jusqu'aux gouvernements qui n'en peuvent mais. En France, chaque citoyen attend tout du gouvernement. Il joue vis-à-vis

du public le même rôle que le bon Dieu vis-à-vis des paysans : Que ne nous envoie-t-il du soleil ! Que ne fait-il cesser la gelée ! C'est ce que je connais au monde de plus injuste. Les gouvernements ont bien assez à faire avec les grands intérêts du pays. Ils ne peuvent descendre dans l'infini détail de la population; ils s'y perdraient. Je vais plus loin, ils ne doivent pas le faire. Si chacun, en effet, avait le droit de compter sur les secours actifs d'en haut, que deviendraient ces aptitudes diverses qui, appliquées à l'industrie, à la science, aux arts, produisent cet ensemble magnifique appelé du nom de civilisation ? Chacun, au moindre obstacle, au lieu de se roidir et de tirer son propre salut de lui-même, se croiserait les bras et dirait : « C'est au gouvernement d'y songer. » Et alors, nous irions échouer dans une sorte de communisme qui ferait du pays un désert et de la civilisation un souvenir. Non. Les gouvernements nous doivent la protection, la liberté civile et la justice, pas davantage, et c'est assez !

Il resta quelque temps à se promener, tournant autour des chevalets et des tables; puis, se parlant toujours à lui-même, il reprit :

— Je ne suis pas non plus de ceux qui se méfient toujours des ministres et les calomnient. Il a pu exister des ministres qui font le mal pour le mal. C'est possible. Mais je n'en sais rien. Je ne crois même pas aux mi-

nistres absolument inhabiles. Vous voyez que je vais bien loin. Les hommes d'État ne sont ni plus bêtes ni plus méchants que les autres hommes. On a dit le contraire autrefois, dans les journaux, mais ça n'est pas vrai. Les hommes d'État doivent travailler de toutes leurs forces à ce qu'ils croient être le bien public. Leur intérêt les y pousse, à défaut de leur honneur. Ils font le nécessaire pour garder leurs places; donc, ils font ce qu'ils jugent équitable. Ils peuvent se tromper, mais leurs intentions sont bonnes. Ils sont sincères.

» Le malheur maintenant, s'écria-t-il en levant la tête, c'est que, toujours en vertu de ce principe que le gouvernement est le bon Dieu, on a habitué les hommes d'État, peu à peu, à s'occuper de choses qui leur sont absolument étrangères, et auxquelles, malgré leur bon vouloir et leur génie — quand ils en ont, — ils ne peuvent entendre absolument rien.

» Moi qui vous parle, dit-il plus lentement encore, en s'arrêtant devant Catherine et la regardant jusqu'au fond des yeux, depuis l'âge de seize ans, j'ai passé religieusement dix heures par jour à m'occuper de mon art, avec le désir le plus enragé de bien faire, la soif d'apprendre et une indomptable volonté. Il y a donc maintenant dix-huit ans que je porte toutes mes forces sur le même sujet d'études. Eh bien, ma chère enfant, quoique je ne sois ni manchot, ni bête, — je vous le

dis à vous qui n'irez pas le répéter, — c'est à peine si aujourd'hui j'en connais les premiers éléments. Chaque coup de brosse que je donne sur une toile nouvelle me révèle mon insuffisance et mon ineptie; et, comme à mesure que j'avance dans ma tâche, mon goût augmente pendant que mon imagination décroît, je me trouve constamment placé entre la connaissance du Beau qui s'accentue dans la forme de mon idéal et les chances d'y atteindre qui diminuent pour moi de jour en jour...

» Comment voulez-vous maintenant, reprit-il avec un geste superbe, que de braves gens qui n'ont que de l'intelligence et beaucoup de bonne volonté à leur service, les uns banquiers, les autres avocats ou magistrats, les autres soldats, d'autres encore industriels, ou peut-être tout simplement hommes de bonne compagnie, uniquement parce qu'on leur a mis sous le bras un portefeuille de maroquin rouge, acquièrent immédiatement, et par le seul fait de leur position politique, les connaissances que nous autres nous possédons à peine après vingt ans de travaux acharnés?

» Ils veulent cependant protéger les arts, car ils savent bien que les arts sont des choses puissantes, et ils le veulent honnêtement, je ne le répéterai jamais assez. Mais ils ne peuvent pas. Ils vont à tâtons, au hasard, selon que le vent de l'opinion les pousse, trompés par

les habiles, harcelés par les infirmes qui tâchent, au moins, de tirer quelques deniers de la bourse publique, ne pouvant espérer mieux. Et comment pourrait-il en être autrement? Dès que ces hommes destinés à prendre part au gouvernement de leur pays sont sortis du collége, on les a conduits devant un tableau de Raphaël, et on leur a dit : — Voilà le comble du Beau! — admirez. Et ils ont admiré. Puis on leur a fait écouter une tragédie de Racine, et on leur a dit : — Voilà le dernier mot du Sublime! — admirez. Et, malgré une insoutenable envie de dormir, ils ont admiré. A partir de ce jour, ils ont conservé dans leur mémoire ces deux types, et, installés enfin dans leurs postes élevés, ils attendent impatiemment un peintre qui *ressemble*, entendez-moi bien, à Raphaël, et un poëte qui leur rappelle Racine à s'y méprendre; et ils les attendent avec bonne foi, pour leur sauter au cou, les chamarrer de rubans, les faire asseoir à leur table et s'enorgueillir de leur amitié. Mais malheureusement tout artiste qui ressemble à un autre, par cela seul, manque de génie, et le public qui s'y connaît bien le repousse. Le génie, en effet, tire tout de lui-même, et, plus il est différent de tout ce qu'on a vu, plus il se sépare violemment des doctrines et des écoles, plus il est le génie. Alors vous voyez d'ici l'embarras de nos hommes de bonne volonté. Un jour, pendant qu'ils rêvent de Racine, assis au coin

du feu, les pieds sur les chenets, tout à coup, en s'éveillant, ils se trouvent face à face avec une espèce de sauvage violent, agressif, intolérant, qui enfonce les portes, fait peter les vitres et traîne après lui tout un peuple avide de le regarder. Les hommes d'État, qui attendaient autre chose, s'écrient : — Qu'est-ce que c'est que celui-là? — Eh ! c'est le génie, malheureux ! répond la foule. Cependant ils ne veulent pas le croire. Cet être monstrueux leur fait peur. Ils disent que la foule se trompe. Et ils repoussent le Titan qui se venge en les oubliant. Vous pouvez concevoir maintenant, ma chère, pourquoi Delacroix mon maître, et tant d'autres, ont été traités si longtemps comme des pitres de la foire, tandis que des faiseurs de charades et des peintres d'enseignes étaient sincèrement comblés de faveurs par les gouvernements de leur pays.

» On revient à Delacroix depuis quelque temps, reprit-il; mais, croyez-le bien, au fond, on l'exècre toujours. Il est trop fort pour être compris !

— Quelle est la morale de tout cela? dit alors Catherine.

— La morale en est désolante, répondit le peintre. La voici : Le plus grand service que les hommes d'État puissent rendre aux artistes, c'est de ne jamais s'occuper d'eux.

» Cependant, reprit-il, il serait possible qu'un homme

qui serait un très-grand maître, rassasié de gloire et de richesses, pas jaloux, plein de savoir et d'équité, une sorte de Goethe enfin, parvînt, de temps à autre, quand il aurait bien digéré et bien dormi, à rendre quelques jugements équitables sur les œuvres des artistes vivants. Mais il ne faudrait pas s'y fier.

» Je ne reconnais pour juges que les peintres, ajouta-t-il, et encore..... quand ils sont de bonne foi.

— Heureusement, dit Catherine, le public console les artistes.

— Peuh! interrompit-il. Le public est devenu bien hypocrite. Même en peinture, maintenant, il n'aime que les périphrases. Le mot propre lui fait peur. Pour un petit bout de gorge qu'on lui montre, il pousse des cris de paon. On dirait qu'on l'assassine. Je n'approuve pas plus, remarquez-le bien, l'artiste exclusivement licencieux que l'artiste exclusivement bégueule. Tous deux sont des maniaques. Le peintre doit tout peindre et ne reculer devant rien. Moi qui vous parle, j'ai fait un portrait de saint Dominique, et le saint, je dois lui rendre cette justice, était fort peu licencieux.

— Il faut, dit Catherine, que vous soyez bien misanthrope pour vous condamner ainsi à vivre seul.

— Misanthrope, mon enfant? Personne ne l'est moins que moi. Qu'ai-je besoin de société? Mes toiles représentent un monde. Au fond, je suis très-gai. De quoi

s'agit-il, en effet, pour moi? de faire quelque jour un chef-d'œuvre, si j'en suis capable, et puis de m'en aller docilement dans l'autre monde, quand cela fera plaisir au bon Dieu.

— Vous n'avez donc pas d'amis?

— Si fait; mais j'en ai très-peu. Les artistes ont généralement peu d'amis, surtout parmi leurs confrères. Les miens viennent me voir tous les ans. Ils se dérangent exprès.

— Et vous n'avez jamais eu, ajouta Catherine en rougissant, la tentation de vous marier?

— Le mariage n'a pas une très-grande importance pour moi, dit le peintre. J'y ai songé cependant, quand j'étais tout jeune; mais je ne savais qui épouser. Une fille pauvre? Dans mon pays, la fille pauvre rêve toujours un petit époux en place, décoré, qui lui donne un petit hôtel, un petit coupé, des petits bijoux et la conduise chaque soir, pour montrer sa petite personne, dans quelque petite soirée; merci! Une fille riche? Les filles riches savent trop bien compter. Leur idéal n'est plus de captiver un lord Byron, un Chateaubriand; c'est de rencontrer un banquier naïf. Entre nous, j'estime qu'elles se font énormément d'illusions sur les dédommagements d'une grande fortune. Et puis, je trouve imbécile d'épouser une personne qu'on ne connaît pas du tout. C'est trop chanceux. Il m'aurait fallu

une jolie ménagère, adroite et bonne, qui consentît à aimer sa maison et à tolérer les excentricités de mon caractère, qui m'aurait adouci les angles de la vie, et n'aurait pas fait plus de bruit qu'un chat dans mon atelier; mais je n'ai jamais eu le temps de chercher cette merveille. Au surplus, reprit-il, si vous me pressez un peu, je vous dirai qu'un artiste ne doit pas se marier, et, présentant sa palette à Catherine : — Voilà ma femme, ajouta-t-il.

III

Catherine était étonnée. Le comte de Goyck, le seul homme qu'elle pût comparer à son voisin, ne connaissait d'autres devoirs que ses passions et ne poursuivait d'autre but que le plaisir. Cachant sous des phrases dorées ses mauvaises actions, tous les moyens lui étaient bons pour séduire les femmes, et, ne pouvant se passer d'elles, il les attirait dans ses piéges avec de belles promesses et des yeux menteurs. Celui-ci, au contraire, ne semblait voir dans les femmes que des sujets de dérangement pour son travail, ou, tout au plus, des compagnes d'un esprit inférieur, bonnes à prendre seulement quand elles ont la conviction de leur infériorité.

Il était rude, violent, brutal même quand il parlait de ceux qui font du mal, et il réservait toutes ses adorations pour son art; enfin la franchise éclatait dans tous ses discours et leur donnait un sens élevé. Par quelle succession d'événements en était-il donc arrivé, comme le père de Catherine, à ce détachement pour tout ce qui n'avait pas de rapports avec sa passion unique? Souffrait-il sans se plaindre? Était-il capable d'aimer? Oh comme elle eût voulu déjà s'enfoncer plus avant dans les profondeurs de cet esprit qui lui réservait de nouvelles découvertes, et comme elle sentait son néant en se mesurant avec lui!

Elle eut beaucoup de peine à se résigner à sa nouvelle existence. Le souvenir de sa faute lui communiquait devant les autres une gêne qui devenait parfois une souffrance, et comme, au rebours de sa mère, elle adorait l'enfant qu'elle avait eu de son séducteur, elle se cachait pour l'embrasser. Cependant, malgré la trahison qui l'avait cruellement éprouvée au début de sa vie, un vague espoir, de temps à autre, lui caressait le cœur. Elle était si jeune encore qu'il se mêlait souvent, à son insu, des idées riantes à ses pensées de remords. En vain elle se répétait à satiété que son avenir était brisé, une voix éloignée chantait en elle, et elle avait beau s'irriter contre elle-même, la voix encourageante et consolatrice revenait perpétuellement. Enfin, pour se dé-

barrasser de l'incertitude qui l'empêchait de dormir, elle eut l'idée, — comme à sa place devait l'avoir toute Flamande, — de consulter *les cartes*. Elle alla donc chez un libraire acheter le *grand jeu* de mademoiselle Lenormand, et, pendant quelques jours, elle ne fut plus occupée qu'à aligner les morceaux de carton colorié à la suite les uns des autres. Tous lui dirent invariablement qu'il y avait de par le monde un homme brun qui lui voulait du mal et un homme blond qui la protégerait.

En retournant à l'atelier avec sa grand'mère, elle vit les modèles que Marcel faisait poser devant lui. C'étaient de belles filles de la campagne aux chairs opulentes, ou de jeunes dentellières qui n'étaient pas fâchées de gagner leur vie en se reposant un peu. Marcel les traitait familièrement, mais jamais devant Catherine il n'avait l'air de soupçonner que leur sexe différât du sien. Elles semblaient être, à ses yeux, des mannequins animés et pas autre chose.

Un an se passa. Catherine, sans nouvelles du comte de Goyck, de son père ni de sa mère, élevait son enfant, savourant son existence paisible, la comparant à l'existence si tourmentée qu'elle avait menée pendant six mois, prenant un plaisir vague et triste à rêver dans le jardin, toute seule, bercée par la musique éternelle du carillon de la ville, dorlotant sa grand'mère, s'intéres-

sant à la peinture, et s'étonnant de temps à autre, sans le laisser voir, de la tranquillité de son voisin. Peu à peu, tant il la préoccupait déjà, elle en arriva à donner à manger à ses poules, à arroser ses fleurs, à ranger, dans son atelier, les meubles qui couraient tout de travers, le long des murs, à la file; à lui préparer des petits chiffons pour essuyer ses brosses, à lui adresser des observations assez fines et naïves sur la composition de ses tableaux. La première fois qu'elle se permit cette chose incongrue, Marcel la regarda de ses yeux immobiles, à peu près comme ferait un bœuf qui entendrait parler une pâquerette, puis il se mit à sourire et continua de peindre. Mais le lendemain Catherine s'aperçut qu'il avait suivi son conseil. C'est ce qui l'encouragea à lui en donner d'autres. Bientôt, quand elle se promenait dans le jardin, Marcel, frappant du bout des doigts contre son vitrail, l'appelait souvent auprès de lui pour la consulter.

IV

Cependant la gêne était entrée avec Catherine dans la maison de madame de Meetkerke. Gertrude, qui était une véritable Flamande, avait beau faire des miracles

d'économie, chaque jour voyait s'accumuler les dettes criardes de sa maîtresse, et le petit ménage, signalé par toute la ville aux marchands qui lui refusaient le crédit, ne subsista bientôt plus qu'au prix de privations extraordinaires. Il y eut un hiver surtout qui fut terrible pour Catherine! Elle vit successivement la servante dévouée frotter du lard sur son pain en guise de beurre, laver et repasser elle-même tout le linge de la famille, préparer chaque jour pour le dîner un mélange grossier de pommes de terre, de navets, de choux et de viande de porc, — nourriture ordinaire des pauvres gens du pays flamand, — puis, s'ingéniant à mesure qu'elle reconnaissait l'insuffisance de ses calculs, remplacer le pain blanc par le pain bis, le coke par la tourbe, la bougie par la chandelle, et diminuer graduellement les doses de sucre et de café dans le breuvage habituel de sa vieille maîtresse, rien n'y fit. Les dettes augmentaient toujours, et le meunier lui-même, en sa qualité de propriétaire, commençait à se fabriquer une mine longue d'une aune quand il abordait la comtesse, comme pour lui faire comprendre qu'il lui serait bien agréable de toucher un faible à-compte sur ses loyers. Catherine se désolait, cherchant en vain le seul moyen de se rendre utile. Elle qu'on avait habituée, chez le comte de Goyck, à satisfaire toutes ses fantaisies, elle ne savait pas se priver d'une foule de petites choses coûteuses,

et elle demeurait confondue quand elle voyait sa grand'mère puiser de plus en plus rarement dans sa vieille boîte d'écaille le tabac qui lui délïait l'esprit. Comme elle avait niaisement laissé dans sa maison du faubourg de Schaerbeck tous les meubles et ses effets de corps les plus précieux pour qu'ils fussent renvoyés au comte de Goyck, elle ne possédait réellement rien, et elle reprisait son linge elle-même afin d'éviter la dépense d'une ouvrière; mais cela ne suffisait pas pour la contenter. Enfin elle se décida à apprendre le métier de dentellière, et bientôt, après avoir travaillé tout le jour, elle passa la moitié de ses nuits assise à terre, dans le salon, enveloppée dans une couverture, devant un reste de feu de tourbe, pour ourdir, tant bien que mal, quelques bandes de plus de *point de Bruges* qui devaient lui rapporter au bout du mois une trentaine de francs. Une chandelle l'éclairait, posée sur un tabouret, à ses pieds, derrière un globe de verre plein d'eau, et souvent, pendant que sa grand'mère, son enfant et Gertrude dormaient dans leurs lits, fatiguée, elle laissait retomber ses bobines sur son *carreau*, et se reportait longuement, par la pensée, à l'époque, si éloignée maintenant, où elle vivait au château de Goyck, entourée de magnificences. Elle se rappelait toujours, — comme un enfant se souvient d'une féerie, — cette chambre tendue de soie bleue à bouquets blancs, où, le soir de son arrivée,

Virginie l'introduisit pour l'habiller d'une robe de taffetas rose. Elle se revoyait, alors, dans sa joie et dans sa surprise, debout devant la haute glace, s'admirant elle-même, étonnée de la blancheur de ses épaules, de la petitesse de ses pieds, de ses souliers brodés de passequilles. Puis, songeant à quel prix elle avait payé tout cela, elle poussait un soupir, et, reprenant ses bobines dans ses doigts glacés, elle se demandait en grelottant si le bon Dieu n'aurait pas bientôt pitié d'elle. Quelquefois, roidie par le froid, elle faisait quelques pas dans la chambre pour se dégourdir, et le perroquet alors éveillé en sursaut, secouant ses plumes, ouvrait sur elle son œil rond et mélancolique. Lui aussi, il souffrait du froid, mais sans se plaindre, et il y avait dans son regard braqué sur Catherine quelque chose de la pitié que ressentent les vieux soldats, lorsque de jeunes recrues viennent partager leurs fatigues. Mais Catherine ne songeait guère au perroquet! Ce qui l'intriguait par-dessus tout, quand le vent d'hiver pleurait au dehors et que tout reposait autour d'elle, c'était de voir, à travers l'ombre morte de la nuit, flamboyer le vitrail de son voisin comme, aux rayons du soleil couchant, une rosace de cathédrale. — Que peut-il faire à cette heure? — se disait-elle. Le peintre dessinait tout simplement près de son poêle, à la lueur de sa lampe. Et lui aussi se demandait, en voyant la silhouette de la jeune mère

se projeter sur la fenêtre, pourquoi Catherine veillait si tard; et, rapprochant ce fait étrange de certains bruits de gêne et de dettes qui étaient parvenus à son oreille, il cherchait vainement un moyen honnête pour obliger ses deux voisines.

Enfin, un jour que le thermomètre était tombé à 15 degrés Réaumur, il trouva son moyen, et aussitôt que Catherine entra chez lui, — car maintenant les deux femmes lui rendaient visite un peu plus souvent pour se chauffer à son poêle, — il la pria de s'asseoir à son côté, parce qu'il avait quelque chose d'important à lui dire. La comtesse alors était presque sourde, grâce à ses quatre-vingt-quatre ans, et il suffisait aux deux jeunes gens de parler à demi-voix pour être sûrs qu'elle ne les entendrait pas. D'ailleurs, comme elle s'absorbait toujours à compter les mailles de son tricot, tout en fermant les yeux et frottant le bout de ses longues aiguilles, ils se sentaient aussi libres que si elle ne se fût pas trouvée en tiers avec eux.

Marcel, tout en râclant sa palette avec son couteau, commença à parler à Catherine de la gêne de sa grand'mère, et, tant qu'il lui parla elle tint la tête baissée, souffrant sans savoir pourquoi, peut-être parce qu'il lui semblait que tremblait un peu la voix du peintre si calme d'ordinaire.

— Je ne vous offre pas de vous prêter de l'argent,

lui dit-il, vous ne pourriez pas me le rendre, et puis il ne faut jamais faire de dettes. Je vous offre de gagner votre vie honnêtement.

— Comment cela? dit Catherine surprise.

— Vous avez un cou, des bras et des mains superbes, répondit Marcel. Mais il ne faut pas rougir, mon enfant. Ce n'est pas l'homme qui parle à la femme, c'est le peintre. Mes modèles, continua-t-il, sont, comme vous le savez, des ouvrières et des paysannes. Elles ont souvent de grosses mains fort communes, elles prennent des attitudes gauches, et puis elles n'entendent pas le français, et j'aime assez à bavarder quand je travaille. Si je veux peindre une grande dame avec une robe à queue, des plumes sur la tête et des souliers de satin blanc, je ne sais comment tirer parti de ces braves filles à l'air réjoui, et les couleurs violentes de leurs joues me désolent. Vous, au contraire, malgré votre petite taille, vous avez une grâce innée, un charme de jeunesse et de candeur inappréciable. Voulez-vous gagner deux cents francs par mois? Vous poserez quatre heures par jour. C'est un peu fatigant, mais cela vous évitera de travailler la nuit, comme vous le faites depuis longtemps, sans vous en vanter à personne.

— Monsieur Marcel, interrompit Catherine, je vous en prie, ne le dites pas à ma grand'maman.

— Pour qui me prenez-vous, bon Dieu! s'écria le

peintre. Est-ce que je ne suis pas votre ami? Voyons, ma proposition vous convient-elle? Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne vous demanderai jamais rien qui puisse blesser la pudeur la plus farouche. A peine découvrirez-vous vos épaules autant que les duchesses de mon pays quand elles vont au bal. D'ailleurs votre grand'mère sera toujours là, et, quoiqu'elle ait l'oreille un peu dure, elle y voit très-bien encore, grâce à ses lunettes. Enfin, je vous supplie de vous rappeler que je suis un peintre et non pas un homme. Acceptez donc mes conditions; vous tirerez d'affaire cette pauvre comtesse, et, si cela peut contribuer à vous décider, je vous dirai que vous me rendrez service.

Catherine baissait la tête, rougissait, hésitait, tourmentait ses doigts. Soudain elle regarda le peintre avec une expression de reconnaissance. Le visage du peintre était redevenu fort tranquille.

— Que dira ma grand'mère ? fit Catherine.

— Oh ! je sais comme vous qu'elle n'accepterait pas. La veuve du comte de Meetkerke ! Nous lui dirons que vous posez pour m'obliger.

— Mais elle s'étonnera de voir ses dettes payées.

— Nous lui dirons que le prix des dentelles a considérablement augmenté, et vous lui confierez alors le secret de vos travaux nocturnes.

— Et quand elle verra le bien-être revenir dans sa

maison; quand Gertrude lui servira de nouveau, le matin, son café au lait, car elle s'en prive depuis quinze jours, que lui dirons-nous?

— Nous lui dirons que le prix du café au lait a diminué.

— Vous avez réponse à tout, fit Catherine.

— Acceptez-vous? dit Marcel en fronçant les sourcils, car il se sentait devenir pâle.

Catherine s'aperçut que sa grand'mère avait la tête baissée, pendant qu'elle remuait avec son aiguille à tricoter le poussier de sa chaufferette. Elle saisit à deux mains la main du peintre et se mit à pleurer.

V

A partir de ce jour, leur intimité redoubla, mais ce fut, plus que jamais, une intimité fraternelle, sans marques de tendresse apparente, sans confidences même, sérieuse, telle enfin qu'elle peut exister entre deux êtres très-réservés, et de sexes différents, lorsqu'ils s'estiment mutuellement et n'ont pas d'amour l'un pour l'autre. Une fois ses brosses en main, Marcel appartenait à son art, et si les veines de son front se gonflaient, s'il se mordait les lèvres, ce n'était qu'en se dépitant contre

des difficultés d'exécution chaque jour renaissantes, car il se créait volontairement des obstacles pour le seul plaisir de les vaincre, et, s'il ne les dominait pas toujours, il avait du moins l'honneur de les affronter. Catherine, de son côté, encouragée par la gravité du maître, employait tous ses efforts à l'aider dans sa tâche, et, muette, immobile, réglant sa respiration pour que ne bougeât pas un muscle de son visage, elle se tenait devant lui, comme une statue, des heures entières, jusqu'à s'évanouir de fatigue ; et le peintre alors s'étonnait d'être resté si longtemps sans l'avoir engagée à se reposer. C'était entre eux comme une sorte de lutte à qui remplirait le mieux son devoir, un défi de patience honorable dans sa sincérité. C'était aussi, de la part de Catherine, un calcul. Elle pensait que Marcel, la voyant si dévouée et si courageuse, n'aurait jamais l'idée de faire venir à l'atelier d'autres modèles pour la remplacer.

Quelquefois, vêtue d'une robe de deuil taillée à l'antique, avec des barbes de crêpe noir dans les cheveux et les bras nus, elle posait assise, les deux pieds sur un tabouret, tenant un livre entre ses doigts, la tête pensive, et Marcel entourait son image, sur la toile, de quelques meubles sévères et somptueux, éclairés de côté par un jour lugubre. Souvent, debout, avec un casaquin de satin blanc décolleté et une jupe plate à queue

longue, les cheveux tendus sur le front et crêpelés sur les joues, à la flamande, elle se tenait de profil, comme une personne qui marche en rêvant dans sa chambre, les paupières légèrement abaissées, et Marcel étendait alors sous ses pas un tapis de tons étouffés que rayaient de longues bandes lumineuses. Parfois aussi, dressée sur les pieds et le bras en l'air, elle feignait de tirer à elle une branche de lilas qui criblait ses seins demi-nus de froides gouttelettes, et alors, découvrant ses dents, son frais sourire allait s'épanouir dans ses yeux bleus, pendant que, le buste arqué, elle cherchait à se grandir. Bientôt, dans tous les tableaux de Marcel, il y eut comme une vision de Catherine. Elle était sur le premier plan ou dans un coin, debout, assise, couchée, à genoux, vue de face, de dos ou de trois quarts. Ses mains, ses pieds, ses bras, sa taille un peu large, ses épaules, son cou si rond et si blanc, se reconnaissaient partout. Elle peuplait l'atelier, et cela, quand elle y songeait, la faisait rougir.

Marcel cependant n'était pas toujours de bonne humeur. Il avait à redouter un rude écueil en s'inspirant de Catherine pour peindre des tableaux de genre, et cet écueil était *le joli*, si haïssable pour les artistes. Souvent il s'arrêtait dans son travail, s'indignait contre lui-même, rejetait sur sa boîte à couleurs sa palette et ses brosses, et jurait entre ses dents, disant qu'il n'avait

plus de talent, qu'il s'abrutissait à Bruges, et que c'était insensé à lui d'avoir quitté Paris, le centre intellectuel. Catherine alors le sermonnait de son mieux, comme un enfant, pendant que, le coude sur le genou, de la main il se soutenait la tête.

— Vous n'êtes pas raisonnable, lui disait-elle. Pourquoi vous désoler ainsi ? songez à vos rivaux qui vous détestent.

A ces mots, Marcel sautait sur ses pieds, et, avec des cris de colère, en une heure il bouleversait toute sa toile et jetait à la traverse une furie de couleurs qui la faisait soudain resplendir.

Tout posait autour de lui : son grand chien de chasse au poil fauve, son cheval, son domestique, ses meubles, ses draperies, Gertrude, le meunier, Catherine et son enfant ; lui-même en se regardant au miroir ! Il arrêtait les gens dans la rue quand leur tête lui semblait bonne, et, les traînant par le collet, il les établissait de force sur son estrade, et puis, la séance achevée, il leur mettait de l'argent dans la main et leur souhaitait le bonjour. Une fois, il eut l'idée du portrait de la comtesse, et rien ne put l'empêcher de le faire. Il la représenta avec son serre-tête, son fichu blanc et ses lunettes sur le nez, ouvrant la bouche pour respirer pendant qu'elle comptait ses mailles. Le portrait fut un chef-d'œuvre. La comtesse ne se doutait pas qu'elle avait posé ; mais

quand elle se vit sur la toile, elle saisit la tête du peintre à deux mains et le baisa au front !

— Ah ! mon cher enfant ! lui dit-elle, c'est un cadeau que vous faites à ma petite-fille. Ne craignez rien, elle posera toujours pour vous obliger !

Et elle s'en alla chez elle aussitôt, avec le tableau sous son bras, laissant le peintre ébahi et Catherine honteuse.

VI

Il y avait environ six mois que durait pour les deux jeunes gens cette existence occupée, lorsqu'un jour Catherine vit Marcel cacher dans l'armoire de l'atelier quelques-unes de ses ébauches. Elle lui en demanda la raison.

— J'attends des peintres de Paris, répondit-il, et je ne tiens pas précisément à leur montrer mes *procédés*.

Catherine posait quand les Parisiens arrivèrent. C'étaient de grands jeunes gens fort gais, fort bruyants et turbulents. D'abord ils ne firent guère attention à elle. Les tableaux de Marcel, voilà ce qui les occupait. Ils les examinèrent tous, l'un après l'autre, en silence, très-sérieux alors, se communiquant leurs pensées par de

rapides coups d'œil, et respirant fortement quand se présentait à eux quelque beauté inattendue. Marcel les épiait sournoisement, et il était pâle. Enfin, il y eut comme un cri d'admiration générale, puis on passa aux observations de détail. On compara les tableaux entre eux, et, s'habituant vite à ces œuvres nouvelles, les jeunes gens commencèrent à parler d'autre chose. C'est alors qu'ils aperçurent Catherine. Elle était restée assise sur son estrade, et les regardait avec surprise.

Madame de Meetkerke ce jour-là ne se trouvait pas à l'atelier; elle soignait l'enfant de sa petite-fille qui souffrait d'un gros rhume, et Catherine se sentit mal à l'aise de ne pas l'avoir auprès d'elle, d'autant plus que Marcel, occupé à faire disposer des chambres pour ses amis, allait et venait par la maison, l'oubliant un peu. Les Parisiens s'approchèrent d'elle assez librement, et, avec cette étourderie et ce sans-façon particuliers aux Français, ils commencèrent à la traiter en camarade, comme s'ils n'avaient vu en elle qu'une jolie fille courant les ateliers pour faire montre de sa beauté et en tirer profit et plaisir. Catherine accueillit d'abord leurs compliments avec gêne; elle n'aimait pas qu'on la regardât de certaine façon. Mais les autres continuaient à s'extasier sur la blancheur de son cou, sur les plans de son visage, sur le modelé de ses épaules, et, tout en lui demandant pardon, ils se mirent à l'examiner de tout près, comme

des maquignons discutant les qualités d'un cheval. Puis, comme ils virent la petite Flamande froncer les sourcils, descendre de l'estrade et s'éloigner d'eux sans mot dire, ils la plaisantèrent un peu sur sa susceptibilité, ne croyant pas la blesser, mais la blessant réellement, et de telle sorte, que, lorsque Marcel revint auprès d'eux, il comprit sur-le-champ que Catherine était furieuse, car ses regards étincelaient, elle avait les pommettes rouges et elle serrait les dents.

Aussitôt il devina ce qui s'était passé et il y eut sur son front comme une expression de colère. Prenant Catherine par la main, il la présenta gravement à ses amis :

— Mademoiselle, dit-il, veut bien me faire l'honneur de poser pour moi, et vous m'obligerez en m'aidant à lui prouver ma profonde reconnaissance. Ici, elle est respectée comme ma sœur.

Ce peu de mots produisit un grand effet. Si les Français sont légers, ils sont habiles à tirer parti de tout, même des positions fausses. Catherine se vit subitement entourée d'égards, et ce fut à qui, autour d'elle, lui adresserait des hommages indirects, afin de lui faire oublier qu'elle avait été méconnue. Mais Catherine ne fut pas dupe de ces politesses tardives. Depuis trois ans qu'elle avait quitté son couvent, elle était devenue femme, et l'expérience lui avait appris à ne plus juger les gens

sur de belles paroles. Elle se tint donc sur la réserve avec les jeunes gens qui, maintenant, ne cherchaient qu'à lui plaire, et bien lui en prit, car de leur côté, ils lui gardaient rancune de la petite leçon qu'elle leur avait fait donner. Un matin où elle se promenait dans le jardin de sa grand'mère avec son enfant qui commençait à trotter autour d'elle en gambadant comme un chevreau, les Parisiens l'aperçurent, se poussèrent le coude et la saluèrent avec une imperceptible ironie. Un peu plus tard, comme elle était assise sous la tonnelle, elle les vit se promener au bord du canal, et ils parlaient haut, en riant.

— Le Marcel ne perd pas son temps à Bruges ! disait l'un. Mais pourquoi se cache-t-il ainsi de nous? Que diable ! ce n'est pas la première fois qu'un peintre fait un enfant à son modèle !

— Crois-tu donc que cette petite est sa maîtresse? dit un autre.

— Non, je crois qu'ils sont en sucre tous les deux, qu'ils ont de l'orgeat dans les veines, une mécanique sous la mamelle gauche, et qu'on les monte tous les matins, comme des horloges, pour les faire parler, marcher, peindre, poser.

Le reste de la tirade se perdit dans les éclats de rire.

VII

Cette plaisanterie fit réfléchir Catherine. En attirant ses idées sur un fait qu'elle n'avait jamais osé discuter, elle lui montra soudain la distance qui la séparait de Marcel, et, malgré sa misère et l'affection qui l'attachait à lui maintenant, elle se demanda longuement si elle ne ferait pas bien de le fuir. Son enfant ! se dit-elle avec amertume, oh ! certes, ce n'est pas lui qui aurait abandonné son enfant ! — Puis elle arrêta sa pensée sur l'étrangeté de leurs relations : Je ne suis pour lui qu'un objet de pitié, peut-être de mépris, songeait-elle. Si, malgré son profond isolement, il ne voit en moi qu'une amie, c'est qu'il est trop honnête homme pour avoir l'idée de faire de moi sa maîtresse, et trop fier pour donner son nom à une fille déshonorée. Un jeune homme de trente-cinq ans qui vit seul, quoi qu'il en dise, cela n'est pas naturel. Quelque jour il quittera Bruges pour retourner dans son pays et se marier, car tout le monde se marie, et son art ne peut lui suffire. D'ailleurs, il dit qu'il lui faudrait pour femme une jolie ménagère, adroite et bonne ; je ne suis pas maladroite,

je tâche d'être bonne et il me trouve jolie ; ce n'est donc que ma faute qui l'éloigne de ma personne.

Les Parisiens étaient partis depuis longtemps, le calme était rentré à l'atelier avec le travail, et Catherine réfléchissait toujours. Un matin qu'elle était assise dans un grand fauteuil de chêne, posant pour un portrait de reine, avec une couronne d'or sur le front et un manteau de velours doublé d'hermine sur le dos, elle se mit à regretter la discrétion de Marcel qui jadis lui plaisait si fort. Pourquoi donc ne s'est-il jamais informé de ma vie? disait-elle. Il voit tous les jours mon enfant ; il joue avec lui, il lui fait des petits dessins, et ne demande seulement pas quel est son père. Certainement il me croit plus coupable que je ne suis!

Et, oubliant qu'elle posait, tout en remontant la pente de ses souvenirs, elle arriva enfin à cette époque où, pour la première fois, un amour vague entr'ouvrant son cœur, elle forma son premier rêve d'avenir. Elle se revit au couvent, elle se rappela ses désirs d'existence modeste, — alors qu'elle associait l'image de celui qu'elle nommait son bien-aimé à l'image vénérée de sa grand'mère, — et, à force d'appesantir sa pensée sur ce sujet, elle sentit de nouveau cet espoir ineffable d'intimité douce qui la faisait jadis soupirer, l'émouvoir encore. Que désirait-elle donc?

Cependant, les plis du manteau se dérangeaient au-

tour d'elle, sa couronne glissait de côté sur ses cheveux blonds, et ses mains, qu'elle devait tenir sur les bras du fauteuil, se rapprochaient instinctivement; mais Catherine ne s'en doutait guère! Pour son bonheur, il y avait dans son passé une chose de trop, et dans son présent, un vide. Et ce vide n'était pas dans son cœur, il était plutôt autour d'elle.

Elle comprit alors, pour la première fois depuis deux ans, qu'un amour profond l'avait envahie. Celui-là, c'était le pur idéal de son rêve, bien différent du premier, en ce qu'il résumait tout en lui, jusqu'à ce sentiment puissant qu'on appelle *habitude*. Alors, écrasée par le regret, par la honte qui lui remontait au visage, par l'impossibilité de se justifier, elle éprouva ce dégoût de la vie qui provient de l'insuffisance de la vie elle-même, et la tête penchée, les mains jointes, elle restait là, accablée comme un moribond qui sent la main crochue de la mort sur son épaule, et se courbe.

— Ah çà, petite Catherine! dit soudain Marcel, à quoi pensez-vous donc aujourd'hui? Vous posez en véritable reine, c'est-à-dire très-mal. Allons, les mains en place, et relevons un peu ce front, ma mignonne, ou vous me ferez rater mon tableau.

VIII

Mais, à partir de ce jour, il n'y eut plus de repos pour la petite Catherine. Désormais tout était sombre autour d'elle, et elle puisait incessamment dans sa mémoire pour en tirer des sujets de désespoir qu'elle étalait avec un plaisir amer devant ses yeux. Bientôt elle contracta cette atroce habitude de se complaire avec ses plus mauvais souvenirs, et d'outrer sa souffrance par bravade, comme pour se persuader qu'elle était une victime du hasard. Son père, sa mère, le comte de Goyck, son enfant, sa pauvreté, l'âge de sa grand'mère, tout lui redevint, comme autrefois, motif de tristesse. Marcel lui-même, qu'elle observait beaucoup en posant et qui travaillait toujours avec son air calme, Marcel si discret, si réservé, si affectueux dans sa familiarité, elle lui en voulait de sa réserve qu'elle s'obstinait à considérer maintenant comme une preuve de son mépris. Enfin elle se tourmenta si bien qu'elle en fut malade. Elle maigrit, elle ne dormait plus, elle pleurait toute seule dans sa chambre, en s'habillant et se déshabillant pour se mettre au lit. A mesure que la sainte religion la quittait, la superstition l'attirait à elle avec ses attrayantes manies, et la

crédulité pénétrait dans son cœur blessé, l'engourdissant mollement comme un demi-sommeil. Elle s'en allait dans les églises de bon matin, invoquant dévotement tantôt un saint et tantôt un autre, comme si elle avait jugé que l'un était plus puissant que l'autre pour la protéger. Elle faisait brûler des cierges sur des triangles de bois devant l'image de sa patronne, oubliant que sainte Catherine étant la patronne de toutes les filles, devait être terriblement blasée sur les peines d'amour. Elle crut à l'influence funeste du vendredi et du nombre treize, se désolant si Gertrude renversait le sel sur la table, évitant de mettre en croix son couteau et sa fourchette, s'évanouissant pour une glace brisée, méditant sur un rêve, cherchant à l'expliquer d'après les principes obscurs de Johannès Trismégiste, et consultant de nouveau les cartes, chaque jour, avec une bonne foi touchante. Mais les cartes ne lui parlaient plus de brun ni de blond maintenant. *Confidences*, répétaient-elles dans leur langage symbolique ; *confidences prochaines*, *confidences utiles ;* c'était là tout ce que Catherine pouvait obtenir, et, comme elle demandait autre chose, elle se dépitait contre *le grand* et *le petit jeu ;* puis elle embrassait son enfant avec larmes, puis elle le repoussait, puis elle l'embrassait encore, effrayée par l'exemple de sa mère, et ne voulant pas voir en lui la cause de son malheur.

Cependant Catherine ne se plaignait pas, quoique sa grand'mère lui fournît vingt fois par jour l'occasion de s'épancher, en l'interrogeant sur sa tristesse, et que le peintre lui-même la regardât souvent, à la dérobée, avec un air de compassion qui ne lui était pas habituel.

IX

Les choses en vinrent enfin à tel point que Marcel, après avoir inventé les suppositions les plus fantastiques, se crut en droit d'interroger Catherine pour tirer d'elle le secret qu'il lui était impossible de deviner.

— Voyons, mon enfant, lui dit-il un jour, pendant l'absence de la comtesse, racontez-moi vos petits chagrins. D'abord, vous avez des chagrins, je m'y connais. Moi qui passe ma vie à étudier votre visage, je m'aperçois qu'il change, et ça ne fait pas mon affaire. Il y a par ici des traits qui se creusent, par là des tons qui jaunissent ; mon modèle est comme un beau fruit qu'on a manié et qui perd toute sa fleur. Pour peu que cela continue, votre nez qui est fort joli va rougir, votre bouche qui est découpée au couteau va se flétrir, votre cou va se friper comme un chiffon. Halte-là ! de par Raphaël, je vous défends de devenir laide.

Catherine ne disait rien.

— Allons, reprit-il, un petit effort Il n'y a que le premier pas qui coûte. Depuis près de trois ans que nous nous connaissons, je ne vous ai jamais demandé de me prendre pour confident, parce que je suis un animal fort discret et que vous ne paraissiez pas vous soucier beaucoup de me mettre au courant de votre histoire...

— Oh ! monsieur Marcel ! interrompit Catherine.

— Très-bien. Convenons que la langue m'a fourché, si j'ai eu le malheur de vous déplaire, mais racontez-moi vos aventures. Vous avez un enfant, vous n'êtes pas mariée, je devine un drame dans votre vie. De vous à moi, au surplus, la discrétion n'a plus de raison d'être. Que diable ! Je suis un ami pour vous, un vieil ami, ni femme, ni homme, mais toujours prêt à vous servir. Parlez, ça vous soulagera, et puis, qui sait? peut-être vous donnerai-je un bon conseil.

Catherine pleurait. Marcel se leva, lui prit les mains, débita quelques plaisanteries, puis se plaçant debout, devant sa toile, il se mit à la gratter doucement avec une vieille lame de rasoir.

— Je ne vous regarderai pas, lui dit-il, puisque ma figure vous intimide. Faites comme si je n'étais pas là.

Catherine alors commença à parler, et, dès les premiers mots qu'elle prononça, le peintre redevint sérieux,

prit un siége, s'assit, et, oubliant son tableau, il se croisa les bras et regarda en face la jeune mère. De temps à autre, il fronçait les sourcils, ouvrait les yeux tout grands, d'un air étonné, lâchait d'énergiques interjections et devenait pâle. Quand Catherine arriva au jour où sa mère, l'ayant emmenée à Bruxelles, la bénit, mais refusa de l'embrasser, malgré les supplications de son mari, il se sentit les paupières humides. Mais ce qui l'intéressa par-dessus tout, ce fut le caractère du comte de Goyck. Il hochait gravement la tête, en voyant chacun de ses traits s'accentuer devant lui, comme s'il se fût dit en lui-même : « J'ai connu des gens de cette espèc . » Catherine contait bien, en ce qu'elle contait vite et suivait pas à pas l'ordre des événements. Cependant il y avait quelques passages embarrassants dans son histoire. Alors elle hésitait, rougissait, semblait honteuse, et le peintre l'aidait, sans sourire alors, pour lui faciliter la difficulté. A partir du moment où Catherine dit comment elle avait appris le mariage de son amant, Marcel s'agita sur son siége, et quand elle répéta, phrase pour phrase, les dernières discussions qu'ils eurent ensemble, il se frappa les genoux des deux mains :

—C'est trop fort ! s'écriait-il, c'est passer les bornes!

Enfin, entraînée par son sujet, Catherine oublia pour un instant le serment qu'elle avait fait à son père, ou, du moins, elle se le rappela trop tard, car, lorsqu'elle

s'arrêta, se mordant les lèvres et toute confuse, Marcel, qui était intelligent, lui dit brusquement :

— Ne cherchez pas de mensonge. Je devine tout. Ce moine est votre père. Continuez maintenant; je ne le dirai pas.

Catherine voulut vainement revenir sur ses paroles, Marcel secouait la main et ne l'écoutait plus. Elle reprit donc docilement la suite de ses aventures, s'emporta en mentionnant les calomnies dont l'accabla le comte devant le procureur du Roi, pleura pendant le récit de sa dernière entrevue avec son père et sa mère, et, expliquant en peu de mots comment elle avait renoncé à faire un procès au comte de Goyck pour revenir à Bruges avec sa grand'mère, elle s'arrêta.

Aussitôt qu'elle eut tout dit, Marcel se levant ouvrit la fenêtre. Il manquait d'air. Il fit quelques pas dans la chambre, puis il serra vigoureusement, sans dire un mot, les mains de Catherine, puis il se promena encore, réfléchissant et cherchant à mettre un peu d'ordre dans ses idées. Enfin il commença à parler, débutant nécessairement par le fait qui l'avait le plus frappé dans l'histoire de Catherine.

— Mon enfant, il ne m'est pas possible de m'habituer au caractère de votre mère. Tout invraisemblable qu'elle est, cette femme me trouble. Elle a une certaine grandeur; elle est complétement en dehors et au-dessus

peut-être de son sexe, mais elle est stupide. C'est absurde de sacrifier toute sa vie pour le stérile plaisir d'exécrer quelqu'un, ce quelqu'un nous eût-il coupé le cœur en petits morceaux comme chair à saucisse. Il n'y a au monde que des têtus de Flamands greffés sur la souche espagnole qui soient capables d'une folie si ridicule. Et vous tenez un peu de votre mère, — ajouta-t-il en se tournant vers Catherine. — Oh ! vous en tenez un peu ! Le sang se retrouve toujours.

Il passa la main dans ses cheveux blonds, puis, avec un grand geste :

— Une telle haine est bête aujourd'hui, en ce qu'elle est toujours impuissante. Autrefois, quand il suffisait de mettre quelques pièces d'or dans la main d'un bandit pour se débarrasser d'un homme ; quand, en passant la frontière ou se réfugiant dans une église, on pouvait être à peu près sûr que la justice vous laisserait fort tranquille, on avait du moins la satisfaction de se venger, et c'est quelque chose ! Mais aujourd'hui qu'il y a dans toute l'Europe des gendarmes armés de baïonnettes très-pointues, des mouchards qui ont un flair de chien de chasse, des télégraphes électriques très-diligents, des juges très-retors qui lisent sans lunettes dans le cerveau des personnes, et, par-dessus le marché, — sans compter l'opinion publique, qui est un joli tyran sourd des deux oreilles, — de petits traités très-

bien faits, conclus entre tous les pays civilisés pour obtenir réciproquement l'extradition des criminels, on ne se venge vraiment plus, et alors, à quoi bon se haïr? Dépenser sa vie à médire, à calomnier, — et encore? ça n'est pas permis! — à piquer à coups d'épingle son ennemi, c'est bien inutile! D'ailleurs, agir ainsi, n'est-ce pas se faire du mal à soi-même? Voyez donc le peu de mal que votre mère a pu faire. Et à qui en a-t-elle fait le plus?

Il vint s'asseoir en face de Catherine, qui l'écoutait avec stupeur, car elle ne s'attendait pas à rencontrer tant de philosophie chez un homme d'un caractère aussi vif.

— Voyez-vous, reprit-il, tout se tient d'une étrange façon dans ce monde, et celui qui l'observe attentivement s'aperçoit bientôt que les mêmes faits entraînent nécessairement les mêmes conséquences. Chaque abus, dans l'ordre moral, tire à sa suite un châtiment; chaque excès, dans l'ordre physique, est accompagné d'une peine. Le goinfre périt par l'estomac, de même le prodigue succombe dans les horreurs de la misère, et moi, si je continue à prêcher longtemps ainsi, je pourrai bien mourir d'un mal de gorge.

Chatherine sourit, il sourit aussi, puis il reprit:

— Je pourrais, si on avait poussé votre éducation un peu loin au couvent, vous montrer dans l'Histoire des

exemples merveilleux de cette grande loi naturelle, mais il vaut mieux ne pas ennuyer les femmes. Croyez-moi, cependant, les méchants ne sont pas longtemps heureux. Aussi, celui qui ne fait pas le bien par vertu, doit-il le faire par raison, s'il est habile.

Après cela, il réfléchit encore, pour tirer de sa mémoire, les uns après les autres, tous les faits importants qui l'avaient intéressé dans le récit de Catherine.

— Savez-vous que le père de votre enfant est un fier gueux ! lui dit-il. Si ce n'est qu'il vous faisait porter de beaux costumes, je ne vois pas grand'chose à louer dans toute sa conduite. Mais ne pensez plus à lui. Quant au dominicain, votre père, vous ne pouvez le comprendre. Je le comprends, moi. Sa religion, c'est son art, à cet homme. Il a une idée. Et puis, il a fait vœu de panvreté, c'est très-beau !

Il commença alors à tourner autour de sa toile, la haussant sur le chevalet et passant le bout des doigts légèrement sur les parties du fond, encore fraîches.

— Au risque de vous déplaire, s'écria-t-il, je vous avoue que le père du comte de Goyck m'amuse on ne peut plus. Ce vieillard est énorme et très-farouche !

Et, tout en prenant sa palette, il se mit à rire.

— Busterback aussi me ravit, car il est bien gentil, et Virginie me charme. Quelle horrible réunion d'ani-

maux ! Ah ! mon enfant, vous avez été cruellement meurtrie, et de bien bonne heure !

Puis il fronça les sourcils et secoua la tête.

— Voulez-vous savoir qui je plains le plus, dans cette foule de gens que vous avez fait défiler devant moi ? Je vais bien vous étonner. C'est M. d'Overmeire.

Et comme s'il se fût parlé à lui-même, il ajouta :

— Pauvre bonhomme !

» Maintenant, ma mignonne, ne vous désespérez pas et ne pensez plus à tout cela. Selon moi, vous êtes la plus intéressante des femmes : une femme violée. C'est plus touchant qu'une veuve. Mais vous êtes si jeune ! La jeunesse, c'est le nécessaire. A votre âge, on doit toujours espérer. L'existence ne conclut pas à vingt ans. Cela se voit dans les romans. Dans la vie, c'est autre chose. Les femmes, ainsi que les hommes, sont comme des volants que deux raquettes se renvoient perpétuellement à travers l'espace. La raquette du malheur vous a frappée. Attendez-vous à tomber mollement sur...

Ici il hésita, sourit et dit :

— Sur une autre.

Catherine était toute rouge. Alors, il ajouta en riant :

— Et tâchez d'y rester.

X

— *Sur une autre*! mais que sera cette autre? — se demandait Catherine; el dès lors, elle fut un peu moins triste, vivant dans l'attente et soutenue par l'espoir, cette chose vague qui nous fortifie et nous console.

Presque chaque jour, maintenant, Marcel l'interrogeait sur quelque point obscur de son histoire. Il parvint ainsi à la connaître parfaitement. Bientôt Catherine devint pour lui une autre personne. Il la regarda avec d'autres yeux. Le malheur l'avait ennoblie. — Singulier caractère ! — se disait-il en pensant à elle. — Et que de femmes, à sa place, auraient accepté la situation que le comte de Goyck voulait lui imposer ! La misère les aurait effrayées, et qui sait si elles ne se seraient pas servies de leur enfant comme d'un prétexte ?

Catherine, cependant, encouragée par le changement qu'elle observait dans les manières de Marcel, redoublait de zèle et de soins. Peu à peu, elle en arriva à gouverner sa maison. D'abord, elle eut fort à faire, car tout y allait à la débandade et comme de soi-même, l'unique serviteur du peintre étant un Français qui, nécessairement, n'avait pas grand souci de l'ordre. La petite Fla-

mande fut obligée d'employer des ruses de chatte que son ami devinait bien, car il en riait dans sa moustache, pour se faire remettre les clefs des tiroirs et tenir elle-même les comptes de la dépense. Cela se fit doucement, grâce au temps, sans bruit et sans forcer la main à personne. Les femmes ont une façon de maîtriser les choses qui n'appartient qu'à elles.

Celui qui aurait visité la maison de Marcel à six mois de distance eût été bien surpris de sa transformation. Le jardin était plein de fleurs ; les allées droites, ratissées et bordées de buis vert, couraient parallèlement jusqu'au bord du canal ; les arbustes taillés s'arrondissaient au milieu des massifs, et les poules étaient reléguées dans la basse-cour avec les dindons, comme il convient à de vulgaires volatiles. Mais il fallait entrer dans le logis pour apprécier parfaitement l'esprit d'ordre de Catherine. Chaque pièce, meublée élégamment, était remplie de ces menus objets qui annoncent la présence d'une jeune femme. Les parquets cirés reluisaient sous l'ombre des grands rideaux, les vitres miroitaient au soleil, et l'atelier lui-même avait un certain *air habité* qui faisait qu'on s'y trouvait bien, au grand étonnement de Marcel. Désormais le linge du peintre, en belle toile de Frise, fut tout parfumé de sauge; il était marqué à son chiffre, reprisé convenablement et disposé par piles égales sur les planches de ses armoires. En vain eût-on cherché

des trous à ses mouchoirs ou des boutonnières déchirées à ses chemises!

Catherine se livrait à ses nouvelles occupations sans négliger les anciennes. Elle s'en rapportait d'autant moins à Gertrude pour le soin du ménage de sa grand'-mère, que Marcel prenait ses repas chez la comtesse maintenant, autant pour ne plus manger seul, que pour augmenter le bien-être de ses voisines. Il leur payait pension, et Catherine s'exerçait à lui faire des petits plats sucrés dont il se montrait friand. C'étaient des plats de couvent qui renversaient tous les principes culinaires de Gertrude.

Il lui fallait aussi soigner son enfant qui grandissait comme un jeune chêne. Enfin, comme autrefois, elle posait, et plus longtemps de suite peut-être, car Marcel ne la ménageait guère, voyant qu'elle ne se plaignait pas. Mais elle se soumettait à tous ses devoirs avec une intelligence naïve, et même elle étudiait des façons de se coiffer sur de vieilles gravures, donnait à toutes les parties de sa toilette une attention inouïe, et, grâce à sa bonne volonté comme à ses vingt ans, elle redevenait rose, fraîche, presque rieuse.

Marcel, de son côté, subissait une transformation semblable. Depuis que Catherine avait pris le gouvernement de sa maison, il se trouvait dans la situation de l'enfant prodigue, le lendemain de son retour chez son

père. Lui, qui, pendant si longtemps, n'avait seulement pas soupçonné les joies tranquilles de la famille; qui vivait seul, comme un loup dans la montagne, et se réfugiait dans son art pour échapper aux platitudes de la vie, il voyait maintenant, chaque jour, quelque plaisir nouveau venir à lui, le sourire aux lèvres, et le forcer avec une tranquille violence, sans le déranger toutefois. Il reconnut bientôt que la solitude était toujours bonne, mais que la présence d'une jolie femme ne lui enlevait aucun de ses avantages, qu'elle lui en donnait d'autres, au contraire, et de tout particuliers. Il comprit que l'artiste, plus qu'un autre peut-être, a besoin de se retremper dans une intimité douce et familière, ne fût-ce que pour ne pas s'égarer dans ses rêves, — *pour toucher terre plus tôt*, — et acceptant de bonne grâce l'existence nouvelle que lui faisait Catherine, il commença à s'y habituer, à s'y dorloter, à s'y acoquiner comme un chat au fond d'une corbeille. Puis, au moment où il se fut bien établi dans cette existence toute pleine de séductions doucereuses, il réfléchit que la comtesse de Meetkerke était vieille, qu'elle n'avait plus devant elle qu'un bien petit nombre de jours, et il se demanda avec terreur ce que deviendrait Catherine après la mort de sa grand'mère. De Catherine à lui la distance n'était déjà plus très-grande. La crainte de se retrouver seul, après avoir goûté le bonheur de la société d'une femme jeune

et selon son goût, le saisit. Alors il passa en revue les innombrables qualités de Catherine. Elle était bonne ménagère, silencieuse, douce et si dévouée qu'elle ne refusait jamais de poser, même quand Marcel la priait de doubler la durée de la séance. En arrivant à Bruges, elle était toujours prête à se cabrer, comme si elle se fût attendue à être attaquée par tous ceux qui lui adressaient la parole. Mais pendant ces trois années de méditation et de repos, tout en conservant une certaine susceptibilité, elle s'était apprivoisée successivement, et cette mutinerie première, qui l'avait poussée autrefois à des actes irréfléchis, s'amortissait en elle de jour en jour. D'ailleurs, le malheur l'avait durement matée, toute jeune, et ce n'était pas elle qui pourrait avoir l'idée maintenant de troubler la paix d'un ménage par les emportements de son caractère. Enfin, elle avait réellement bien mérité un peu de bonheur. Et puis, elle était si jolie !

Il ne fallut pas plus de six mois pour produire dans l'âme des deux jeunes gens ce changement extraordinaire. Il ne se confiaient rien toutefois, paraissant attendre, chacun de son côté, une occasion qui leur déliât les lèvres, et c'est à peine si leurs regards, quand ils étaient en présence, exprimaient l'état de leurs cœurs. Tout allait, au surplus, comme par le passé à l'atelier et chez madame de Meetkerke. Marcel peignait,

Catherine posait, l'enfant jouait, la grand'mère allait, venait et dormait; Gertrude elle-même ne changeait rien à ses habitudes. Depuis bientôt quinze ans, elle défendait héroïquement sa vertu contre les entreprises du meunier, et le temps qui maîtrise tout ne paraissait pas devoir la faire fléchir. Tout en cuisinant, elle montrait à son adorateur l'enfant de Catherine, et c'était lorsqu'il la serrait de trop près, en écarquillant ses yeux gris et palpant ses bras énormes.

— Voilà ce qu'on gagne à écouter les hommes, gros mauvais sujet ! lui disait-elle.

XI

La situation des deux amoureux était telle qu'on pouvait s'attendre de moment en moment à la voir se dénouer de façon ou d'autre, lorsqu'un jour un vieux capucin, qui voyageait par toute la Flandre en quêtant de ville en ville, remit à Catherine une lettre de son père. Il savait, lui disait-il, « qu'elle était heureuse auprès de sa grand'mère, et il lui envoyait sa bénédiction au moment de repartir pour le Tonkin, d'où il ne

croyait jamais revenir. » Le dominicain parlait à peine à Catherine de sa mère, qu'il avait entrevue deux fois à l'église, mais, dans un *post-scriptum* assez bref, il lui annonçait que les deux enfants du comte de Goyck étaient morts successivement de la même maladie de poitrine, et que le comte, au désespoir, passait ses jours et ses nuits à pleurer. « Attendez-vous à le voir prochainement, disait enfin le moine à sa fille, et ne vous montrez pas trop sévère pour un infortuné que la grâce a touché peut-être en même temps que le malheur. »

Catherine, ayant bourré le sac du capucin de toutes les provisions qui se trouvaient ce jour-là dans le garde-manger de sa grand'mère, n'eut rien de plus pressé que de courir chez le peintre pour lui montrer la lettre, qu'elle avait relue dix fois de suite avec une émotion facile à comprendre. Marcel travaillait dans son atelier, comme à l'ordinaire, et, malgré l'agitation de Catherine, il donna tranquillement quelques derniers coups de pinceau sur sa toile avant de déplier le billet, que sa petite amie avait déposé sur sa boîte à couleurs. Mais dès qu'il eut lu le *post-sciptum,* il se leva soudain, comme Archimède au moment où il trouva la solution de son problème, et, gonflant ses narines, les yeux étincelants :

— Attention ! s'écria-t-il. Votre père ne connaît pas les hommes. Il va y avoir du nouveau ici. Ne faisons pas de fautes de tactique.

Catherine pleurait.

— Allez-vous le plaindre maintenant? dit Marcel avec colère.

— Je pleure sur la comtesse de Goyck, répondit Catherine. Ah ! si je perdais mon enfant !

XII

Huit jours plus tard, un matin que Catherine rangeait les meubles de l'atelier, pendant que le peintre parcourait, en déjeunant, les nouvelles reproduites par le *Journal de Bruxelles*, le front du jeune homme se rembrunit tout à coup, puis, se levant, il déchira le journal en jurant et en mit les morceaux dans sa poche. Catherine lui demanda vainement quelle était la cause de sa colère ; Marcel ne lui répondit pas, et, quelque temps, il se promena dans son atelier en poussant des exclamations et levant les épaules. Il n'osait dire à Catherine que le journal annonçait en même temps le départ de nouveaux missionnaires pour le Tonkin et le suicide d'une femme dont le signalement et les initiales ne pouvaient se rapporter qu'à sa mère. Enfin il s'habilla, sortit, et, une heure après, il rentra, mais il ne peignit pas de tout le jour.

Le lendemain, Catherine et sa grand'mère, en se levant, trouvèrent au pied de leur lit des habits de deuil.

XIII

Pendant les huit jours qui suivirent, Catherine posa très-mal et Marcel travailla très-peu. L'un et l'autre, ils sentaient approcher une crise terrible, et, sans se communiquer leurs idées, ils s'épiaient anxieusement comme pour les pénétrer. — Que va-t-il se passer entre eux? se disait Catherine, car, confiante dans les paroles de son père, elle s'attendait à voir arriver le comte de Goyck, et Marcel ne paraissait pas homme à le laisser partir sans lui reprocher son action. « Que pensera Catherine de ce que je veux faire? » se disait Marcel. Et tous les deux, oppressés, ils rêvaient à l'écart avec des frissonnements par tout le corps.

Le huitième jour enfin, pendant que madame de Meetkerke était à la messe, Marcel, qui perdait patience, s'était remis sérieusement au travail, et Catherine, debout sur l'estrade, posait devant lui. Tout à coup Gertrude entra dans l'atelier comme un coup de vent.

— Mademoiselle, dit-elle à Catherine, il y a chez nous un monsieur qui vient de Bruxelles et demande à vous parler tout de suite.

Catherine devint pâle et descendit aussitôt de l'estrade ; mais Marcel l'arrêta par la main.

— Comment s'appelle ce monsieur? dit-il à Gertrude.

— Je ne sais, répondit la servante essoufflée .

— Et comment est-il fait? reprit Marcel.

— C'est un petit vieux qui a l'air d'une fouine, avec des cheveux gris, un ventre pointu et des lunettes d'or.

Marcel regarda Catherine comme pour lui demander à quel personnage pouvait se rapporter ce signalement flatteur. Catherine leva les épaules en signe d'ignorance. Marcel réfléchit alors pendant quelques minutes, puis, se tournant en riant vers la servante qui restait immobile :

— Allez dire à ce monsieur au ventre pointu que mademoiselle est chez une voisine et le prie de l'attendre en se promenant dans le jardin. Puis amenez-le vous-même jusqu'au bord du canal, que nous le voyions un peu.

Gertrude partit, et les deux jeunes gens restèrent alors silencieux l'un auprès de l'autre, chacun écartant de la main le coin du rideau vert qui s'étendait au bas

du vitrail de l'atelier. Bientôt ils entendirent la voix claire de la servante, puis ils la virent déboucher lentement d'une allée, se retournant en souriant pour faire admirer au personnage qui la suivait les tulipes de la comtesse. Enfin ce personnage se montra à son tour dans l'angle du jardin qu'on pouvait apercevoir de la fenêtre de Marcel, et aussitôt Catherine, se redressant, s'écria :

— C'est l'avocat du comte.

— Bon ! fit Marcel en marchant à elle et lui prenant les deux mains. Maintenant, ma chère enfant, écoutez-moi bien. Vous allez sortir d'ici par la porte de la rue ; vous rentrerez chez vous ; vous irez retrouver ce monsieur ; vous le ferez asseoir sur le petit banc de bois, contre la haie, près de la porte qui relie mon jardin à celui de votre grand'mère. Moi, je me glisserai sous les massifs et j'écouterai ce qu'il vous dira. Il faut que j'entende tout sans être vu. Allez.

— Mais... fit Catherine.

— Pas de mais.

— Mais s'il me propose, de la part du comte, une pension pour mon enfant, que lui répondrai-je ?

— Tout ce qui vous passera par la conscience.

Catherine sortit enfin, et Marcel remit sa veste qu'il avait enlevée pour travailler plus à son aise. Quand il vit la petite Flamande assise sur le banc avec l'avocat,

il se coula dans son jardin sous les feuilles. On était au mois de juillet, et il faisait un temps charmant, un temps à souhait pour une conversation en plein air.

Dès qu'il fut installé sous l'ombrage de la haie, un genou en terre et la tête basse, Marcel comprit que la discussion ne se passerait pas sans orages. L'avocat, malgré sa mine grotesque, était hautain et cassant. Il parlait en maître, comme un homme qui entend imposer des conditions et n'admet pas qu'on les examine. Catherine, de son côté, tapait du bout de son petit pied le sol du jardin et parlait avec une voix sifflante.

— Mademoiselle, disait l'avocat, M. le comte pense que vous êtes assez punie de vos méchancetés par trois années de gêne et de privations, il m'envoie vers vous pour vous dire qu'il vous pardonne. Voici ce qu'il compte faire pour vous, et vous ne sauriez trop le remercier de son offre généreuse. Il adoptera votre enfant. Cet enfant portera son nom et son titre. Il héritera de toute sa fortune, mais vous ne le reverrez jamais. Vous abandonnerez tous vos droits sur lui. On assurera votre sort.

— D'où provient ce changement, monsieur l'avocat ? dit Catherine.

— Ce changement, je n'ai pas de raisons pour vous le cacher, provient de madame la comtesse de Goyck. Son directeur, qui est un dominicain de grand

talent et d'une grande piété, lui a révélé toute votre histoire il y a quinze jours. Madame la comtesse veut réparer les torts de son mari, car si vous avez des torts, et de grands, M. le comte en a bien quelques-uns aussi.

— Et la comtesse de Goyck, s'écria Catherine, veut qu'une mère abandonne tous ses droits sur son enfant? Allez, monsieur, vous me croyez encore aussi simple que le jour où je m'enfuis de mon couvent. Dites donc plutôt que les deux enfants légitimes du comte de Goyck sont morts, que sa femme est trop âgée pour lui en donner d'autres, que le comte ne peut s'habituer à l'idée de laisser sa fortune à des collatéraux qu'il déteste...

— Et quand cela serait? interrompit l'avocat d'un ton sec. Ne devez-vous pas vous estimer heureuse du concours que les événements vous apportent? Que demandiez-vous à M. le comte autrefois? Il vous offre bien davantage. D'ailleurs, vous vivez dans la gêne, et quand votre grand'mère n'existera plus, vous tomberez dans la misère, ou, ce qui est encore pis, vous vous laisserez glisser, peu à peu, sur la pente de l'inconduite.

— Monsieur! fit Catherine en levant la tête.

— Laissez-moi parler, mademoiselle, reprit l'avocat. Je suis père de famille, et mon devoir exige que

je vous mette sous les yeux la triste situation qui vous attend si vous dédaignez mes conseils. Vous ne pouvez plus espérer de vous marier, car les hommes aujourd'hui savent très-bien compter, et quand elle n'a pas de dot, une fille séduite...

— Monsieur! fit encore Catherine.

Et son visage s'empourpra soudain, pendant que, se rappelant la présence de Marcel, des larmes de colère roulaient de ses yeux sur ses joues brûlantes.

Mais l'avocat continuait à débiter son plaidoyer sans même regarder la jeune mère. Comme s'il eût été au tribunal, il faisait de grands gestes arrondis en lançant chacune de ses phrases, et c'étaient d'éternelles répétitions des mêmes menaces et des mêmes maximes qui sortaient abondamment de ses lèvres.

— Songez, dit-il pour terminer la péroraison qu'il avait préparée à l'avance, songez aux reproches que pourra vous adresser votre enfant, quand il sera parvenu à l'âge d'homme. Que vous dira-t-il lorsqu'il apprendra que vous pouviez faire de lui un noble, un riche, un heureux, et que, pour satisfaire un ridicule besoin de vengeance, vous avez fait de lui un gueux et un bâtard?

Catherine lui coupa la parole.

— Et que dirait mon enfant qui sera un honnête homme, s'écria-t-elle, s'il apprenait que sa mère, sé-

duite et outrageusement calomniée par son séducteur, a consenti à ne jamais le revoir pour le donner à son père qui l'a publiquement renié ? Allez, monsieur le père de famille, mieux vaut être un gueux et un bâtard, comme vous dites, qu'un fils qui rougit de sa mère.

— Mais enfin, reprit l'avocat furieux, M. le comte a des droits sur cet enfant, et il les fera valoir. Il est son père, après tout !

— Vous en avez menti, monsieur ! dit alors une voix brève de l'autre côté de la haie.

Et le peintre, tout en velours, se montra par-dessus la barrière de feuillages, puis il poussa la porte et s'avança vers l'avocat qui le regardait d'un air stupide.

— Cet enfant que le comte de Goyck veut acheter, reprit-il, n'est pas de lui. Il l'a dit lui-même devant la justice, et vous ne pouvez l'ignorer, car vous étiez son témoin et son conseiller. Cet enfant est de moi, et il n'est pas un bâtard, comme vous dites insolemment, ou plutôt il va cesser de l'être, car j'épouse dans quinze jours mademoiselle d'Overmeire, et je légitime ainsi notre enfant.

Catherine avait le soleil dans le cœur. Elle se jeta à corps perdu dans les bras de Marcel, et, pendant qu'elle pleurait, madame de Meetkerke arriva d'un pas trébuchant, courbée sur sa canne. En reconnaissant l'avocat et voyant sa petite-fille pendue au cou du peintre, elle

comprit à peu près ce qui s'était passé, et leva les deux mains vers le ciel tout bleu qui resplendissait sur sa tête.

— Maintenant je puis mourir ! s'écria-t-elle.

Marcel tenait toujours Catherine embrassée.

— Partez, monsieur, dit-il à l'avocat en lui montrant la porte.

Le bonhomme était atterré. Cependant, entraîné par l'habitude, il trouva sous sa langue une petite méchanceté :

— Vous endossez les enfants des autres ! dit-il à Marcel.

— Cela vaut mieux que de renier les siens, répondit le peintre. C'est peut-être plus honorable, du moins ! Mais partez, car la vue d'une *espèce* telle que vous offense les yeux d'un homme.

L'avocat tourna les talons, et Catherine se retrouva seule dans le jardin avec son amant et sa grand'mère. Le carillon de la ville en ce moment se mit à chanter. Une sonnerie trembla dans l'air avec un bruit de grelots puis des grappes de notes s'envolèrent, comme effarouchées, des bouches de cuivre, tremblotant en mesure avec des vibrations infinies. C'était comme un doux présage.

— Grand'maman ! s'écria Marcel en prenant la comtesse par la taille, nous danserons ensemble à ma noce !

Puis il se tourna vers Catherine qui le regardait avec des yeux attendris, et, lui serrant affectueusement les deux mains :

— Tout cela est bel et bon, mon gentil modèle; mais il faut aller travailler.

Juillet 1859. — Janvier 1860.

FIN

CLICHY. — IMP. PAUL DUPONT ET Cie RUE DU BAC-D'ASNIÈRES, 12.